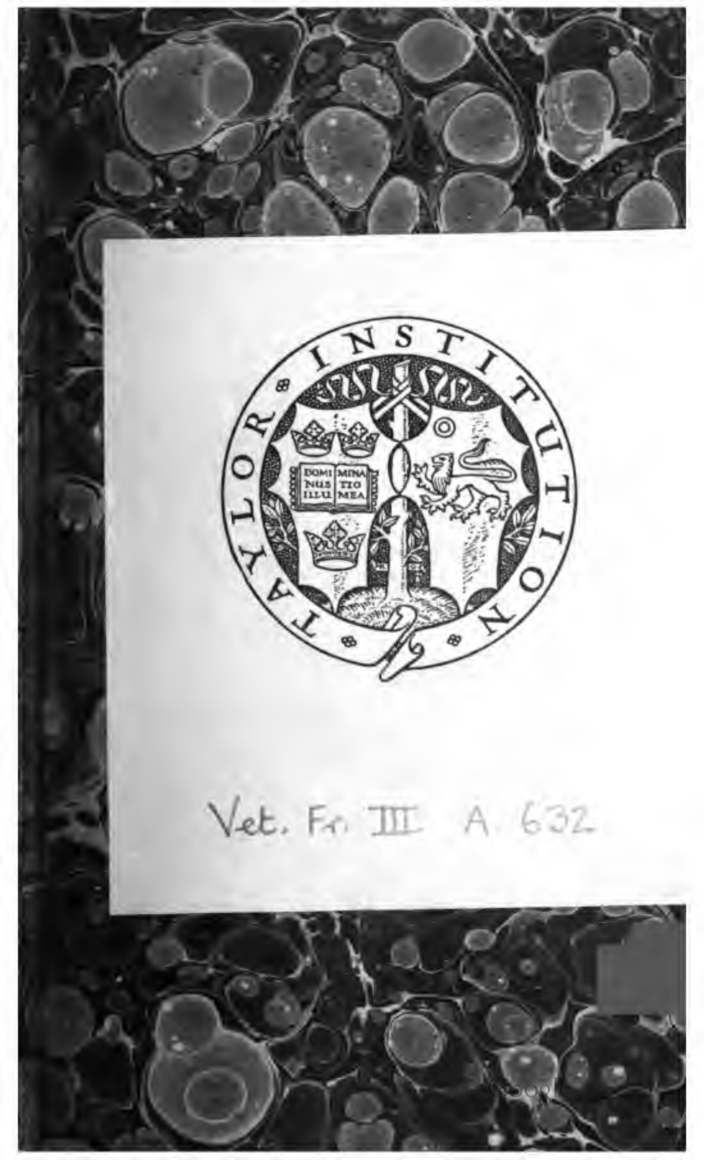



SIR HENRY MEUX BART.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

76 · 77.

LA PUCELLE

DE BELLEVILLE.

H. REMY, IMPRIMEUR DU ROI.

LA PUCELLE

DE BELLEVILLE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Toutes les primeurs plaisent, et surtout celles du cœur.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

TOME TROISIÈME.

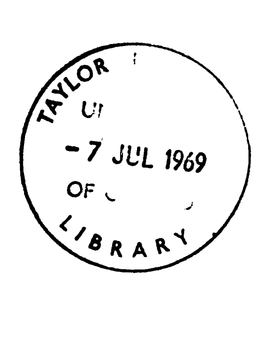
Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPe, LIBRAIRES,

RUE NEUVE, No 103,

ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1834.


TAYLOR
U
-7 JUL 1969
OF
LIBRARY

LA PUCELLE DE BELLEVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Celle-ci ne l'est plus.

Convenez, chère lectrice, ou cher lecteur... (mais, par goût, je m'adresse plutôt à mes lectrices), convenez, dis-je que ce doit être une chose bien difficile de résister aux penchans de son cœur; moi qui n'ai jamais su, ni même jamais cherché à résister aux miens, je crois qu'il doit être cruel de se dire : « J'aime telle personne, mais je ne » lui accorderai pas un rendez-vous. » Résister à ses sens est chose ordinaire : il ne faut pour cela que de la raison et de la prudence; mais ne pas céder à un sentiment

bien doux, bien tendre, qui nous pousse sans cesse vers l'objet que nous voulons fuir... C'est de la vertu, de l'héroïsme... ou plutôt c'est de l'indifférence.

Adrienne était loin de posséder cette vertu qui se rit des séducteurs et des séductions. Ce n'était point une femme forte ; et je lui en fais encore compliment : Dieu nous garde des *Judith*, des *Dalila*, des *Cléopâtre*, et de toutes ces héroïnes de l'antiquité !... Adrienne avait le cœur et la faiblesse de son sexe ; elle aimait comme on aime... je ne dirai pas la première fois, car on peut aimer beaucoup mieux la dixième fois que la première (ceci ne s'applique qu'aux hommes ; il est convenu que les dames n'aiment jamais qu'une fois). Enfin, Adrienne aimait Auguste ; cet amour s'augmentait encore de la crainte qu'elle éprouvait d'être délaissée pour Virginie ; et, en vérité, elle avait bien quelques raisons pour redouter les petites espiègleries de mademoiselle Troupeau.

Toute la journée Adrienne avait pensé à ce que M. Auguste lui avait demandé, et

elle s'était dit : « Oh ! non, certainement je
» ne laisserai pas ma porte ouverte !... Je ne
» le recevrai pas la nuit dans ma chambre. »

Et, au bout d'un moment elle se disait :
« Mais il va voir Virginie aujourd'hui... elle
» fera la coquette avec son petit air inno-
» cent... Mon Dieu ! s'il allait m'oublier
» alors.... au moins.... en lui parlant ce soir,
» je détruirai peut-être l'impression produite
» par Virginie. Alors... je ne ferais pas mal
» de laisser ma porte ouverte. »

Le résultat de ces réflexions, vous le savez déjà, c'est que, sur les dix heures du soir, Auguste entrait tout doucement dans la chambre d'Adrienne.

« Ah ! mon Dieu !... c'est vous, mon-
» sieur !... mais j'allais me coucher..... j'al-
» lais fermer ma porte...

» — Adrienne ! ne vous repentez pas de
» ce que vous avez fait !... Je suis si heu-
» reux !... si content d'être près de vous....
» — Mais vous ne resterez pas long-temps,
» au moins. — Ce que vous voudrez... »

Et le jeune homme entrait, refermait la

porte, puis s'asseyait tout près de la jeune fille.

« Pourquoi avez-vous refermé ma por-
» te?...—Parce que nous pourrons parler
» plus tranquillement sans être entendus...
» Que vous êtes gentille, ce soir !... que ce
» petit bonnet vous va bien!.... — Vous
» venez de chez M. Troupeau ? — Oui. —
» Vous y êtes resté bien tard. — C'est le
» dîner, qui n'en finissait plus !... Ah! si
» vous saviez combien je me suis amusé ! —
» Je le vois... vous avez l'air si gai !... Ne
» me prenez pas la main, monsieur, je ne
» le veux plus... — Et moi, Adrienne, je
» le veux.... Qu'avez-vous encore contre
» moi?—Rien ; mais... qu'avez-vous donc
» fait chez M. Troupeau qui vous ai tant
» amusé ? »

Auguste raconte à la jeune fille ce qui s'est passé au dîner, et ce récit amène naturellement la confidence de ce qu'il est, et de ce qui causait sa joie, le matin, en lisant le journal.

« Ainsi, vous n'êtes pas un grand per-

» sonnage? dit Adrienne. Ah! que je suis » contente! — Ma famille est riche; mais » moi je ne veux être qu'un artiste, et c'est » ce qui m'a brouillé avec elle; je suis venu » à Belleville, pour être plus libre de mes ac- » tions, moins importuné par des ennuyeux, » pour m'y livrer plus commodément au » travail, et puis...... je vais vous l'avouer » encore, Adrienne, pour fuir, pendant » quelque temps, les salons, les bals, les » réunions de Paris; car, dans ces bals, » dans ces soirées, il y a des femmes char- » mantes, ravissantes!..... il est bien diffi- » cile à un jeune homme de ne pas se laisser » séduire; mais ensuite ces femmes si ai- » mables, si séduisantes nous trompent, » nous oublient, pour en charmer d'autres; » et moi, j'ai un grand défaut!... un défaut » impardonnable! Je n'aime pas à être » trompé.

» — Est-ce que vous l'auriez été, monsieur » Auguste? — Oh! oui, je l'ai été plus d'une » fois!... il y a des gens qui trouvent cela » tout naturel..... Sans doute, il faut bien

» que ce soit naturel, puisque c'est si com-
» mun. Malgré cela, j'ai eu la faiblesse de
» m'en affliger... car, si j'ai l'air parfois
» étourdi, léger, cela ne m'empêche pas
» d'avoir un cœur aimant; je ne puis éprou-
» ver à demi aucun sentiment; je lui dois
» ou beaucoup de bonheur, ou beaucoup
» de peine. J'étais donc venu me réfugier
» à Belleville, pour fuir l'amour..... en vé-
» rité, j'étais bien fou de penser que j'y
» serais à l'abri de ses atteintes! Est-ce qu'il
» n'y a pas de l'amour partout où il y a des
» femmes!..... Mais si, du moins, je trouve
» en ces lieux quelqu'un qui m'aime sincè-
» rement, qui me laisse lire au fond de son
» ame, qui n'ait aucun secret pour moi,
» aucune intrigue à me cacher... comme le
» faisaient ces dames de Paris, alors je ne
» regretterai pas d'être venu ici pour y en-
» gager mon cœur, au lieu d'y retrouver
» ma liberté. »

Adrienne écoute Auguste avec un vif plaisir; mais comme le jeune homme la regarde alors bien tendrement, et de fort près,

elle se sent toute troublée, tout émue, et balbutie de nouveau pour dire quelque chose :

« Comment ! on vous a trompé..... mais
» c'est bien vilain, cela!..... — N'est-ce
» pas, Adrienne, que c'est mal... Vous ne
» ne me tromperiez pas, vous, j'en suis
» bien sûr... vous ne diriez pas que votre
» cœur est libre, si vous en aimiez un autre.
» — Fi donc!... est-ce qu'on peut dire
» cela?.... est-ce qu'il est possible d'aimer
» plusieurs personnes à la fois?... — Votre
» ame franche ne comprend pas cela!...
» Adrienne... Que ce bonnet vous sied
» bien!... vous êtes toujours charmante;
» mais ce soir... sans doute le bonheur que
» j'éprouve à être seul avec vous, fait que
» vous me semblez encore plus jolie. »

Et le jeune homme entourait de son bras la taille d'Adrienne, et il cherchait à l'attirer si près de lui qu'elle eût été sur ses genoux. Adrienne le repousse doucement, en murmurant :

« Finissez, monsieur Auguste, si vous

» n'êtes pas sage, je vais vous renvoyer tout
» de suite. — C'est que je suis si bien tout
» contre vous... — On peut être près des
» gens... sans les tenir ainsi. Vous ne m'avez
» pas dit ce que l'on a paru penser de vous
» chez M. Troupeau... lorsqu'ils ont su que
» vous n'étiez pas un homme en place. —
» Oh! ma confidence a fait un mauvais effet;
» surtout quand j'ai dit que je travaillais
» pour le théâtre. — Oh! je le crois...... —
» Cependant je dois rendre justice à made-
» moiselle Virginie; en apprenant que je
» n'étais pas un grand personnage, loin de
» me témoigner moins de bienveillance, elle
» a semblé, au contraire, chercher, par ses
» manières aimables, à me faire oublier le
» changemens de ses parens.

» — Ah! vous avez remarqué cela... De
» grâce, laissez-moi, monsieur, je ne veux
» pas qu'on me tienne ainsi! »

Adrienne s'est dégagée des bras d'Auguste, et elle va s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Le jeune homme la regarde avec étonnement pendant quelques minutes; mais bientôt il se rapproche d'elle.

« Qu'ai-je donc fait pour que vous me
» montriez tant d'aversion?... — Vous n'a-
» vez rien fait!... Je n'ai point d'aversion
» pour vous... et d'ailleurs, qu'est-ce que
» cela peut vous faire?... vous êtes déjà tout
» occupé de mademoiselle Virginie et en-
» chanté qu'elle ne partage pas le ridicule
» de ses parens. — Tout occupé de made-
» moiselle Troupeau... moi!... je vous as-
» sure qu'il n'en est rien. — Ah! je sais que
» l'on ne peut résister à ses charmes... à son
» petit air doucereux... à ses coquetteries
» enfin. — Quoi!... vraiment... elle est co-
» quette?... — Vous ne vous en étiez pas
» aperçu? — Eh! me suis-je occupé d'elle...
» puisque je ne pense qu'à vous!...—Vous
» le dites... mais...—Adrienne... c'est vous
» que j'aime... — Ah! les hommes disent
» cela si vite et si souvent!... — Moi, je ne
» le dis que quand je l'éprouve, et si vous
» m'aimiez, je serais si heureux!...

Auguste s'était si bien rapproché, que sa tête était presque contre la joue brûlante de la jeune fille, qui sentait que le feu de

son visage se communiquait à toutes les parties de son corps.

« Mon Dieu !... si je pouvais vous croire ! » dit enfin Adrienne, en détournant ses yeux, que ceux d'Auguste cherchaient toujours.

« — Que faudrait-il faire pour dissiper
» vos doutes ? — Mais il faudrait... ne plus
» aller chez M. Troupeau... ne plus revoir
» Virginie... jamais... jamais !... car je la
» crains... ah ! je la crains beaucoup.

» — Vous avez tort de la craindre, et,
» pour être aimé de vous, je voudrais vous
» offrir de plus grands sacrifices... Eh bien !
» je ne retournerai plus chez M. Troupeau...
» ce ne sera peut-être pas fort honnête...
» mais vous le désirez, ils penseront de moi
» ce qu'ils voudront, je n'irai plus ! — Bien
» vrai ?... — Bien vrai ! »

La joie, le bonheur brillent dans les yeux d'Adrienne ; elle est si contente qu'elle ne sait plus que répondre à Auguste quand il lui dit, en l'étreignant dans ses bras : « Et
» moi, qu'obtiendrai-je pour récompense ?
» m'aimerez-vous alors ?... »

Or, quand une femme ne sait plus que répondre à un homme qui lui demande de l'amour, celui-ci se rappelle le vieux proverbe : *Qui ne dit mot consent.*

N'est-il pas vrai, mesdames, qu'il est peu de dictons qui ait reçu aussi souvent son application.



CHAPITRE III.

Comment on peut mettre le feu en éternuant.

Il est doux de tenir les sermens que l'on a faits à une maîtresse adorée, car il est doux de lui être agréable, de lui plaire, et de voir que l'on possède tout son amour. Oui, vraiment, c'est un grand bonheur de s'aimer tendrement, et de s'être fidèle. Que de gens n'en chercheraient pas d'autre, s'ils avaient goûté ce bonheur-là!... Vous me direz : « C'est aussi celui-là qu'ils cherchent, mais ils ne le trouvent pas. »

Auguste, heureux de posséder l'amour d'Adrienne, de posséder son cœur, de posséder... tout ce qu'un amant désire, a tenu la promesse qu'il lui a faite; il n'est pas

retourné chez M. Troupeau; il s'est contenté de lui envoyer sa carte. Le jeune homme aurait bien eu quelque envie de revoir mademoiselle Virginie; il n'a pas oublié la manière singulière dont elle faisait aller ses pieds sous la table; mais il résiste à son désir, afin de ne point tourmenter Adrienne; celle-ci se trouve si heureuse d'être aimée, qu'elle ne se reproche pas sa faute, car elle pense que cette faute même lui attache son amant, et elle se livre au bonheur d'aimer, sans penser à l'avenir, ni aux suites que sa faiblesse peut amener; cependant mille circonstances devraient déjà lui ouvrir les yeux; mais, au milieu d'un beau jour, on n'est pas pressé d'apercevoir un orage.

Chez M. Troupeau, on se félicite de ne plus revoir M. Montreville, « Il n'a mis que » sa carte, et il a bien fait, » dit madame Troupeau; « je ne me serais pas souciée de » recevoir chez moi un jeune homme qui tra» vaille dans les théâtres. — Et il est proba» ble que cela le brouillera entièrement avec » sa famille, » dit Troupeau; « alors, quels

» titres aurait-il pour venir chez nous?... »

Virginie, qui ne partage pas les sentimens de ses parens, et qui est très-fâchée que le jeune artiste ne vienne plus, se permet un jour de dire : « Cependant, maman, ce monsieur est mon libérateur.... Je lui dois la » vie, moi.

» — Vous ne lui devez rien du tout, ma » fille; nous lui avons donné un dîner superbe.... quatre entrées, onze plats de » dessert; cela doit payer amplement le service qu'il nous a rendu. N'est-il pas vrai, » Troupeau? — Oui, chère amie, c'est un » mémoire entièrement acquitté.

» — Eh bien! moi je trouve que je lui » dois quelque chose, » dit en elle-même Virginie, « et certainement je m'acquitterai » dès que je le pourrai. »

Pour en guetter l'occasion, ou chercher quelque distraction, c'est presque toujours contre sa fenêtre que Virginie se tient en ayant l'air de travailler. Et voilà qu'un jour elle accourt dans le salon où sont ses parens, en s'écriant :

« Il y a un beau cabriolet arrêté devant » notre porte, un monsieur très-élégant est » dedans, et je crois bien qu'il va venir ici, » car son domestique vient d'entrer dans la » maison.

» — Un monsieur élégant... en cabriolet...

» — Vois donc par la fenêtre, Troupeau. »

M. Troupeau ne s'est pas plutôt mis à la fenêtre, qu'il pousse un cri et manque de tomber dans la rue. Enfin il revient vers sa femme; sa joie est telle qu'il peut à peine parler.

« Qu'est-ce donc Troupeau?.. tu es tout » bouleversé... — C'est le plaisir, la sur- » prise..... c'est lui, ma femme!.... c'est » lui!... — Lui, qui? — Lui! le comte! mon » ami... de Senneville!... — M. de Senne- » ville qui vient chez nous?.. — Chez nous... » avec son domestique... Ah! mon Dieu! je » crois que je me trouve mal!.. »

Et M. Troupeau se laisse aller sur une chaise, tandis que madame court dans le salon comme une folle, en appelant Babelle, et que Virginie jette encore un coup

d'œil par la croisée. Enfin, M. Troupeau se donne lui-même une bonne claque sur le front en s'écriant : « Je suis trop poule ! il » ne s'agit pas de se laisser aller à ses im- » pressions... Allons, ma femme... vite... » descendons tous au-devant du comte... » nous ne saurions monter trop d'empres- » sement ! Celui-là, nous sommes sûrs que » c'est un comte !... »

Mais madame Troupeau s'est déjà sauvée pour aller mettre une guirlande de roses dans ses cheveux, et Virginie a suivi sa mère, pour donner aussi un coup d'œil à sa toilette. Troupeau, désolé de ne plus trouver personne pour l'aider à recevoir le comte, descend quatre à quatre son escalier, et se jette sur Babelle qui montait.

« Ah ! mon Dieu ! monsieur » dit la domestique, « vous m'avez écrasé le nez... — » C'est bien... c'est très-bien, Babelle... » quelqu'un est en bas, n'est-ce pas ?—Oui, » monsieur..... c'est le comte de Senneville, » qui... —Je sais... je sais, Babelle.... Ah ! » mon Dieu ! et ma femme qui n'a pas en-

» core repris une femme de chambre...
» n'avoir qu'une personne à son service pour
» recevoir un comte... Babelle, montez vite
» au salon... mtetez quatre bûches au feu...
» il fait froid... allez... »

Troupeau pousse sa bonne, et arrive à sa porte, où il se trouve devant M. de Senneville, qui vient de sauter à bas de son cabriolet.

« Eh! bonjour, mon cher Troupeau, » dit le petit-maître, en tendant la main à l'habitant de Belleville. Celui-ci, au lieu de serrer la main du comte, s'incline comme s'il voulait la baiser, en murmurant :

« Ah, monsieur le comte!... Dieu! que
» je suis content, et pourtant que je suis
» désolé!... ne pas être prévenu de votre
» vsiite, ne pas avoir su d'avance... J'aurais
» fait sabler ce devant de porte... j'aurais fait
» repeindre.. j'aurais...

» — Et moi, je n'entends pas qu'on fasse
» pour moi aucune cérémonie. Je me suis
» dit ce matin : Parbleu! il fait une su-
» perbe journée d'hiver.... Allons à Belle-

» ville voir notre ami Troupeau... et me
» voici.

» — Ah! que vous avez bien fait de vous
» dire cela!... — Dites-moi, peut-on faire
» entrer le cabriolet... ou doit-on l'attacher
» là? — Il peut entrer, monsieur le comte.....
» Oh! tout entre chez moi... on va ouvrir
» les deux battans de la grille... Eh! Ba-
» belle!... c'est que dans ce moment je n'ai
» qu'une domestique, quoique mes moyens
» me permettent d'en avoir plusieurs....
» mais ma femme ne les garde jamais long-
» temps.... à cause des mœurs.... Il n'y a
» que Babelle, qui... Ah! mon Dieu! elle
» fait du feu dans ce moment... — Calmez-
» vous, mon cher Troupeau; Leblond saura
» fort bien ouvrir la grille, et faire entrer le
» cabriolet dans la cour.., ne vous occupez
» plus de cela... entrons; il me tarde de faire
» connaissance avec votre famille. — Mon-
» sieur le comte, vous lui faites un honneur
» qui n'a pas de nom! »

Le comte se dirige vers l'escalier; Troupeau s'obstine à vouloir marcher derrière;

mais le jeune homme s'arrête en disant : « C'est à vous, mon cher, à me montrer le » chemin.

» — Monsieur le comte ! je vous jure que » je n'en ferai rien ! » répond Troupeau, en s'inclinant. « — Alors, mon ami, vous se» rez cause que j'irai peut-être à la cuisine » au lieu d'aller au salon. — Vous à la cui» sine... monsieur le comte ; vous avez rai» son.... je suis une buse.... je vais avoir » l'honneur de vous précéder. »

Et Troupeau se précipite sur l'escalier. Il monte en criant de toute sa force : « Ma » femme ! voici M. le comte de Senneville » qui veut faire ta connaissance.... Viens » donc à sa rencontre ! »

Mais personne ne paraît, et on entre dans le salon, où il n'y a que Babelle, qui, pour satisfaire aux ordres de son maître, a mis quatre bûches de plus dans la cheminée, et souffle avec une telle ardeur, que tout est prêt à s'enflammer.

« — Eh, mon Dieu ! quel feu chez vous ! » dit le comte ; « mais, mon cher ami, il ne

» fait pas très-froid. — Oh!... pardonnez-
» moi!..... d'ailleurs, je fais toujours un
» grand feu.... mes moyens me le permet-
» tent... — Je n'en doute pas, mon cher;
» mais vous avez là de quoi rôtir un bœuf.
» — Babelle, allez donc chercher ma
» femme.... ma fille.... qu'on descende....
» qu'est-ce que ces dames font donc?... —
» Ah! Troupeau! ne dérangez personne...
» ou je me fâche!... Mademoiselle Babelle,
» ne montez pas chez ces dames; elles vien-
» dront plus tard... ne les pressez pas. —
» Puisque vous l'ordonnez, monsieur le
» comte.... Babelle, obéissez à monsieur le
» comte, et allez me chercher du bois....
» que j'entretienne ce feu.... Asseyez-vous
» donc, monsieur de Senneville, mettez-
» vous à votre aise.... vous allez déjeûner....
» dîner avec nous...

» — Non, mon cher Troupeau; c'est im-
» possible pour aujourd'hui! » répond le
comte, en se jetant dans un fauteuil, « je
» suis attendu chez un prince russe... mais
» une autre fois j'aurai ce plaisir. — Du

» moins vous prendrez quelque chose?...—
» Je sors de déjeûner. — Vous me désespé-
» rez!... Babelle, du bois donc... et ces da-
» mes qui ne viennent pas... Ah! je les en-
» tends enfin... »

Madame Troupeau entrait dans le salon, et le comte, qui s'est levé pour la saluer, est obligé de se retourner pour cacher l'envie de rire qui vient de s'emparer de lui, envie bien excusable lorsqu'on avait regardé madame Troupeau, qui, pour se faire plus belle, s'était mis sur la tête deux guirlandes, un paquet de follettes, et de gros nœuds de rubans; mais elle avait commis une bévue : une petite éponge était restée sur sa toilette; dans sa précipitation à se coiffer, en cherchant ses fleurs, ses rubans, madame Troupeau a mis tout en désordre chez elle; l'éponge se trouve bientôt mêlée avec les parures. Madame Troupeau se donne à peine le temps de se regarder à sa glace, car elle entend son mari, qui l'appelle; elle a mis ses couronnes, ses plumes en se mirant; mais, au moment de descendre, elle se dit :

« Mettons encore cela dans nos cheveux, » cela ne pourra que bien faire. » Puis elle empoigne un nœud de ruban, et l'éponge qui est dessous, et, tout en courant recevoir le comte, elle s'attache cela à grand renfort d'épingles : vous concevez qu'on pouvait avoir envie de rire à l'aspect de cet objet, qui ne se place pas ordinairement sur la tête.

Lecomte, après avoir feint d'éternuer trois fois, se retourne, et salue madame Troupeau, en lui disant : « Enchanté, madame, » d'avoir le plaisir de faire connaissance avec » l'épouse d'un homme, que... »

Et le comte est obligé de se retourner encore, car il n'y tenait plus; cette malheureuse éponge faisait un effet si plaisant, que Senneville est de nouveau forcé de faire semblant d'éternuer, et pendant que madame Troupeau répond au comte par toutes les phrases que son esprit peut lui suggérer, Troupeau s'écrie : « Vous êtes bien enrhumé, » monsieur de Senneville... venez donc vous » chauffer... Des bûches, Babelle!

» — Oui... c'est un rhume de cerveau
» qui m'aura pris en route; mais ce ne sera
» rien.... Daignez m'excuser, madame. —
» Ah! monsieur! mon époux a dû vous dire
» que notre maison est la vôtre... et... si
» vous vouliez une tasse de tisane, monsieur
» le comte? — Mille remerciemens.... cela
» va se passer. — Couvrez-vous au moins...
» — Devant une dame! jamais... j'aimerais
» mieux éternuer toute ma vie. — On n'est
» pas plus galant! »

M. Troupeau, qui n'est occupé que du comte et de son feu, ne regarde pas la coiffure de sa femme; par conséquent il ne peut apercevoir l'objet qu'elle a attaché sur ses cheveux; à chaque éternuement du comte, il met une bûche de plus dans sa cheminée; et, comme le jeune homme ne peut conserver son sérieux toutes les fois qu'il aperçoit la tête de madame Troupeau, il éternue si souvent que bientôt la cheminée devient un bûcher enflammé.

L'arrivée de Virginie a cependant distrait le comte et mis fin aux éternuemens. Elle

paraît timidement à la porte et s'arrête comme ne sachant pas si elle doit entrer ; elle n'a mis ni guirlande ni rubans dans ses cheveux, elle a simplement retouché, replacé quelques boucles; mais elle a su se coiffer à l'air de sa figure, et c'est là le grand sécret de la coquetterie.

« Viens.... viens, ma fille, tu peux en» trer, » dit madame Troupeau en apercevant Virginie, « monsieur le comte nous » permettra de te présenter à lui. »

Senneville s'attendait à trouver dans mademoiselle Troupeau une jeune fille ayant l'air commun et ridicule de ses parens, ou tout au moins de ces figures nulles, dont on ne peut rien dire. Il reste tout surpris en apercevant Virginie, qui s'avançait modestement, mais avec grâce, vers sa mère, et qui lui fait une révérence où il n'y a rien de gauche.

« C'est là mademoiselle votre fille? » dit le comte d'un air étonné. « — Oui, mon» sieur le comte, notre fille propre. — Mais » en vérité... je n'en reviens pas... C'est

« qu'elle est fort bien ! — Monsieur le comte
» la gâte !... — Non... je vous jure que je
» n'aurais jamais cru ! De grâce, mademoi-
» selle, approchez donc ; on ne saurait vous
» voir de trop près. »

En disant ces mots, le comte s'est levé, et il va au devant de Virginie ; mais la jeune fille, tout en tenant ses yeux baissés, a déjà vu que sa mère a sur sa tête quelque chose qui ne fait pas bien, et, avant de donner sa main au comte, elle a enlevé lestement l'objet qui faisait éternuer le jeune seigneur et l'a jeté au feu. Tout cela s'est fait si promptement que madame Troupeau a cru que sa fille lui avait simplement arrangé une boucle et elle paie cette attention d'un sourire.

« Comment ! vous possédez une si jolie
» demoiselle !... » dit le comte, en s'asseyant près de Virginie. « Mon cher Trou-
» peau, vous êtes un trop heureux mor-
» tel !...

» — Il est vrai, monsieur le comte, que
» je suis assez bien partagé de tous les cô-
» tés, » reprend Troupeau, en se caressant

le menton ; « mais approchez-vous donc » du feu,... vous êtes enrhumé du cerveau.

» — Oh ! merci, votre feu me grille ; en » voici un plus doux qui brûle sans faire de » mal... »

En disant cela, Senneville regarde Virginie et lui prend la main. Madame Troupeau est dans le ravissement, elle jette un coup-d'œil d'intelligence à son mari ; celui-ci, en voyant le comte prendre la main de sa fille, a sur-le-champ remis deux bûches dans le feu.

« Par exemple, madame Troupeau, je » vous blâmerai presque de tenir un si aimable objet loin de la capitale... Mademoiselle est faite pour briller dans les salons » de Paris.

» — Monsieur le comte est bien bon ! mais » Paris est un séjour si dangereux pour une » jeune demoiselle ! ici, nous sommes plus » à même de perfectionner ses principes, » d'écarter d'elle toutes ces jeunes personnes légères qui perdent quelquefois leurs » amies.

» — Oui, je conçois... Vous avez peut-
» être raison; d'ailleurs mademoiselle em-
» bellit tous les lieux qu'elle habite...

» — Ma fille, réponds donc quelque chose
» à monsieur le comte.

» — Monsieur parle trop bien... j'aime
» mieux l'écouter, » répond Virginie en laissant paraître un sourire moitié modeste, moitié railleur.

« — Peste! de l'esprit par-dessus le mar-
» ché! » s'écrie Senneville en considérant toujours la petite; « mais alors cela devient
» une Circé!

» — Une Circé! » murmure madame Troupeau en se penchant vers son mari.
« Entends-tu?... M. le comte appelle notre
» fille une Circé!... Sais-tu ce que cela veut
» dire?... — Non, mais c'est égal, je suis
» ravi, enchanté! et...

» — Au feu!... au feu!... » s'écrie Babelle, en entrant tout effrayée dans le salon.

« Ah! mon Dieu, Babelle, que signi-
» fient ces cris? — C'est le feu, madame;

» il est dans la maison... dans cette chemi-
» née... la flamme sort sur le toit... Pardi!
» monsieur a tant mis de bûches... C'est
» déjà effrayant!

» — Le feu chez nous! Eh, vite! Babelle,
» les pompiers.... Du secours.... Ah! mon
» Dieu... Quel malheur!...

» — Calmez-vous, madame, » dit le comte;
« un feu de cheminée, ce ne sera rien. —
» Les pompiers! vite! » s'écrie Troupeau,
« et sauvons monsieur le comte!... — Mon
» cher ami, je vous remercie, je me sauve-
» rai bien tout seul;... mais je n'en vois nul-
» lement la nécessité: mon domestique, qui
» est fort adroit et très-brave, saura, j'en
» suis certain, éteindre le feu.... Faites-le
» monter sur le toit;... moi, je vais avoir
» soin de ces dames... Cette jolie enfant est
» prête à s'évanouir!... »

En effet, Virginie qui aime beaucoup à se trouver mal, a déjà laissé aller sa tête sur le dos de sa chaise, tandis que sa mère s'est laissé tomber dans une bergère. Troupeau et Babelle ont quitté le salon pour s'occuper

du feu. Le comte, qui a promis de prendre soin des dames, laisse la maman s'évanouir tout à son aise; c'est à Virginie seule qu'il donne ses soins, il soutient sa tête, passe son bras autour d'elle, lui fait respirer d'un flacon qu'il porte toujours sur lui; tout en agissant ainsi, il dit à demi-voix : « Elle est
» fort bien vraiment !.... une taille fine....
» des formes charmantes : tout est séduisant
» dans cette jeune fille! »

Le comte disait cela entre ses dents; mais comme il était penché sur Virginie, et que son visage touchait presque le sien, la petite, tout en fermant les yeux, ne perdait pas une parole du comte et elle n'avait garde de revenir à elle, parce que cela lui était agréable d'entendre penser le jeune seigneur.

Des mares d'eau qui tombent de la cheminée et s'étendent dans le salon, annoncent que l'on s'occupe d'éteindre le feu.

« L'incendie s'apaise-t-il? » dit madame Troupeau, en entr'ouvrant un œil.

» — Oui, madame, oui... et tout à l'heure

» je crois que nous serons noyés au lieu
» d'être brûlés. »

Puis le comte se penche vers Virginie, en murmurant : « Adorable... jolie à ravir....
» faite comme un ange!... » Et une de ses mains se promène sur les genoux de la jeune fille, sans doute pour chercher à rétablir partout la circulation, et Virginie continue de fermer les yeux.

« Ah! monsieur le comte! que vous êtes
» bon de veiller ainsi sur nous, » reprend madame Troupeau.

« — Pardieu, madame, je ne fais que
» mon devoir... Cela durerait toute la jour-
» née que je ne bougerais pas.

» — Et ma fille! monsieur le comte, quel
» est l'état de ma fille?.... — Mieux, ma-
» dame, beaucoup mieux.... Je m'occupe
» d'elle; ne vous en inquiétez pas... trou-
» vez-vous mal à votre aise.... restez tran-
» quille. »

Mais Troupeau vient déranger le comte dans ses occupations; il rentre dans le salon, en criant : « C'est fini!... c'est éteint, grâce

» au valet de M. de Senneville, qui marche
» sur les toits comme un chat! Il n'y a plus
» de danger! »

Alors Virginie ouvre les yeux et se lève en remerciant le comte d'un air bien innocent; et madame Troupeau se décide à quitter la bergère.

« Mon ami, dit-elle à son mari, si le
» domestique de M. le comte a éteint l'in-
» cendie, de son côté, M. de Senneville n'a
» pas été moins courageux... il ne nous a
» pas quittées une minute.... — Ah! ma-
» dame, n'était-ce pas tout naturel?... Mais
» il me semble que nous marchons dans
» l'eau en ce moment... — Ah! mon Dieu!
» c'est vrai... il y a de l'eau plein le salon...
» Et M. le comte, qui est enrhumé; je suis
» vraiment bien malheureux dans ce que je
» fais... voulez-vous une chaufferette, M. le
» comte? — Je vous remercie; je crois qu'il
» serait plus simple d'abandonner ce salon,
» et de passer dans une autre pièce. — C'est
» parfaitement pensé.... Voulez-vous bien
» venir dans ma chambre, M. le comte? —

« Partout où vous voudrez; si ces dames
» nous accompagnent, je m'y trouverai tou-
» jours bien. »

Madame Troupeau répond à ce compliment par une superbe révérence; et Virginie, en levant les yeux, rencontre ceux du comte qui sont attachés sur elle. On conduit M. de Senneville dans la chambre de M. Troupeau, et on ordonne à Babelle de venir y faire du feu, dont cette fois son maître promet de ne pas se mêler.

« Ma chère amie, » dit Troupeau, « ce
» qui me désespère, c'est que M. de Senne-
» ville ne veuille rien accepter chez moi...
» Il ne peut dîner ici... — Ah! monsieur le
» comte, nous aurions été si flattés!... — Une
» autre fois, madame, j'aurai ce plaisir, car
» je reviendrai... oh! certainement je re-
» viendrai vous voir. »

Et les yeux du jeune homme se sont encore tournés sur Virginie. Troupeau pousse le pied de sa femme; celle-ci met un doigt sur sa bouche; le comte reprend au bout d'un moment:

« Je suis venu aujourd'hui chez vous
» dans une autre intention; d'abord je vou-
» lais avoir le plaisir de connaître la famille
» de mon ami Troupeau; ensuite, mon cher,
» je vous dois de l'argent et je veux vous
» payer.

» —Oh! monsieur le comte! de quoi me
» parlez-vous là? est-ce que cela presse?...
» Mes moyens me permettent d'obliger mes
» amis, et...—Mon Dieu! je sais tout cela,
» mon cher, mais il faut de temps à autre
» mettre de l'ordre dans ses affaires... et un
» garçon est si distrait!... Ah! je sens qu'il
» faudra bientôt me ranger... prendre une
» femme... car il n'y a que le mariage qui
» nous corrige, nous autres nobles... Une
» femme jolie... bien élevée... quelques écus
» de dot... parce que c'est l'usage... et qu'on
» doit respecter les anciens usages... et alors...
» oui... je me fixerai... »

Le comte a dit tout cela en considérant Virginie. Madame Troupeau en est si émue, que deux larmes coulent de ses yeux sur le bout de son nez, et M. Troupeau, en se dan-

dinant sur sa chaise pour cacher son émotion, se jette trop en arrière et tombe sur le dos.

« Ah! mon Dieu, mon cher ami, vous » vous êtes blessé? » dit Senneville, en allant ramasser M. Troupeau.

« — Non... jamais... rien du tout. — Com- » ment donc as-tu fait pour tomber, mon » ami? — Je ne sais pas, ma bonne... c'est » que je regardais le plafond, probable- » ment... Ah! voilà qu'il fume ici à présent; » Babelle, soufflez donc votre feu!..

» — Enfin, reprend Senneville, je me » suis dit : emportons de l'argent, et allons » solder quelques comptes! J'avais juste- » ment un millier d'écus à payer près d'ici... » A Ménilmontant... c'est dans le voisinage, » je crois? — Oui, monsieur le comte; c'est » tout près d'ici. — J'ai pensé à terminer tout » cela en même temps, et j'ai fait mettre à » cet effet dans mon cabriolet un sac rem- » pli d'or et d'argent. — Ce sera donc pour » vous obéir, monsieur le comte; mais je » suis mortifié que vous ayez pensé à... — » Mademoiselle Babelle, voulez-vous dire à

» mon valet de me monter le sac que j'ai
» moi-même placé dans mon cabriolet? »

La servante quitte le soufflet pour aller exécuter l'ordre du comte; le feu était allumé; mais une épaisse fumée sortait de la cheminée, la chambre en était remplie; le comte tousse, et Troupeau se frappe le front avec désespoir, en s'écriant : « Il y a aujour-
» d'hui un sort sur mes cheminées... voilà
» que celle-ci fume à présent, et lorsque je
» reçois monsieur le comte!

» —Mon cher Troupeau, je vous deman-
» derai à passer encore dans une autre pièce,
» dit le comte, car ici nous finirions par
» étrangler... — C'est juste, monsieur le
» comte; nous allons passer dans la chambre
» de ma femme, si vous le permettez... mais
» en vérité je suis désolé de vous recevoir
» ainsi...

» —Il n'y a aucun mal à cela, mon cher;
» c'est même une manière nouvelle pour
» me faire connaître votre maison.

Le comte prend la main de Virginie, et la société passe dans la chambre à coucher

de madame Troupeau, où il n'y a pas de feu, et où l'on gèle, parce qu'elle est au nord.

» Je vais faire apporter du bois, » dit Troupeau. « —Non... ne faites pas de feu » pour moi, qui vais vous quitter, » dit le comte, « cela pourrait nous mener trop » loin. Que fait donc ce coquin de Leblond? »

Le domestique du comte arrive cependant; mais il ne porte point de sac.

« Eh bien, Leblond, » dit Senneville en regardant son domestique, « est-ce qu'on » ne vous a pas dit que je voulais le sac que » je vous ai fait placer dans mon cabriolet? »

Leblond regarde son maître d'un air surpris; puis se tappe sur les deux cuisses, puis sur le ventre, puis sur le front, et s'écrie enfin : « Ah! mon Dieu!.... le sac!.... Ah! » monsieur!.... vous m'y faites penser.... » C'est vrai! nous avions un sac dans le ca- » briolet... Ah! miséricorde! pourvu que » mes craintes ne soient pas réalisées!... » Ah! notre pauvre sac!... »

Leblond sort du salon en courant, descend

l'escalier quatre à quatre, laissant la société fort en peine.

« Que diable! a-t-il donc? » dit Senneville. « — Je ne sais, monsieur le comte,
» mais je crains quelque malheur arrivé à
» votre sac! — Oh! ce n'est pas possible!...
» ce serait très-contrariant! du reste je suis
» sûr de sa fidélité! c'est un garçon qui
» mourrait sur un sou! »

Leblond ne tarde pas à reparaître; il a composé sa figure de manière à faire pitié; il tient un mouchoir à sa main.

« Eh bien! Leblond, qu'est-il arrivé....
» parlez donc?...

Leblond pousse un gémissement qui ressemble au braiement d'un âne, il répond enfin : « — Monsieur, nous n'avons plus de
» sac... on nous l'a volé!... il n'est plus dans
» le cabriolet! —Volé!... qu'osez-vous dire,
» Leblond? savez-vous bien que nous som-
» mes chez mon respectable ami!

» — Oh! monsieur! je sais très-bien que
» ce n'est pas ici que l'on nous a pris notre
» sac.... nous ne l'avions plus en montant à

» Belleville... je me le rappelle bien à pré-
» sent... Tenez, monsieur... je devine main-
» tenant où cela s'est fait... hi hi hi !... c'est
» de ma faute... j'en conviens, et vous allez
» bien m'en vouloir... hi hi hi !... — Allons,
» explique-toi vite. — Vous vous rappelez,
» monsieur, qu'en passant sur le boulevard
» du Temple vous êtes descendu pour lire
» un journal... — C'est vrai... je suis des-
» cendu. — Vous m'aviez dit : Reste là... et
» j'aurais dû rester dans le cabriolet... mais
» le malheur voulut qu'il y eut en face un
» cabinet de figures de cire ; j'ai toujours
» beaucoup aimé les figures de cire, moi,
» monsieur ; et l'homme de la porte criait
» qu'on voyait Ali-Pacha et une femme qui
» a trois ventres ; j'avoue que j'étais bien
» curieux de voir tout cela ! — Mais achève
» donc, coquin. — Eh bien ! monsieur, ou-
» bliant que nous avions dans le cabriolet
» un sac d'une grande valeur, je descendis
» en priant un petit garçon de tenir le che-
» val. Alors, j'allais voir les figures de cire,
» et c'est pendant ce temps qu'on nous aura

» pris ce sac!... hi hi hi!... et quand je
» suis remonté dans le cabriolet, je n'y ai
» pas pensé! parce que j'avais toujours
» devant les yeux les trois ventres de cette
» femme!...

» — Ah! drôle!... misérable!... voilà
» comme tu fais ton devoir!... tu mérite-
» terais!... »

Leblond s'est jeté à genoux; Senneville a l'air de chercher un meuble pour le lui briser sur le corps; mais les dames l'arrêtent, et Troupeau se place devant le domestique, en disant :

« Monsieur le comte!... il est très-coupa-
» ble, sans doute!..... mais permettez-moi
» de vous demander sa grâce... il s'est con-
» duit ici comme un véritable pompier... il
» a éteint le feu qui devenait très-consé-
» quent. Je lui dois beaucoup.

» — A cause de cela je lui pardonne!
» Après tout! pour quelques milliers d'écus
» de plus ou de moins j'étais bien fou de
» me mettre en colère!... mais dans le pre-
» mier moment on n'est pas maître de soi...

» cela contrarie toujours un peu. Allez, Le-
» blond, descendez... auparavant remerciez
» monsieur, qui a intercédé pour vous. »

Leblond s'incline respectueusement devant la famille Troupeau, et s'éloigne en portant encore son mouchoir sur ses yeux.

« Je vous assure, dit Senneville, que le
» pauvre garçon est plus affecté que moi de
» cette perte... — Monsieur le comte, il
» faudra faire votre déposition et... — Oh!
» oui, j'y songerai... Avec tout cela me voilà
» encore obligé de rester votre débiteur,
» mon cher Troupeau. — Ah! monsieur de
» Senneville! toute ma maison est à votre
» service. — Toute... diable! mon ami, sa-
» vez-vous que vous vous avancez beau-
» coup..... vous avez ici un trésor inestima-
» ble... et... »

Senneville regarde Virginie, qui ne fait pas semblant de s'apercevoir qu'on s'occupe d'elle; quant à madame Troupeau, comme elle sent que l'on gèle dans sa chambre, depuis quelques minutes elle a allumé des allumettes, et elle les fourre successivement

sous des bûches placées dans sa cheminée. Le comte profite de cet instant pour tirer Troupeau à l'écart.

« Mon cher... votre fille est vraiment » bien... — Vous me comblez, monsieur le » comte! — De la grâce, de la modestie.... » Oh! pour la modestie! je vous ai dit, » monsieur le comte, qu'elle portait des ca- » leçons, et le reste est à l'avenant! — » Quel âge a-t-elle? — Dix-sept ans et demi. » — Songez-vous à la marier?... — Nous y » songeons... sans y songer.... Je voudrais » un gendre... qui me fît quelque honneur... » quand on a de la fortune.... on peut re- » garder en l'air!... — C'est très bien pen- » ser. Votre fille aura une riche dot? — » Notre tante, qui est très-vieille, doit » nous laisser tout son bien.... vingt-cinq » mille livres de rente, dont elle aura la » moitié en se mariant; moi, je lui donne » tout de suite cent mille francs comptant; » enfin, elle est notre unique héritière, » et.... »

Senneville prend le bras de Troupeau, et

le lui serre, en disant d'un air expressif :

« C'est assez, mon ami, c'est assez ! » vous ne marierez pas votre fille avant de » m'avoir revu... ne prenez aucun engage- » ment... vous m'entendez !...—Comment, » monsieur le comte, il se pourrait..... je » puis espérer... vous daigneriez...—Chut! » silence !.... ceci doit rester entre nous !... » — Ah ! monsieur le comte, je suis telle- » ment saisi, tellement flatté... je ne trouve » plus de mots pour.... — Chut ! il ne faut » pas ébruiter cela !... —C'est juste... un si » grand projet !.... il faut du mystère. — » Gardez-moi votre fille, Troupeau... mais » gardez-la bien... un pareil trésor doit faire » envie à beaucoup de monde.... et je vous » avoue que je tiens à le posséder tout en- » tier. — Oh ! monsieur le comte ! quant à » ma fille, je vous en réponds corps pour » corps; d'ailleurs elle ne sait pas ce que » c'est que de regarder un homme en face. » Mais pour que vous n'ayez pas un seul mo- » tif de crainte, il n'entrera aucun homme » chez moi jusqu'à votre retour.—Mon ami,

» je n'exige pas cela : je me fie à vous. — Sans
» doute, monsieur le comte ; mais c'est égal,
» du moment que vous nous faites l'hon-
» neur d'avoir des vues sur ma fille, je ne
» veux plus qu'un jeune homme l'approche.
» Êtes-vous tranquille? — Oui, mon ami,
» je suis tranquille... J'ai un petit voyage à
» faire... il faut que j'aille voir ma terre en
» Touraine; à mon retour, vous me reverrez. »

Le comte serre la main de Troupeau, et va saluer madame, qui bourrait le feu d'allumettes.

« Ma chère amie, monsieur de Senneville
» te salue, » dit Troupeau.

« — Est-ce que monsieur le comte s'en
» va déjà ? » dit madame Troupeau, en se
hâtant de quitter la cheminée. « Mais ce feu
» allait s'allumer...... vous vous seriez ré-
» chauffé, car il fait très-froid ici... — J'a-
» voue qu'il n'y fait pas chaud, mais je suis
» obligé de vous quitter sur-le-champ......
» Vous permettez, madame. »

Senneville baise la main de madame Troupeau, qui est sur le point de s'évanouir de

plaisir; ensuite le comte s'approche de Virginie à laquelle il prend aussi la main, en disant à ses parens : « Vous permettez » encore ?

» — Oui, monsieur le comte !... Tout » ce qui vous sera agréable !... — Ma fille » je vous autorise à vous laisser baiser la » main. »

Et pendant que le jeune seigneur, presse et baise la main de Virginie, M. Troupeau regarde sa femme en roulant des yeux et faisant des signes comme un télégraphe.

Senneville a enfin quitté la main de Virginie ; il salue de nouveau, en suppliant les dames de ne point le reconduire.

« — Mais, moi, monsieur le comte, j'au» rai l'honneur de vous mettre dans votre » cabriolet, » dit Troupeau. « — Volontiers, » mon cher, à condition que ces dames ne » bougeront pas. »

Les dames saluent de nouveau et Senneville descend suivi de Troupeau. Au moment de monter dans le cabriolet Leblond dit à son maître : « — Où allons-nous à présent,

» monsieur ? — Eh parbleu ! à Ménilmontant... mon ami Troupeau va nous indiquer le chemin. Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que je dis donc ?..... J'oubliais que je ne puis plus aller à Ménilmontant, puisque tu as perdu ce sac, et que j'allais y porter de l'argent !... »

Et le comte semble se disposer à monter en cabriolet ; Troupeau l'arrête par le pan de son habit, en lui disant :

» Comment, monsieur de Senneville, vous n'allez pas à Ménilmontant parce qu'il vous manque de l'argent, et vous ne me disiez pas cela... — Mais, mon cher, c'est que je ne veux pas toujours vous emprunter ; cela deviendrait ridicule ! — Ah ! monsieur le comte, vous me faites de la peine !... ne suis-je plus votre ami et... permettez que je vous parle dans l'oreille... d'après ce que vous m'avez laissé entrevoir tout à l'heure de vos intentions, n'êtes-vous pas ici... chez vous. — C'est mon plus cher désir... je l'avoue... — Combien vous faut-il ? je grimpe à mon cabinet, et je

» redescends en deux sauts. — Quoi ! vous
» voulez... — Pas un mot de plus... com-
» bien vous faut-il ?... — Mais avec trois ou
» quatre mille francs... — Je vais vous en
» apporter cinq...... dans l'instant je suis à
» vous. »

Troupeau disparaît comme un éclair. Senneville est monté dans son cabriolet, où il s'asseoit près de Leblond. Le maître et le valet ne se disent rien ; mais ils ont tous les deux une envie de rire qu'ils peuvent à peine comprimer. Troupeau reparaît bientôt ; il tient à la main un petit portefeuille, qu'il donne au comte, en lui disant : « Votre affaire est là dedans... Maintenant, suivez la
» rue... par là... et vous arriverez droit à
» Ménilmontant.

» — Mon ami, je ne vous dis pas ce que
» je vous suis, » répond Senneville en prenant le portefeuille, et serrant la main de Troupeau. « — Je ne veux pas que vous me
» le disiez non plus... adieu, mon cher ami...
» mon gen... mon... »

Troupeau s'arrête en se mordant la langue, et le cabriolet du comte sort de la maison.

CHAPITRE III.

Un messager.

Quand le cabriolet du comte est éloigné, Troupeau remonte trouver sa femme et sa fille ; il chante, il rit, il danse dans la chambre.

« Comme tu es gai, mon ami, » dit madame Troupeau ; « tu es resté long-temps » en bas avec le comte.... et puis ici.... vous » avez parlé à part... que te disait-il donc ?

» — Ce qu'il me disait ! ah ! Dieu !.... » M. Troupeau emmène sa femme dans un coin de la chambre, et lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

« Ma chère... il s'est déclaré... — Il » s'est déclaré ?... — A peu près ; comme

» le fait un homme de son rang ! il m'a dit :
» Ne prenez aucun engagement sans m'a-
» voir revu... — Aucun engagement ! Ah !
» c'est assez clair. — Seulement il exige du
» mystère, beaucoup de mystère sur ce
» projet. — Quel dommage... c'est égal, il
» faut lui obéir... Notre fille serait comtesse !
» — Oui, ma femme, comtesse ! ... com-
» prends-tu la portée de ce titre ?... Je serais
» père d'une comtesse !.... et d'un comte ;
» car le comte deviendrait notre fils !... —
» Il me semble, mon ami, que cela nous
» anoblirait aussi ! — Il n'y a pas le moindre
» doute ! Je serais gentilhomme... peut-être
» chevalier !..... certainement, je serais
» quelque chose !... Et notre gendre, qui
» est lancé dans la plus haute société, nous
» y lancerait avec lui..... nous ne verrions
» plus alors que des titres !..... des de, des
» décorations.... En vérité, ça me fait tant
» d'effet.... Je ne sais plus où j'en suis
» Donne-moi de l'eau de Cologne, ma
» femme... frotte-moi les tempes... »
Madame Troupeau apporte le flacon à

son mari; elle en respire elle-même; tous deux ont peine à supporter l'excès de leur joie. Virginie, qui a remarqué le trouble de ses parens, s'approche de son père :

« Qu'avez-vous donc, papa? est-ce que » vous êtes malade? — Non, ma fille, je ne » suis pas malade... au contraire, je n'ai » jamais été si bien... si hors de moi... c'est » le bonheur qui me porte un peu à la tête... » Virginie, comment trouves-tu M. le comte » de Senneville? »

Virginie secoue la tête en disant : « Je ne » l'ai pas beaucoup regardé. — Mais assez » sans doute pour voir qu'il a la figure... » le ton..... les manières délicieuses d'un » seigneur? — Je ne lui ai rien vu d'ex- » traordinaire..... il n'est pas si bien que » M. Montreville... — Ah! Virginette! que » dis-tu là!.... comparer M. de Senne- » ville à... cet artiste... il n'y a pas le moin- » dre rapport entre eux... — Mais, maman, » je ne les compare pas, puisque je dis, au » contraire, que... — Chut! écoute bien » ceci, ma fille, » reprend M. Troupeau, en

se donnant un air grave et prophétique, « dès aujourd'hui tu peux concevoir les es- » pérances les plus vastes... Tu peux regar- » der extrêmement haut!... tu peux porter » tes vues sur ce qu'il y a de mieux. — Je » ne vous comprends pas, papa... — C'est » bien... il ne faut pas que tu me compren- » nes... j'ai promis à M. le comte que tu ne » comprendrais rien jusqu'à son retour... — » A M. le comte?... »

Madame Troupeau prend le bras de son mari, en disant : « Mon ami, tu t'oublies... » — C'est juste; je parle trop; le sentiment » m'emporte; enfin, il faut bien que notre » fille commence à prendre des manières... » un ton... je ne veux plus qu'elle sente la » bourgeoisie. Ce n'est pas tout, ma femme; » comme je tiens à ce que rien désormais » ne porte ombrage à M. de Senneville, » comme je ne veux pas que le plus léger » soupçon.... qu'un prétexte puisse faire » manquer... hum!.. ce que tu sais bien, à » dater de ce jour aucun homme n'entrera » dans ma maison, excepté moi...

» — Ce sera bien amusant! » se dit Virginie; ce M. le comte aurait bien dû se » dispenser de venir mettre sens dessus dessous la tête de papa.

» — Mon ami, » dit madame Troupeau, » je » conçois la prudence de cette mesure; cependant il me semble que tu peux y apporter quelques modifications; je crois, » par exemple, que des hommes comme » M. Renard, M. Tir, et autres de cet âge, » peuvent continuer de venir nous voir, sans » que cela ait de danger, même pour les » conjectures.

» — A la bonne heure, passe pour ceux-là; mais je ne veux plus qu'on laisse entrer aucun homme au-dessous de cinquante » ans.... cela évitera tout commentaire. Je » vais prévenir Babelle de cette mesure.... » il ne s'agit plus de plaisanter ici! il y va » du bonheur, de la gloire de ma famille. »

M. Troupeau descend donner des ordres à sa domestique, et Virginie va demander à sa mère d'où vient que son père ne veut plus recevoir chez lui que des hommes au-dessus de cinquante ans.

Madame Troupeau prend la main de sa fille; elle attire Virginie contre elle, l'embrasse sur le front, la considère quelques instans avec fierté, en murmurant : « Voilà
» ce que c'est que de bien élever sa fille!...
» — Mais, maman, vous ne me dites pas...
» —Ma chère enfant, il ne nous est pas encore
» permis de rien te dire... mais tu verras!...
» tu seras heureuse.... tu seras.... ah! si tu
» savais ce que tu seras!... c'est magni-
» fique, ma fille!... »

Madame Troupeau embrasse encore Virginie, et s'éloigne de crainte de se trahir.

« Ah! ce sera magnifique, » se dit Virginie; « et ils croient que je ne devine pas...
» mais ce comte, avec son air goguenard, n'a
» peut-être voulu que se moquer d'eux....
» pourtant il me faisait des yeux bien aima-
» bles..... c'est égal, j'aime mieux M. Au-
» guste, il est plus gentil.... Et puis, si l'on
» va, à cause de M. de Senneville, me pri-
» ver de toute société, me tenir seule ici,
» cela me le fera détester encore davan-
» tage!... Comment! il ne viendra plus de

» jeunes gens... je m'ennuyais déjà de ne
» plus apercevoir M. Auguste; Doudoux....
» et le grand cuirassier m'abandonnent
» aussi!.... et papa, qui ne veux plus rece-
» voir que des vieux!... mais on a donc ré-
» solu de me faire mourir d'ennui!... »

Et Virginie tape des pieds avec colère; elle jette à terre sa broderie, sa tapisserie; elle trépigne dessus, et va se cogner la tête contre la croisée; mais comme elle s'est fait un peu mal, elle se calme, va se regarder dans une glace, se sourit et reprend :

« Que je suis bête de me cogner la tête...
» certainement ils auront beau dire et beau
» faire... je ne serai toujours que ce qui me
» conviendra... on ne me fera pas comtesse
» de force... comtesse! c'est cependant joli
» ce nom-là!... mais M. Auguste... ah! je
» l'aime bien mieux que le comte! et dire
» que je n'ai pas eu le talent de faire sa
» conquête... je suis bien malheureuse!... »

Virginie va encore taper du pied... mais elle s'arrête de peur de se faire mal au talon.

La joie de M. et madame Troupeau a

été très-vive; la réflexion ne tarde pas à la troubler : on n'a pas reçu de réponse de mademoiselle Bellavoine; le courroux de la tante n'est donc point apaisé; alors, qui sait ce qu'elle fera de sa belle fortune; et si Virginie n'a pas en se mariant ce que l'on a dit au comte, celui-ci voudra-t-il toujours l'épouser?..... Cela devient douteux. Malgré cela, les mesures sévères prises par M. Troupeau ont été exactement suivies, à tel point qu'un matin, Babelle a refusé de laisser entrer le porteur d'eau, parce qu'elle a pensé qu'il n'avait pas cinquante ans; et ce n'est qu'après y avoir été autorisée par son maître, qu'elle l'a laissé emplir sa fontaine.

Virginie donnerait son petit doigt pour savoir ce que fait Auguste, et s'il est l'amoureux d'Adrienne; depuis quelque temps, Vauxdoré ne vient plus chez son ami Troupeau, qui ne lui proposait jamais une partie, et dont la femme lui faisait froide mine. Les hommes mûrs qui sont encore reçus chez les parens de Virginie ont été priés de ne plus parler des petites aventures de Belle-

ville; madame Troupeau pense que sa fille ne doit point entendre de tels discours, et M. Troupeau a arrêté que jusqu'au retour du comte, on ne parlerait chez lui que politique; aussi Virginie se meurt d'ennui, et donne au diable M. de Senneville.

Un soir pourtant, M. Renard, qui ne retient pas facilement sa langue, dit en se chauffant au foyer de M. Troupeau :

« Nous avons du nouveau dans Belle-
» ville!... les deux jeunes gens sont revenus.
» —Quels jeunes gens? » demande madame Troupeau. « — Vous savez bien... le fils de
» madame Ledoux, qui était allé faire un
» voyage en Angleterre... — Ah! oui... » dit Troupeau, « ce jeune homme que j'ai
» rencontré dans ma rue avec...—Chût!...
» mon ami!... notre fille est là!—C'est juste,
» et quel est l'autre jeune homme? — Le
» neveu de Vauxdoré, le grand cuirassier,
» qui n'est plus cuirassier; il a quitté le ser-
» vice, il a son congé.—Peu nous importe!
» Ce dont je me flatte, c'est que ni l'un ni
» l'autre de ces messieurs ne se présentera

» chez moi!... on doit savoir que je n'y reçois
» plus que des hommes tout-à-fait...... des
» hommes qui n'ont rien de séduisant.....
» Je veux dire qui ne songent plus à sé-
» duire.

» — En effet, » dit Renard, en se caressant le menton d'un air malin, « on a remar-
» qué que vous receviez beaucoup moins de
» société... cela a donné lieu à bien des con-
» jectures!...... — Nous sommes au-dessus
» de tout cela, » dit madame Troupeau.
« —Oui... comme dit ma femme, nous nous
» moquons de ce que peuvent dire les pe-
» tites gens... il viendra un temps où nous
» ne les regarderons plus, et... »

Un coup de pied de sa femme arrête Troupeau; Renard prêtait l'oreille; voyant que l'on se tait, il reprend au bout d'un moment:
« —C'est la nièce de Vauxdoré qui doit être
» bien contente du retour de ces messieurs...
» quand je dis contente... elle est peut-être
» embarrassée... maintenant que M. Montre-
» ville est là...—Est-ce que ce jeune homme
» en conte aussi à Adrienne? » dit Troupeau

à demi-voix. « — Pardieu!... ce n'est plus
» un mystère... c'est son amant. Oh! tout
» le monde a vu cela... et l'on dit même que
» la jeune personne... »

Renard finit sa phrase tout bas; mais ce qu'il vient de dire fait faire un bond à madame Troupeau, qui s'écrie: « Quelle hor-
» reur!... quel scandale!... au reste, on de-
» vait s'y attendre!... — Monsieur Renard,
» je vous en prie, ne nous reparlez jamais
» de cette fille-là! »

De tout ce qu'a dit Renard, Virginie a seu lement entendu que le jeune musicien fait la cour à son ancienne amie, et que Doudoux et Godibert sont de retour à Belleville; elle ne comprend pas que ces deux derniers n'aient point passé devant sa fenêtre. Elle rentre dans sa chambre le cœur gros; elle trépigne encore des pieds, elle s'écrie:
« C'est donc fini, tout le monde m'oublie!...
» m'abandonne... je ne verrai plus que des
» vieux!.... je n'entendrai plus parler que
» politique...... mais on veut donc que je
» meure à petit feu!... Ah! si je voyais ce

» comte de Senneville qui s'avise de penser
» à m'épouser!... je lui ferais tant de gri-
» maces, que certainement il ne voudrait
» plus de moi!... »

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, une voiture s'arrête devant la maison de M. Troupeau; Virginie, qui était contre la fenêtre, croit que c'est encore le comte, et va le dire avec humeur à ses parens.

« Le comte!.... déjà le comte! » s'écrie Troupeau; « il n'a donc fait que voler en
» Touraine;.... Ah! mon Dieu!.... et nous
» n'avons encore qu'une domestique! »

Le mari et la femme ont couru aux fenêtres pour s'assurer de la vérité. L'un et l'autre poussent un cri de joie.

« Ce n'est pas le comte!... — Non vrai-
» ment!... mais cela vaut encore mieux!...
» c'est la voiture de ma tante! — C'est elle-
» même peut-être.... Dieu soit loué! sa co-
» lère est apaisée.... Descendons au-devant
» d'elle..... Mesdames, vous avez vos cale-
» çons?... — Eh! mon ami, est-ce que cela
» nous quitte jamais!... »

Madame Troupeau prend sa fille par la main, et l'emmène vers l'escalier; M. Troupeau suit les dames, après avoir jeté un coup d'œil sur lui-même, pour s'assurer s'il n'y a rien dans sa tenue qui puisse choquer la sévère décence de la vieille tante. La famille arrive sous le vestibule de la maison; mais au lieu de mademoiselle Bellavoine, elle voit sortir de la carriole un homme court et replet, qui paraît fort peu habile à descendre de cabriolet; car, après s'être retourné pour rencontrer le marchepied, en ayant soin de relever les pans de sa redingote, de crainte de les salir, ce monsieur alonge en vain sa petite jambe pour trouver la terre; si bien qu'il reste sur le marchepied, exposant toujours à la famille Troupeau autre chose que son visage; et Virginie s'écrie : « — Ce n'était pas la peine de tant nous » presser pour voir cela !

» — Attendez !... attendez !... je vais vous » apporter un petit banc ! » dit Troupeau, en s'apercevant que la jambe du voyageur reste dans l'espace. « — Ça me fera bien

» plaisir ! » répond une voix mielleuse, sans que la personne se retourne. M. Troupeau revient avec un banc ; il guide lui-même la jambe du voyageur, et celui-ci parvient à mettre pied à terre ; alors il se retourne, et l'on peut voir sa figure.

C'était un homme de cinquante ans au plus ; petit, mais d'un embonpoint malheureux ; sa tête, placée immédiatement après ses épaules, ne laissait pas deviner de cou ; cette tête était surmontée d'une énorme chevelure qui frisait naturellement, et cachait entièrement un petit front, que masquaient encore deux énormes sourcils ; puis venait un grand nez, des yeux vert-pâle, une énorme bouche ; joignez à cela un teint brun, sale, et sous lequel on aperçoit des couleurs ; absolument une pomme de fenouillet : tel est le visage qui se présente humblement devant la famille Troupeau ; si bien que Virginie murmure : « Il était » encore mieux de l'autre côté. »

Ce monsieur a fait trois saluts, c'est-à-dire un à chaque personne qui est devant lui,

puis, d'une voix insinuante et avec un air benin qui paraît lui être habituel, il dit :

« C'est la respectable famille de M. Trou-
» peau que j'ai l'avantage de saluer?

» — Oui, monsieur; et, sans doute,
» vous... — Je suis envoyé par mademoiselle
» Bellavoine, votre estimable tante...... —
» Ah! monsieur..... veuiller donc prendre
» la peine d'entrer... C'est toujours Grilloie
» qui est avec vous... le domestique de ma
» tante?.... — Oui, c'est l'honnête Grilloie
» qui m'a conduit ici.... Mon bon Grilloie,
» vous allez dételer le cheval, et lui donner
» vos soins, n'est-ce pas?... car mademoi-
» selle Bellavoine nous a bien recommandé
» ce pauvre animal.

» — Et il m'semble que j'avons pas été
» trop vite, » répond le vieux paysan, qui sert de cocher, tandis que la famille Troupeau fait monter dans la maison le gros envoyé de la tante.

Arrivé dans le salon, le petit monsieur, qui souffle comme un asthmatique, sort de sa poche une lettre qu'il présente à Trou-

peau, en lui disant : « Voici ce que je suis » chargé de vous remettre. — C'est de notre » tante? — C'est de votre bien-aimée tante. »

Troupeau prend la lettre avec respect; il présente une chaise à l'étranger qui, après beaucoup de cérémonies, consent à s'asseoir.

Chacun en fait autant, et le chef de famille procède à la lecture de la lettre :

« *Mon neveu et ma nièce, j'ai reçu la lettre* » *que vous m'avez adressée il y a quelque* » *temps, j'en ai été assez satisfaite....*

» — Ah ! je suis bien charmée qu'elle en » ait été satisfaite ! » s'écrie madame Troupeau.

« — Ma bonne, je t'en prie ne m'interromps » point dans cette intéressante lecture... — » Poursuis, mon ami. — *J'en ai été satis-* » *faite... Je veux bien oublier ce qui s'est* » *passé. Qu'il n'en soit plus question désor-* » *mais.*

» — Ah! cette bonne tante!... elle n'est » plus fâchée... Virginette, entends-tu ? ta » tante n'est plus fâchée!... »

Virginette ne répond à sa mère que par

un petit mouvement de tête, tandis que M. Troupeau prend son mouchoir, et fait semblant de s'essuyer les yeux, en disant :
« — Excusez-nous, monsieur... mais nous
» sommes si contens que notre tante nous
» ait rendu son amitié... que l'attendrisse-
» ment... Je continue : *L'hiver est long,*
» *j'ai besoin de distractions ; je désire que ma*
» *petite-nièce Virginie vienne passer quelques*
» *mois près de moi.*

» — Quelques mois ! » s'écrie Virginie avec effroi. « Chut ! ma fille, n'interromps point
» ton père... Pauvre petite ! elle ne peut
» contenir sa joie. »

Il n'y avait eu rien de joyeux dans l'exclamation de la jeune fille ; mais madame Troupeau a jugé plus convènable de dire cela ; et lè messager de la tante semble disposé à croire tout ce qu'on voudra. M. Troupeau reprend sa lecture.

« *Je ne doute pas que vous ne soyez prêts*
» *à satisfaire mon désir ; mais je ne veux*
» *vous déranger ni l'un ni l'autre de chez*
» *vous ; d'ailleurs, c'est ma petite nièce seule*
» *que je demande...*

»—Cette bonne tante ! que d'attentions ! » — Chut donc ! ma femme... *Que je de-» mande ; à cet effet, je vous envoie M. Bai-» semon ; c'est lui qui vous remettra cette » lettre...* »

Ici le monsieur se lève et salue ; M. et madame Troupeau lui rendent cette politesse, et on reprend la lecture.

« *M. Baisemon est mon régisseur, mon » homme d'affaires ; je ne le connais que de-» puis peu de temps ; mais je lui ai déjà donné » ma confiance tout entière, car il la mérite.* »

M. Baisemon se lève et salue de nouveau. Troupeau incline la tête.

« *Il la mérite... C'est un homme rare ! un » homme dans les bons principes, un homme » sage comme Joseph, vertueux comme Ruth, » et continent comme Job ; un homme selon » Dieu enfin...* »

Pendant cette longue énumération, M. Baisemon n'a pas cessé d'aller et venir sur sa chaise ; mais à la fin il prend le parti de rester debout, le corps incliné vers le parquet comme s'il allait se mettre à genoux.

« *Confiez donc en toute assurance votre*
» *fille Virginie au respectable M. Baisemon ;*
» *c'est lui que je charge de l'amener près de*
» *moi ; je vous l'envoie à cet effet avec ma*
» *voiture et Grilloie. Vous laisserez reposer*
» *mon cheval un jour, et m'enverrez ma*
» *petite-nièce le lendemain du reçu de ma let-*
» *tre. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne*
» *perdrai pas ma nièce de vue pendant tout le*
» *temps qu'elle passera chez moi. Vous me con-*
» *naissez, et devez être en repos. Adieu, ayez*
» *de l'ordre, et portez-vous bien. Votre tante.*

» BELLAVOINE. »

« — Cette chère tante !... elle désire voir
» notre fille... Certainement nous nous em-
» presserons de la satisfaire... Et ma fille,
» elle-même, sera enchantée d'aller passer
» quelque temps près de sa tante... N'est-ce
» pas Virginette ?

» — Mais non, maman, ça ne m'amuse
» pas du tout, et je ne sais pas pourquoi
» vous voulez... »

Madame Troupeau emmène sa fille dans

un coin de la chambre, en lui disant tout bas : « Ma fille, il faut que vous ayez l'air » enchantée d'aller chez votre tante. — » Puisque ça me déplaît... — C'est égal ; il » faudra surtout vous montrer empressée, » complaisante près d'elle... Il s'agit d'un » superbe héritage... et d'un mariage plus » superbe encore... — Mais, maman... — » Sois contente, ma fille. Je t'assure que tu » t'en trouveras bien.

» — Après tout ! se dit Virginie, il ne » vient plus ici de jeunes gens, on ne me » laisse plus sortir, je n'ai aucun amuse- » ment... Que sait-on ? ce sera peut-être » plus drôle chez ma tante !... Et quand » il n'y aurait que ce vilain petit gros » dont je me moquerai, ce serait déjà quel- » que chose !... »

Et Virginie, qui a repris son air riant, dit à sa mère : « — Je vais dans ma cham- » bre commencer à faire mes apprêts pour » aller chez ma bonne tante... N'est-ce pas, » maman ? — Oui, ma fille, va... je te re- » joindrai. »

Virginie fait une révérence gracieuse à M. Baisemon, et sort vivement, pendant que le gros homme tâche de se baisser pour saluer.

« Monsieur Baisemon, » dit Troupeau, « vous venez de voir notre fille... Qu'en pen- » sez-vous ?

» — Je lui trouve l'air aussi respectable » que ses dignes parens! » répond Baisemon, en s'inclinant.

» — Vous êtes bien honnête, monsieur » Baisemon, mais nous pouvons à juste ti- » tre nous glorifier de notre fille !... Cela » ne pense à rien !... cela est doux et docile » comme un agneau !... Voyez, elle court » en riant se préparer à ce départ... Elle » nous quittera sans verser une larme !.... » Aimable enfant ! c'est le résultat des bons » principes. Quoique nous ne l'ayons jamais » perdu de vue une minute, nous vous la » confierons, monsieur, car un homme en » qui notre tante met toute sa confiance, » doit être un homme autrement fait que » les autres.

» — Monsieur, vous êtes trop honnête !
» J'ose vous assurer que mademoiselle votre
» fille arrivera chez sa tante en bon état...
» et telle que vous me l'aurez remise... Mais
» je vous avouerai que je n'ai point encore
» déjeûné... et...

» — Vous n'avez pas déjeûné, monsieur
» Baisemon ? et nous qui ne pensions pas à
» vous rien offrir !.... C'est l'effet de la
» joie !... vous allez déjeûner ; nous sommes
» si ravis d'avoir recouvré l'amitié de notre
» tante ! cette estimable tante... Comment
» se porte-t-elle ?

» — Bien... très-bien... elle est un peu
» maigre, mais le médecin assure que c'est
» ce qui la soutient. — Tant mieux ! A pro-
» pos, ma femme... pendant que Virginie
» sera chez ta tante, si M. le comte allait reve-
» nir... Car, tenez, monsieur Baisemon, puis-
» que vous avez la confiance de notre tante,
» nous vous devons aussi la nôtre... N'est-ce
» pas, ma femme ? — Oui, mon ami, je
» pense que nous devons nous ouvrir à mon-
» sieur. — Eh bien ! monsieur Baisemon,

» vous saurez qu'un homme du plus haut
» rang, un jeune et noble comte aspire à la
» main de notre fille...

» — Diable ! dit Baisemon, » en tournant ses regards vers la porte. « — C'est comme
» nous avons l'honneur de vous le dire....
» le comte de Senneville désire être notre
» gendre, et faire notre fille comtesse !...
» par conséquent, je serai grand-père d'un
» petit noble !... Je suis certain que notre
» tante sera enchantée de cette alliance...
» Notre tante a comme nous des sentimens
» élevés, n'est-il pas vrai, monsieur Bai-
» semon ?

» — Oh ! oui... je ne doute pas qu'elle
» n'approuve ceci... mais je... — Mais il
» faut du mystère... le comte veut que ce
» soit un secret jusqu'au moment où il con-
» duira ma fille à l'autel... vous compre-
» nez ?... — Je pense que ce pauvre Grilloie
» doit avoir faim aussi...—Ah ! c'est juste...
» on va vous servir... Ma femme, va dire à
» Babelle de mettre le couvert de M. Bai-
» semon, et d'avoir soin de Grilloie.—Oui,
» mon ami, j'y vais. »

Madame Troupeau sort; M. Baisemon voudrait bien descendre avec elle dans la salle à manger; mais Troupeau le retient encore.

« Maintenant, monsieur Baisemon, vous
» sentez que depuis que j'ai en perspec-
» tive un comte pour gendre, j'ai dû pren-
» dre des mesures pour que rien ne pût
» faire manquer ce mariage. Ma fille est
» l'innocence même; malgré cela je me suis
» dit : s'il vient encore des jeunes gens chez
» nous, on pourra supposer que c'est dans
» l'espoir de faire la cour à mademoiselle
» Troupeau et de l'épouser; alors j'ai tran-
» ché dans le vif : point de jeunes gens
» chez moi, et ma fille ne va plus en société
» où elle pourrait en rencontrer!... je crois
» que c'est agir en père prudent?
» — Je vous approuve... mais je désire-
» rais... — A présent, monsieur Baisemon,
» je vais perdre ma fille de vue; mais je
» connais ma tante et la sévérité de ses prin-
» cipes... elle ne reçoit pas de jeunes gens,
» n'est-ce pas?... — Aucun... Allons-nous...

» — Malgré cela, monsieur Baisemon, je vous
» recommande particulièrement ma fille,
» non que cette chère enfant ait la moindre
» idée de mal faire! Quelquefois le hasard...
» vous savez... Quelle vie mène-t-on chez
» ma tante? — On déjeûne habituellement
» à neuf heures; mais aujourd'hui j'ai dé-
» jeûné plus tôt, afin de partir de bonne
» heure; c'est ce qui fait que je me sens
» besoin... — Ah! mille pardons! monsieur
» Baisemon, j'oubliais... Venez; je causerai
» avec vous pendant que vous déjeûnerez.
» — Alors je serai tout oreilles. »

Baisemon pousse un soupir de satisfaction, car on descend enfin à la salle à manger. Là, il se met à table, place qu'il affectionne, et où il agit comme quatre. Laissant Troupeau lui parler du superbe mariage qu'il espère pour sa fille, Baisemon ne répond que par de petits mouvemens de tête ou des monosyllabes, le temps de reprendre sa respiration et de se verser à boire.

Lorsqu'enfin le gros envoyé a satisfait son appétit et qu'il lui est impossible de rien

contenir de plus, il essuie en souriant son énorme bouche, et, se tournant vers Troupeau, semble disposé à mettre quelque chose de plus dans la conversation.

« Monsieur Baisemon, » dit madame Troupeau, « notre tante nous écrit qu'elle
» n'a le plaisir de vous connaître que depuis
» peu... serait-ce indiscret à nous de vous
» demander comment vous avez fait sa con-
» naissance, et ce qui vous a sur-le-champ
» gagné son estime? il faut pour cela qu'elle
» ait été à même de vous apprécier; notre
» tante ne place pas légèrement ses affec-
» tions.

» — Madame, je vais avoir l'honneur de
» vous narrer la chose.... et la pure vérité
» sortira de ma bouche, car je ne suis pas à
» deux faces. Je suis fils d'honnêtes bour-
» geois, qui avaient peu de fortune; mes
» parens m'aimaient beaucoup; mais ils
» trouvaient que je mangeais trop. J'avais à
» peine dix ans que mon père me mit à la
» porte, en me donnant quinze sous et sa
» bénédiction : les quinze sous ne durèrent

» pas long-temps; mais il est écrit là-haut :
» Aide-toi, et le ciel t'aidera. Comme j'avais
» les plus belles dispositions, et que je pos-
» sédais une figure assez heureuse, un digne
» homme, qui dirigeait une école gratuite,
» voulut bien me prendre avec lui, et me
» pousser dans l'enseignement. Je fis dans
» cette partie des progrès rapides : à douze
» ans je traduisais proprement l'*Épitome*,
» et je donnais le fouet aux élèves sans les
» faire crier. La réputation que j'avais ac-
» quise me valut de belles propositions; un
» seigneur m'offrit d'être le professeur de
» son fils : j'acceptai. Je mettais tous mes
» soins à inculquer à ce jeune homme des
» principes de sagesse et les règles des par-
» ticipes!... Ce n'est pas ma faute si un beau
» soir il s'enfuit avec une femme de cham-
» bre, après avoir volé son père! mais,
» comme les hommes sont souvent injustes,
» le père me renvoya brutalement sans me
» donner de gratification!.... la volonté du
» ciel soit faite en toutes choses! Je me dis :
» Job en a vu bien d'autres... car lorsqu'il

» m'arrive un malheur, j'ai toujours Job de-
» vant les yeux !... Je végétai long-temps,
» montrant l'écriture, le latin, les belles-
» lettres... Je montrais enfin tout ce que je
» possédais !... mais mes ressources s'épui-
» saient, et mes vêtemens s'usaient !..... si
» bien que je ne sais pas ce que j'aurais fini
» par montrer... Je me disais pour me con-
» soler : Le prophète Isaïe a marché tout
» nu ; mais cependant, comme je n'étais pas
» prophète, je soupirais après une culotte.
» J'étais dans cette situation lorsque je vins
» à Senlis. Je me promenais assez tristement
» dans une rue où il y a une boutique de fri-
» perie ; je lorgnais en soupirant une belle
» et large culotte noire, et je m'assis sur un
» banc de bois, en face de la boutique, pour
» la regarder plus à mon aise ; nulle pensée
» illicite ne m'était venue à l'esprit ; je me
» contentais de me rappeler cette maxime :
» Aide-toi, le ciel t'aidera ; mais le ciel ne
» m'aidait pas du tout. Tout à coup voilà
» qu'en voulant me lever, un clou, que je
» n'avais pas vu, me retient par-dérrière ;

» hélas! mon vêtement était trop mûr pour » résister! le meilleur morceau de ma cu- » lotte reste après le clou, et je ne pouvais » plus marcher sans exposer aux regards des » passans les indignités de mon individu! » Je me dis : Ce clou est un avis de la Pro- » vidence; elle m'ordonne de prendre une » culotte chez ce fripier, afin de ne point » commettre d'attentats aux mœurs. Je m'a- » vançai donc pendant qu'il ne passait per- » sonne; je décrochai le vêtement néces- » saire, et je courus dans une allée, où je » m'en revêtis.

» En sortant de l'allée, j'étais bien résolu » à me rendre chez le fripier, pour lui dire : » J'ai été obligé de vous prendre une cu- » lotte; je vous la paierai quand le ciel m'ai- » dera; mais je ne sais comment il se fit que » je me trompai de chemin, et, au lieu de » retrouver la boutique du fripier, j'étais à » l'autre bout de la ville, et j'allais en sortir » lorsqu'un homme me sauta brutalement » au collet, et m'arrêta en disant : Voilà » mon voleur! C'était le fripier. J'eus beau

» lui dire : J'allais chez vous, cet imbécille
» ne voulut pas me croire : il m'emmena ;
» on me mit en prison. Mais ma défense était
» bien simple : je dis aux juges : Oui, messieurs, j'ai préféré me faire arrêter à montrer mon derrière... qui de vous n'en eût
» fait autant? Je m'attendais à être acquitté :
» hélas! dans quel siècle vivons-nous!....
» La justice me punit de n'avoir pas laissé
» voir ma turpitude ! on me condamna à un
» mois de prison. Je supportai patiemment
» cette nouvelle épreuve, en me disant :
» On a bien mis Daniel dans la fosse aux
» lions!... et il n'y a que des araignées dans
» ma cellule. Cependant mon aventure avait
» fait du bruit; les ames charitables me
» plaignaient; les femmes surtout, qui aiment tant à exercer la charité!... Enfin,
» lorsque je fus libre, on me remit une collecte qu'on avait faite en ma faveur, ainsi
» que le produit d'une poule jouée à mon
» bénéfice. J'étais dans un cabaret, où je
» mangeais tranquillement la collecte et la
» poule, lorsqu'un vieux paysan vint me

» trouver en me disant que sa maîtresse dé-
» sirait me parler. Ce paysan était Grilloie;
» sa maîtresse mademoiselle Bellavoine. Je
» me rendis sur-le-champ près d'elle. C'est
» donc vous, me dit-elle, qui vous êtes fait
» mettre en prison plutôt que de laisser voir
» aux passans ce qui ne doit jamais être mis
» au jour? Je m'inclinai. Elle me tendit la
» main, et serra fortement la mienne, en
» disant : Vous êtes un digne homme... voilà
» un trait qui vous élève à mes yeux... Tenez,
» monsieur, prenez cette douzaine de cale-
» çons... ces dix écus, et venez dîner avec
» moi. Le lendemain, je me rendis à cette
» flatteuse invitation ; j'avais mis quatre ca-
» leçons, les uns sur les autres, pour prou-
» ver à ma bienfaitrice le cas que je faisais de
» ses dons; elle parut touchée de cette déli-
» cate attention. Bref, ma conversation, mes
» principes eurent le bonheur de plaire à
» mademoiselle Bellavoine; elle me proposa
» de rester près d'elle, d'être son régisseur,
» d'administrer ses affaires. J'acceptai avec
» reconnaissance; voilà deux mois que j'oc-

» cupe ce poste... dans lequel j'ai repris un
» peu d'embonpoint, et j'ose croire que
» votre tante ne se repent pas de ce qu'elle a
» fait pour moi. »

M. et madame Troupeau ont écouté ce récit avec une profonde attention; ils paraissent plutôt surpris qu'enchantés. Cependant Troupeau, qui a mûrement réfléchi, finit par tendre la main à M. Baisemon en lui disant : « Monsieur, un homme qui
» préfère se faire emprisonner à montrer
» son derrière, et cela dans un temps où la
» liberté est poussée si loin, est en effet un
» homme rare. Vous avez mon estime, mon-
» sieur Baisemon, et je vous confie sans
» crainte notre fille, bien certain qu'avec
» vous elle ne verra rien d'incivil. Ma femme,
» monte près de notre fille, surveille ses
» préparatifs, vois surtout si elle a une pro-
» vision suffisante de caleçons, de fichus,
» de guimpes, de pélerines, afin que chez
» notre tante sa tenue soit toujours aussi sé-
» vère que décente. »

Madame Troupeau laisse son mari avec

le gros Baisemon et se rend à la chambre de sa fille. Elle trouve la porte fermée; elle frappe en appelant Virginie, et celle-ci répond à sa mère : « Excusez-moi... dans une » minute je suis à vous... je suis en train de » changer de caleçon.... le mien était dé- » chiré... »

Or, vous vous doutez bien que ce n'est pas pour cela que la jeune fille s'était enfermée; voyons ce qu'elle faisait dans sa chambre.

En remontant chez elle, Virginie a commencé par se mettre à sa croisée, et cette fois ce n'est pas en vain que ses regards plongent dans la rue de Calais; un grand jeune homme est comme en faction devant la maison de M. Troupeau. Il n'a plus ni uniforme, ni moustaches, ce n'est plus le cuirassier Ventre-à-Terre, c'est le beau Godibert redevenu simple bourgeois, mais toujours épris des charmes de Virginie; son absence de Belleville avait été beaucoup plus longue qu'il n'aurait voulu. Le jeune militaire, forcé de faire tous les jours des démarches dans les bureaux de la guerre, n'a-

vait pu retourner à Belleville où d'ailleurs il ne voulait revenir qu'entièrement libre de ses actions. Enfin, ayant son congé bien et dûment légalisé, il s'était hâté de retourner dans le pays qui renfermait l'objet de ses pensées.

Il avait été voir son oncle, embrasser sa tante et sa cousine, il avait salué Auguste qu'il avait trouvé là; puis les avait quittés pour ne s'occuper que de ses amours, et c'est pourquoi Virginie venait de l'apercevoir planté comme un piquet devant la maison de son père.

Après s'être assurée qu'il n'y a personne dans la rue, Virginie se penche en dehors de la fenêtre et crie à Godibert : « Qu'est-ce » que vous faites là, monsieur?

» — Ah! mademoiselle!... c'est vous!... » je vous aperçois enfin!..... il y a si long- » temps que je guette pour.... — Chut!... » taisez vous!... si vous aimez à m'aperce- » voir ce n'est plus ici qu'il faudra venir; » demain matin je pars, je vais passer plu- » sieurs mois chez ma tante, mademoiselle

» Bellavoine qui demeure à Senlis.... — A
» Senlis !.... ça m'est égal !... je vous adore-
» rai partout, mais chez cette tante est-ce
» qu'on ne pourra pas... — Je ne sais pas ce
» qu'on pourra, mais je sais que j'y mourrai
» d'ennui si personne ne vient m'y distraire
» un peu.... Voilà du monde dans la rue....
» adieu, sauvez-vous !... »

Virginie s'est retirée de la croisée et Godibert s'éloigne en disant : « C'était pas la
» peine que je louasse hier une chambre à
» Belleville, car certainement je vais suivre
» la petite !... Elle irait en Chine que je ne
» la perdrais pas de vue. »

Au bout d'un moment Virginie va de nouveau à la fenêtre s'assurer si Godibert est parti et savoir quelle est la personne qui passait ; elle aperçoit un jeune homme arrêté à plus de cinquante pas de la maison de son père et qui, de là, semble lui faire des signes.

C'était Doudoux, revenu de la veille, toujours amoureux mais toujours timide ; les voyages ne l'avaient point enhardi ; il n'avait

pas cessé de penser à Virginie, et il s'était dit : « Maintenant que je suis majeur je vais » me déclarer sans crainte. »

Malgré cela, arrivé près de la maison de M. Troupeau il s'était arrêté, il avait toujours peur du père de Virginie. Il se tenait à une distance respectueuse, se contentant d'alonger le cou et de poser la main sur son cœur en regardant Virginie. Celle-ci reconnaît bientôt Doudoux ; elle lui fait signe d'approcher, mais Doudoux ne bouge pas.

« Est-ce qu'il est devenu imbécille? » se dit Virginie, « il me fait des bras comme un » télégraphe... Ah! je comprends... il n'ose » pas approcher... il a peur de papa... mais » moi, je veux qu'il sache que je pars de» main et où je vais. »

Virginie entend sa mère frapper à sa porte; au lieu de lui ouvrir, elle écrit avec un crayon ce qu'elle avait déjà dit à Godibert. Il s'agit d'envoyer ce billet à Doudoux qui s'obstine à rester loin. Virginie n'a pas de pierre dans sa chambre, mais elle a une carafe avec un bouton de cristal; elle prend

le bouton, l'enveloppe de son papier, et lance cela si adroitement à son timide amoureux, que le bouton de cristal casse presque le nez à Doudoux; mais le jeune homme lit le billet et saute de joie, en se disant : « Elle » m'aime!..... puisqu'elle me fait savoir où » elle va!..... je la suivrai, car je suis ma- » jeur! »

M. Doudoux baise le billet et s'éloigne en faisant mille folies et en saignant au nez.

Virginie a bien vite ôté son caleçon, elle lui fait une longue déchirure, en met un autre, et va ouvrir à sa mère, en lui disant : « Je vous demande bien pardon, maman, » mais vous arriviez comme mon caleçon » était déchiré... je ne pouvais pas le gar- » der... ça me faisait froid, et puis ça me » semblait inconvenant. »

Madame Troupeau baise sa fille sur le front :

« — Tu es digne de moi, digne de ton » père, digne de la haute destinée qui t'at- » tend... car tu dois arriver au plus haut » échelon de l'échelle sociale... Conserve

» bien ta candeur ; ton innocence, n'ou-
» blie jamais les principes sévères dont
» une femme ne doit point s'écarter, sous
» peine de faire des sottises, comme cette
» Adrienne, que, grâce au ciel ! tu ne vois
» et ne verras plus, j'espère....

» — Qu'a-t-elle donc fait, Adrienne,
» maman ?...

» — De grâce, Virginie, ne parlons ja-
» mais de cette fille... je ne veux plus
» même que tu prononces son nom. Sois
» soumise et respectueuse avec ta tante,
» ne la contrarie en rien, porte deux cale-
» çons si elle te le conseille ; M. Baisemon
» a gagné son affection en en mettant
» quatre ; enfin, ma fille, n'oublie pas que
» tu dois être son héritière, et qu'un grand
» personnage a jeté les yeux sur toi, pen-
» dant que le feu était dans notre cheminée ;
» je ne t'en dis pas plus ; mais cela doit
» suffire pour te faire regarder avec mépris
» tout autre homme qui serait assez imper-
» tinent pour vouloir te faire la cour, ce qui
» d'ailleurs n'arrivera pas chez ta tante,

» où tu ne verras que MM. Baisemon et
» Grilloie. »

Après ce court sermon, madame Troupeau aide sa fille à faire les apprêts de son voyage. Toute la journée n'est employée qu'à cela, et à donner à Virginie des conseils sur la manière dont elle doit se conduire chez sa tante; et Virginie écoute les yeux baissés, ne répondant que : « Oui, maman. »

Le lendemain, de bonne heure, le cheval est mis à la carriole de mademoiselle Bellavoine. On a porté dans la voiture les paquets de Virginie, plus un pâté, un saucisson, du pain et plusieurs bouteilles de vin, dont M. Baisemon a dit qu'il était prudent de se charger; de cette manière, mademoiselle Troupeau n'aura pas besoin de descendre de voiture et d'entrer dans une auberge, ce qui a été expressément défendu par ses parens.

Virginie embrasse son père et sa mère, et monte lestement dans la voiture. M. et madame Troupeau ont l'œil humide en se

séparant de leur fille, mais ils se disent : Il s'agit de sa fortune et de son avenir.

Baisemon a demandé un tabouret, afin de pouvoir se hisser dans la carriole; mais auparavant il a humblement salué M. et madame Troupeau : « Nous vous confions » notre trésor » dit Troupeau, en serrant la main du gros régisseur. « —Vous le re- » trouverez entier! — Surtout, monsieur » Baisemon, ne la quittez pas une minute » pendant ce voyage. — Je serai constam- » ment sur son dos. — Nos respectueuses » amitiés à notre tante, nous attendrons ses » ordres pour aller rechercher notre fille. »

Baisemon est parvenu à grimper dans la voiture, Grilloie est sur sa banquette. « Adieu, papa, adieu, maman! » dit Virginie; et la jeune fille perd de vue la maison paternelle.

———

CHAPITRE IV.

Voyage de Virginie.

Pour une jeune fille qui n'a encore été que de Belleville au bois de Romainville, c'est un voyage que de faire onze lieues, et il y a à peu près cela de Belleville à Senlis. Virginie s'attend à voir des choses fort curieuses, des sites pittoresques, jusqu'à des costumes nouveaux, et elle tient presque sans cesse sa tête à la portière; car le cabriolet de la tante a deux petits carreaux pour voir de côté; je crois vous avoir déjà dit qu'il ressemblait parfaitement à ce qu'on nommait jadis un coucou.

M. Baisemon est assis près de la jeune fille; le cabriolet n'a que deux banquettes,

et celle de devant est occupée par Grilloie. Quoique la voiture soit large, l'énorme corpulence du compagnon de Virginie remplit les deux tiers de la place. La jeune fille, en s'avançant, en regardant au carreau ou en se penchant à l'entrée du cabriolet, rencontre souvent le ventre, les bras ou les jambes de son voisin, auquel elle donne incessamment des coups de coude, en s'écriant : « Mon » Dieu, monsieur, que vous êtes gros!... »

Baisemon répond d'un air d'humilité, et en souriant à chaque coup de coude qu'il reçoit : « Il est vrai, mademoiselle, que la » Providence me traite grassement, et me » comble de ses faveurs! — Est-ce que vous » ne pourriez pas vous reculer un peu, » monsieur? — Mademoiselle, mes superficies sont accolées contre les parois de la » voiture, je ne puis les acculer davan» tage. — C'est que j'aime à pouvoir remuer, » moi. — Remuez tant que cela vous sera » agréable, mademoiselle, ne craignez point » de me frôler avec vos hanches et votre » coude, je recevrai tout cela comme pain » bénit! »

Virginie ne dit plus rien, mais elle continue de se pencher, de s'avancer et d'envoyer son bras dans le nez de son voisin. Cependant la campagne ne change pas comme le supposait la jeune voyageuse, les champs, les arbres sont presque partout de même, les paysans aussi hâlés, les rouliers aussi insolens, les villages aussi mal propres, et Virginie, ennuyée de se pencher pour ne voir que cela, se tourne vers son compagnon, en disant :

« Ça n'est pas aussi amusant que je croyais
» de voyager; est-ce que d'ici chez ma tante
» nous ne verrons pas autre chose que cela,
» monsieur? — Nous verrons le village de
» Vauderland, qui est très-laid, celui de
» Louvres, où l'on fait de fort bon ratafiat...
» — Mais des torrens, des précipices, des
» rochers, des cascades.... j'aimerais mieux
» voir cela que du ratafiat. — Nous n'en
» trouverons pas d'ici à Senlis, la campagne
» est plate et il n'y a point d'accident de
» terrain, ce qui est beaucoup plus commode
» pour aller en voiture, que les pays pitto-

» resques et montagneux. — Où donc faut-
» il aller pour voir toutes ces choses cu-
» rieuses que je brûle de connaître? — Ah!
» mademoiselle, il y a bien des pays où tout
» vous surprendrait!..En Russie vous verriez
» de la glace, des traîneaux, des paysans qui
» sont serfs qui font de très-bons maris; des
» cosaques qui ne portent pas de chemises
» et encore moins de caleçons, et des do-
» mestiques femelles qui se couchent où elles
» se trouvent, au milieu d'une chambre, sur
» un escalier, pour ne point avoir la peine
» d'aller chercher leur lit. Si vous pouviez
» pousser jusqu'en Chine, et si vous parve-
» niez à escalader la muraille de plus de
» quatre cents lieues qui sépare ce pays de
» la Tartarie, vous verriez les habitans de
« Pékin, de Nankin, de Fokien, de Canton
» et tant d'autres provinces, très-sévères sur
» le chapitre des saluts et des révérences,
» et tenant leur index en l'air pour danser.
» Si vous tourniez vos pas vers la Guiane,
» pour visiter des pays des Omaguas, vous ver-
» riez le naturel du pays faire usage de se-

» ringues qui ont la forme d'une figue, qui » sont sans piston, mais faites avec une ré- » sine élastique. Pour en faire usage, il suffit » de les presser, ce qui me ferait croire que » ce sont les Omaguas qui nous ont donné » l'idée des clysoirs. Si vous aviez envie » d'aller en Bohème, vous y trouveriez des » gens qui vendent du baume, guérissent » la gale, dont ils sont couverts, disent la » bonne aventure, et volent des poules.

» — Oh! je ne veux voir ni des seringues » en résine, ni des voleurs de poules! Est-ce » que vous avez été dans tous ces pays-là, » vous, monsieur Baisemon? — Non, ma- » demoiselle, ce que je vous dis, je l'ai lu, » et ce serait une raison pour ne pas me » croire, car les livres mentent souvent. » Moi, je n'ai pas le goût des voyages, je » préfère le coin du feu et une bonne table, » chose que l'on trouve difficilement en cou- » rant le monde. Mademoiselle, vous serait- » il agréable que nous disions un mot au » pâté et au saucisson? — Mangez si vous » voulez, je n'ai pas faim; d'ailleurs, est-ce

» que l'on peut manger dans une voiture?
» — Cela n'est pas aussi commode que de-
» vant une table; malgré cela on le peut et
» on y trouve même du plaisir... — Pour-
» quoi, en traversant un village, ne descen-
» drions-nous pas dans une auberge, nous y
» ferions notre repas plus à notre aise. —
» Mademoiselle, je suis désolé de ne point
» obtempérer à vos désirs, mais j'ai des or-
» dres, et je dois me renfermer dans mes
» instructions. — Qu'est-ce que cela veut
» dire? — Que nous ne nous arrêterons pas,
» si ce n'est par moment, pour laisser souf-
» fler le cheval, mais que vous ne descen-
» drez pas de voiture avant d'arriver chez
» votre tante. — Comment! je ne descendrai
» pas de voiture?.... mais si j'ai besoin d'en
» descendre, moi? — Vous n'aurez pas be-
» soin, puisque nous avons de quoi boire et
» manger. — Mais, monsieur, on peut avoir
» besoin d'autre chose... — Quand vous se-
» rez chez votre respectable tante... — Ah!
» par exemple! c'est trop fort s'il faut que
» j'attende jusque là! »

Et Virginie se rejette avec colère dans le fond de la voiture au risque d'étouffer son voisin ; mais celui-ci supporte avec une extrême patience les petites vivacités de la jeune fille. Il se contente de se dire : « Elle » n'est pas aussi douce qu'on me l'avait an- » noncé ! »

M. Baisemon a tiré les provisions d'un panier, il se coupe une large tranche de pâté qu'il savoure avec délices, l'humectant de temps à autre avec un verre de vin. Virginie recommence à regarder aux carreaux et à se pencher pour apercevoir sur la route s'il ne lui vient pas des compagnons de voyage ; mais elle ne voit pas venir ceux qu'elle désirait, et cela lui donne de l'humeur ; elle se rejette à sa place au moment où Baisemon porte son verre à ses lèvres, ce qui lui fait renverser le vin sur son gilet ; mais le gros homme se contente de s'incliner et de sourire en murmurant : « C'est un léger mal- » heur ; nous avons plusieurs bouteilles. »

Tout à coup Virginie s'écrie : « Monsieur » Baisemon, il me paraît que pourvu que

» vous ayez ce qu'il vous faut, le reste vous
» est égal?
» — Comment! mademoiselle, n'ai-je
» pas eu l'honneur de vous offrir... — Oui,
» à moi; mais ce pauvre Grilloie qui n'ose
» rien demander et se contente de tourner
» la tête d'un air piteux, est-ce qu'il ne faut
» pas qu'il mange, lui? — Mademoiselle,
» c'est que Grilloie tient les guides; il con-
» duit, et je ne vois pas comment il ferait
» pour manger en même temps. — Et à cause
» de cela, il faudrait qu'il jeûnât tout le long
» de la route. Grilloie, avez-vous faim?
» — Oh! oui, mamzelle, » répond le vieux paysan, en se tournant d'un air malheureux vers Virginie. « — Eh bien, arrêtez un mo-
» ment, et mangez. »

Grilloie ne se fait pas répéter cet ordre. Il arrête... On est alors sur la grande route entre le Bourget et Vauderland. Baisemon murmure : « On nous avait défendu d'arrê-
» ter.... Mais enfin, comme mademoiselle
» ne descend pas... *Il est avec le Ciel des*
» *accommodemens!*... Et puis le cheval man-

» gera aussi pendant ce temps-là, et je ne
» crois pas qu'il fasse ses repas en trottant. »

Grilloie descend donner de l'avoine à son cheval; ensuite il se met à dévorer du pâté et du saucisson; Baisemon ne semble pas prêt à cesser de jouer de la mâchoire. Virginie se décide à faire comme eux, en se disant : « Après tout, si ces messieurs ne me
» suivent pas, ce n'est point une raison pour
» en perdre l'appétit.

» — Mademoiselle, vous serez contente
» de ce pâté, » dit Baisemon, en servant la jeune fille. « — Il me paraît au moins que
» vous le trouvez bon. — Oh! moi ce ne
» serait pas une raison!..... Je ne suis pas
» difficile... J'aime les bonnes choses; mais
» lorsque je ne pouvais manger que du pain
» sec, je me disais pour me consoler : le
» prophète Ezéchiel a fait de plus mauvais
» repas... Vous savez, mademoiselle, ce que
» le Seigneur lui ordonna de manger sur son
» pain, en guise de raisiné? — Mon Dieu,
» cela m'est bien égal!... Qu'est-ce qui vient
» donc là-bas?... N'est-ce pas un homme à
» cheval?

» — Non, mademoiselle, » dit Grilloie, « c'est une vache conduite par une paysanne.

» — Allons, Grilloie, dépêchez-vous de » manger, mon brave garçon, car il ne faut » pas nous arrêter long-temps... Votre che- » val n'a plus faim.

» — Mais, monsieur Baisemon, pourquoi » donc pressez-vous ainsi ce pauvre Grilloie, » il me semble que vous ne vous hâtez guère » de finir, vous? — Mademoiselle, c'est bien » différent! moi, je n'ai pas autre chose à » faire, mais il faut que Grilloie conduise; » il est déjà près de midi, les jours sont fort » courts, nous avons encore beaucoup de » chemin à faire, et il ne serait pas agréable » d'être surpris par la nuit. »

Grilloie repasse le mors à son cheval, remonte sur sa banquette, se fourre dans la bouche un énorme morceau de croûte de pâté, puis fouette l'animal, et la voiture part. M. Baisemon a enfin terminé son repas; il semble très-disposé à s'endormir. Virginie ne cherche pas à l'en empêcher. Elle remet sa tête à la portière et regarde si

Doudoux ou Godibert se dessinent à l'horizon.

Il y a une demi-heure qu'on roule de nouveau. Baisemon s'est endormi et lorsque par hasard Virginie le pousse, il se contente de balbutier : « Ne vous gênez pas, made-
» moiselle, faites comme chez vous. »

Virginie croit enfin apercevoir dans l'éloignement un piéton qui fait tous ses efforts pour rattraper leur voiture. Aussitôt elle frappe sur l'épaule de Grilloie, en lui disant : « Arrêtez, Grilloie, je veux descen-
» dre. — Mais, mademoiselle, c'est que...
» —Je vous dis d'arrêter, j'ai besoin de des-
» cendre. »

Grilloie arrête, ce mouvement réveille Baisemon qui s'écrie : « Qu'est-ce donc ?
» qu'y a-t-il ?... pourquoi ne roulons-nous
» plus ?—Parce que je veux descendre pour
» quelques minutes, monsieur Baisemon.
» — Mademoiselle, c'est impossible !.. cela
» m'est expressément défendu.—Monsieur,
» je vous répète qu'il faut que je descende;
» vous devez bien deviner pourquoi, et il

» est ridicule de me retenir plus long-temps. »

Sans en écouter davantage, Virginie ouvre le devant du cabriolet et saute en bas; alors Baisemon enjambe avec effort pardessus les banquettes et se laisse glisser à terre, en disant : « Ce n'est pas un voyage » d'agrément dont on m'a chargé là !... »

Virginie s'est dirigée vers un petit bois qui est près de la route ; au moment de se baisser contre un buisson, elle aperçoit Baisemon qui est derrière elle.

« —Comment, monsieur, vous êtes là!... » vous m'avez donc suivie? —Certainement, » mademoiselle. — Mais vous voyez bien » que cela me gêne... —Mademoiselle, il » m'est ordonné de ne pas vous perdre de » vue jusqu'à ce que je vous ai remise aux » mains de votre digne tante. — Monsieur, » ce n'est pas une raison pour être sans cesse » sur mon dos... et m'épier dans toutes mes » actions. — Mademoiselle, faites comme » si je n'étais pas là... *Oculos habent, et non* » *videbunt*. Je vous regarderai et je ne ver- » rai rien. — Mais c'est une tyrannie que » cela ! »

Virginie retourne vers la voiture, en se disant : « Ah, monsieur le comte! c'est vous » qui êtes cause que l'on m'espionne ainsi!... » vous me paierez tout cela. »

Pendant ce temps le piéton a rejoint la voiture, il s'est arrêté contre un arbre. C'est Godibert en costume de voyage, une canne sur l'épaule et un petit paquet au bout. Virginie le voit, le reconnaît, lui adresse un léger sourire et remonte vivement dans la voiture; Baisemon en fait autant avec l'aide de Grilloie qui lui sert de marche-pied; on se remet en route.

Virginie a repris sa gaieté depuis qu'elle a vu Godibert. Elle désire savoir s'il suit la voiture; mais au moment de mettre la tête en dehors du carreau elle aperçoit une main qui vient s'y présenter. Godibert était monté derrière le cabriolet, et il voulait faire connaître à Virginie qu'il était près d'elle. Celle-ci se penche, le grand jeune homme en fait autant; ils peuvent se regarder, se parler même : « Prenez bien garde de tomber ! » dit Virginie à demi-voix. — « N'ayez pas

» peur!... — Vous êtes bien mal là! — Un
» ancien soldat n'est pas difficile; ça secoue
» un peu, mais on suit le mouvement. »

Et Godibert se penche encore plus pour mieux voir Virginie, au risque de tomber sous la roue sur laquelle il balance son corps; mais dites donc à un amant d'être prudent!..... quand il le sera, c'est qu'il aura cessé d'être amoureux.

Baisemon entr'ouvre un œil en disant :
« Il me semblait que mademoiselle me fai-
» sait l'honneur de me parler? — Il vous a
» mal semblé, monsieur... — J'ai entendu
» pourtant...—Si je veux parler toute seule;
» est-ce que cela m'est défendu aussi? —
» Non, sans doute, mademoiselle, mais
» quand vous désirerez causer je me ferai
» un devoir de vous répondre. — J'aime
» mieux parler toute seule et vous voir dor-
» mir.—Alors, c'est donc pour vous obéir. »

Baisemon renferme les yeux; Virginie remet la tête à la portière. Godibert s'avance de nouveau de son côté :

« On vous emmène chez votre tante,

» mademoiselle?—Oui.—Est-ce une bonne
» femme?—C'est une vieille fille, méchante
» comme la gale.—Diable!... vous laissera-
» t-elle un peu de liberté. — Pas du tout.
» — Croyez-vous qu'elle voudra bien me
» recevoir?—Non, certainement, ni vous,
» ni aucun homme au-dessous de cinquante
» ans. — Jolie consigne! Je veux vous voir,
» cependant; je ne vous ai pas suivie seule-
» ment pour regarder la maison de votre
» tante.—On cherche, on invente, on ima-
» gine....

» Mais hue donc! Cocotte, hue donc!...
» quoi qu'elle a donc à c't'heure cette bête...
» elle n'avance qu'au petit pas... comme si
» j'étions plus lourds que tout à l'heure!... »

Et Grilloie alonge des coups de fouet au cheval qui n'en va pas plus vite. Baisemon ouvre les yeux en s'écriant :

« Qu'est-ce que c'est... comment Grilloie
» vous vous arrêtez encore... — Non, mon-
» sieur, c'est Cocotte qui rechigne... à peine
» si elle trotte... je la fouette, ça n'y fait rien...
» —Vous lui aurez trop donné à manger!...

» — Oh ! que nenni !... Hue donc, pares-
» seuse ! »

Grilloie ne se doute pas que quelqu'un est monté derrière la voiture ; de sa banquette il ne voit pas au-dessus du cabriolet, et comme il n'y a pas de carreau dans le fond, le nouveau voyageur peut impunément se faire rouler ; malheureusement en passant à côté de la carriole, un roulier dit à Grilloie : « Tapez derrière, tapez, mon
» vieux !

» — Ah ! oui-dà ! il paraît que quelqu'un
» est monté sur not'derrière, » dit Grilloie,
« je ne m'étonne pas si Cocotte trotte sous
» elle et sue tant...

» — Il faut inviter l'individu à descen-
» dre, » dit Baisemon. « — J'vas l'y inviter à
» coups de fouet !... — Mauvais moyen !
» mieux vaut douceur que violence. »

Grilloie tâche d'attraper avec son fouet le derrière de la voiture, mais il ne peut y parvenir.

« Voulez-vous finir, Grilloie, » dit Virginie, « c'est un pauvre enfant, un petit sa-

» voyard qui est monté là pour se reposer
» un peu, je vous défends de le battre ce
» pauvre petit!... —Mais, mamzelle... Co-
» cotte... —Votre Cocotte n'en mourra pas,
» elle est bien de force à nous conduire
» tous.... fouettez-la ferme... mais si vous
» refouettez derrière vous n'aurez plus de
» pâté! »

Cette menace ferme la bouche à Grilloie, et c'est Cocotte qui est fouettée parce qu'elle a quelqu'un de plus à traîner.

La voiture avance, mais lentement; Baisemon murmure de temps à autre: « Il paraît » que le petit savoyard s'obstine à faire » route avec nous... » Grilloie hausse les épaules; mais il n'ose plus rien dire.

Au bout d'un certain temps, M. Baisemon, qui, en voiture, ne sait que manger ou dormir, ouvre les yeux, en disant: « Il me » semble que nous ne ferions pas mal de » dire un second mot au paté... Est-ce vo- » tre avis, mademoiselle? »

Virginie se mord les lèvres en riant, puis répond: « Je ne vous ai jamais empêché de

» manger, monsieur ; je ne suis pas comme » vous, qui me défendez tout. —Mademoi» selle, je ne suis ici que l'instrument de la » volonté des autres ; je n'agis plus de mon » chef depuis bien long-temps !... Fustigez» moi si je vous mécontente ; mais permet» tez que j'obéisse à vos parens. — Oh ! je » n'ai pas envie de vous fustiger ! — Alors, » voyons le pâté. »

Et M. Baisemon prend le panier qui est sous leur banquette : il en tire les provisions ; mais il reste tout ébahi en développant la serviette qui cache le pâté de ne plus trouver que des morceaux de croûte ; un perdreau et trois mauviettes, qu'il avait laissés dans l'intérieur, ont disparu avec tout ce qui les entourait.

M. Baisemon devient presque pâle ; il balbutie d'un air consterné : « Qu'est-ce que » cela signifie ? mademoiselle a donc fait » un autre repas pendant mon sommeil ?— » Moi, monsieur Baisemon, je n'y ai pas » songé ! — Certainement mademoiselle en » était la maîtresse ; mais elle n'aurait pas

» mangé tout l'intérieur qui restait... C'est
» donc vous, Grilloie, qui vous êtes permis
» de manger sans moi?... »

Grilloie tourne la tête d'un air hébété, en disant : « — Moi ! j'ai mangé ?... moi ! j'ai
» touché à vot'panier..... Pardi ! mamzelle
» sait bien que non !...

» — Je ne sais rien, » dit Virginie, « car
» j'ai dormi un petit peu aussi.—Ah ! mam-
» zelle, par exemple.... vous savez bien
» que...

» — Chut !... c'est assez, Grilloie, » reprend Baisemon ; « prenez donc garde à
» votre cheval... Vous nous menez sur un
» tas de pierres... C'est singulier, le saucis-
» son aussi a diminué... et je ne trouve plus
» qu'une bouteille pleine ; j'en avais laissé
» deux... —Vous vous serez trompé, mon-
» sieur Baisemon. — Oh ! non, mademoi-
» selle... Si je pouvais regarder à mes pieds
» sous la banquette, mais cela m'est impos-
» sible. — Ce serait inutile ; je vous assure
» qu'il n'y a rien. — Je vois ce que c'est !...
» mademoiselle est si bonne ! elle aura voulu

» réconforter le petit savoyard qui est der-
» rière nous !... — Je n'y ai pas seulement
» pensé !...—Enfin, mademoiselle !... *Deus*
» *dederat, Deus abstulit*... Nous allons man-
» ger les restes, et nous ne laisserons plus
» rien, de crainte que cela ne disparaisse
» encore. »

Baisemon pousse un gros soupir, mais il avale la croûte de pâté, et Virginie jette un petit coup d'œil du côté du carreau, en se disant : « Vous verrez que j'aurais laissé
» jeûner ce pauvre innocent pour ce gros
» butor-là !.. S'il avait pu manger toute la
» croûte aussi, je la lui aurais donnée. »

Grilloie entend que l'on mange et que l'on ne pense pas à lui. Il tourne la tête à chaque minute ; il tousse, mais on ne lui dit rien ; alors au lieu de stimuler Cocotte, il la laisse n'avancer qu'à sa volonté, et bientôt la volonté de la jument est de s'arrêter.

« Eh bien ! Grilloie, pourquoi donc ce
» cheval ne va-t-il plus? » demande M. Baisemon, en se versant le reste du vin.

« —Pardi ! i'n 'va plus parce qu'il a faim...

» et quand les animaux ont le ventre vide, » c'est ni pus ni moins aussi mou que les » hommes... Faut que j'lui donne du foin à » c'te bête... Et puis, je vois là-bas un petit » cabaret... J'va tâcher d'y trouver queuque » chose pour moi... puisque vous ne me » laissez rien!

» — Toujours des retards! mon brave » Grilloie, je suis fâché de voir que vous » ne songez qu'à satisfaire votre intempé- » rance.... Mademoiselle Bellavoine vous » reproche d'aimer un peu la bouteille, je » crains qu'elle n'ait pas tort! Enfin, puis- » qu'il le faut, arrêtons un moment, mais le » moins possible, je vous en prie, car il se » fait tard, et je ne voudrais pas, à cause » de mademoiselle Troupeau, que nous fus- » sions encore en route la nuit. — Oh! cela » m'est égal, monsieur Baisemon, je n'ai » pas peur, moi. — Alors, mademoiselle, » je serais obligé d'avoir peur pour vous, et » cela reviendrait au même. »

La voiture s'arrête devant l'entrée d'un petit village. Grilloie descend, son premier

soin est de passer derrière la carriole. Godibert est déjà descendu, et assis contre un arbre; la tête sur son paquet, il feint de dormir.

« — C'est bien singulier! » dit Grilloie en faisant plusieurs fois le tour de la voiture, « je ne vois pas le petit savoyard!...

« — C'est qu'il nous a quittés, » dit Virginie, en s'efforçant de ne pas rire.

« — Comme dit mademoiselle, » reprend Baisemon, « c'est qu'il nous aura quittés...
» Je ne vois rien d'étonnant à cela.

» — Oui!.... v'là là-bas, contre un ar-
» bre... un grand gaillard qui dort... et il
» n'était pas là quand j'avons passé dans
» l'instant.

» — C'est que vous ne l'aurez pas remar-
» qué, » dit Virginie, « il fallait qu'il y fût,
» puisqu'il est endormi.

» — Mademoiselle raisonne comme Mi-
» nerve; puisque cet homme dort, c'est
» qu'il est là depuis long-temps.... Allons,
» Grilloie, donnez l'avoine au cheval, et dé-
» pêchez-vous. »

Grilloie ne dit plus rien ; il se contente de bougonner entre ses dents, et après avoir donné ce qu'il faut à Cocotte, il se dirige vers une petite maison du village; d'où il revient bientôt avec une bouteille, une énorme miche de pain, et un morceau de fromage ; il mange cela sur le bord de la route, ayant toujours les yeux attachés sur Godibert, qui ne bouge pas.

« — Allons, Grilloie, *macte, puer, macte* » *animo,* » dit M. Baisemon, qui a terminé tout ce que contenait le panier, « j'espère » que cette halte est la dernière... combien » avons-nous encore de lieues à faire? — » Quatre bonnes, au moins... — Et l'on di- » rait que le jour baisse déjà... il fait nuit » à cinq heures à présent!... mais votre che- » val a bien mangé ; il me flatte que nous » irons plus vite. — Oh ! oui, si nous n'avons » plus de savoyard derrière nous. »

En ce moment, on entend le galop d'un cheval. Virginie met sa tête en dehors ; un cavalier s'avance : c'est un jeune homme ; il approche, elle le reconnaît : c'est Dou-

doux qui arrive à franc-étrier sur un joli cheval anglais.

« Bon! voilà l'autre! » se dit la jeune fille; « oh! cela va être encore plus amu-» sant! »

En approchant de la carriole, Doudoux a ralenti l'allure de son coursier, il ne va plus qu'au pas, lorsqu'il est contre les voyageurs; mais il dépasse la voiture, afin de s'assurer si elle renferme celle qu'il cherche; ses yeux n'ont pas besoin de plonger sous le cabriolet, Virginie était penchée vers l'entrée, et tandis que M. Baisemon retourne et replace un grand rond de cuir sur lequel il asseoit son énorme rotondité, et que Grilloie remet le mors à Cocotte, Virginie fait un gracieux salut à Doudoux, qui manque de tomber, en voulant, par sa pantomime, exprimer tout ce qu'il ressent.

« Voilà qui est fait, » dit Grilloie, en remontant sur la banquette, « Cocotte trottera » ferme ou nous aurons du malheur! »

On se remet en route. Cocotte va bien quelques portées de fusil; mais elle ralentit

bientôt son pas. Doudoux trottait en se tenant presque toujours près de la voiture, et de temps à autre il regardait dans le cabriolet.

« Voilà un voyageur qui ne va pas » mieux que nous, » dit Grilloie, « et cependant il a un joli cheval !... C'est étonnant, il galopait si bien pour nous rattraper!...

» — Allons, Grilloie, au lieu de vous » occuper de tout ce qui se passe sur la » route, tâchez de nous mener mieux que » cela !... »

Après avoir dit ces mots, M. Baisemon laisse aller sa tête en arrière et ferme les yeux, alors Virginie regarde par son carreau ; Godibert a repris sa place derrière, il se penche vers elle et lui dit : « Qu'est-ce » que c'est donc que ce petit monsieur qui » trotte constamment à côté de nous? il ne » fait que regarder dans le cabriolet... Est-ce » qu'il vous connaît, mademoiselle? — Oui, » c'est un jeune homme de Belleville... — » Ah ! ah ! est-ce pour vous suivre qu'il trotte

» là ?... — Je n'en sais rien, est-ce que la
» route pas libre ?...— Oui, mais je ne veux
» pas qu'il vous regarde si souvent. Si le ca-
» valier ne finit pas, j'irai tirer la queue à
» son cheval.... — Est-ce que vous êtes mé-
» chant, monsieur Godibert ? — Non, ma-
» demoiselle, je suis doux comme miel. Mais
» ce jeune homme se tient très-mal à che-
» val, et j'ai envie de lui donner une leçon
» d'équitation. »

Pendant que les jeunes gens se parlent, ils ne se sont pas aperçus que la voiture s'arrêtait; le vieux Grilloie, qui a toujours des soupçons, vient de faire faire halte à Cocotte, ensuite il est monté debout sur sa banquette, il a aperçu Godibert, et il se met à crier de toutes ses forces : « J'en étais
» sûr !... C'est ce grand dormeur qui est der-
» rière notre cabriolet!... C'est pas du tout
» un petit savoyard! Je ne m'étonne plus
» que Cocotte tire si mal !... »

Baisemon, réveillé en sursaut par les cris de Grilloie, se frotte les yeux en balbutiant : « — Est-ce que nous versons, Grilloie ? —

» Non, monsieur; mais c'est un grand gail-
» lard qui est monté derrière... Dites-donc,
» là-bas!... voulez-vous bien descendre!...
» Est-ce que vous avez payé pour être là? »

Ces mots s'adressaient à Godibert; il se contente de rire au nez de Grilloie.

« Voyez-vous cet insolent! il me rit au
» nez, et il ne bouge pas!... Dites-lui donc
» de descendre, monsieur! »

Baisemon essaie de passer sa tête à travers un carreau; mais il n'en peut venir à bout. Virginie dit à Grilloie : « — Voilà bien du
» bruit pour peu de chose!... que nous im-
» porte qu'il y ait quelqu'un derrière nous?
» ça ne nous gêne pas... — Et Cocotte, ma-
» demoiselle? — Eh! mon Dieu! fouettez-
» la!... — Mademoiselle Troupeau a raison,
» Grilloie, vous nous arrêtez sans cesse.....
» et le jour baisse.... Priez encore ce voya-
» geur de descendre, et s'il n'en fait rien...
» ma foi, allez toujours.

» — Monsieur, voulez-vous descendre,
» s'il vous plaît? » dit Grilloie en remontant debout sur sa banquette?

« — Non, mon petit vieux, je ne descen-
» drai pas. Allez, votre train, et ne vous ar-
» rêtez plus pour moi. »

Grilloie se rasseoit de fort mauvaise humeur, et il fouette Cocotte à tour de bras, en disant : « C'est commode de voyager
» comme ça ! »

Doudoux s'est aperçu que Virginie parlait à la personne qui est derrière la voiture ; mais il croit que Godibert est un domestique, et il continue de se tenir près du cabriolet : si Cocotte, stimulée par le fouet, prend un trot plus précipité, il pousse son cheval ; si la jument se ralentit, il retient sa monture : enfin il est toujours là, regardant fréquemment dans le cabriolet.

Le jour baisse, on est alors sur une grande route, où l'on ne rencontre aucune habitation. Grilloie tourne la tête du côté de Baisemon, en disant à voix basse : « Monsieur,
» savez-vous bien que tout ceci n'est pas
» clair ? »

» — Quoi ! Grilloie ? qu'est-ce qui n'est
» pas clair ? » répond Baisemon en se frottant les yeux.

«— Comment, monsieur, vous ne remar-
» quez pas que v'là un homme à cheval qui
» s'obstine à rester à côté de nous... ni pus,
» ni moins que si nous étions des prison-
» niers qu'il escorte... — Vraiment... C'est
» donc toujours le même homme à cheval
» qui trotte près de nous? — Oui, monsieur,
» si Cocotte prend un élan... crac! il se lance
» aussi, si c'te bête s'endort, le v'là qui re-
» tient son cheval... et puis, à tout instant,
» il tourne la tête; on dirait qu'il veut plon-
» ger dans le fond de not'voiture. — En
» effet... c'est assez singulier... — Et puis
» c't'autre qui est derrière, pensez-vous que
» ce ne soit pas aussi pour queuque chose
» qu'il se soit campé là... Et tenez, je gage-
» rais qu'il s'entend avec celui qui est à che-
» val... ils se regardent tous deux; ils se font
» des signes.... Ces deux hommes-là ont de
» mauvaises intentions, monsieur!...

» — Ah! mon Dieu! Grilloie, vous me
» donnez des inquiétudes... Mademoiselle,
» connaîtriez-vous par hasard ces messieurs
» qui veulent nous escorter malgré nous? —

» Moi!..... monsieur Baisemon, je ne les ai
» jamais vus. — Diable... tant pis... et voilà
» qu'il fait presque nuit. Sommes-nous en-
» core loin de Senlis, mon bon Grilloie? —
» A peu près de deux lieues... — Fouettez
» votre cheval, mon ami, fouettez ferme!..
» et cette route est fort déserte... Ah! mon
» Dieu!... je n'ai plus envie de dormir...
» Fouettez donc! Grilloie! — Eh! morgué!
» pus je la bats, moins elle avance... et, te-
» nez, voyez-vous, v'là l'autre qui ralentit
» son cheval, parce que nous allons dou-
» cement! — C'est vrai... il revient près de
» nous...—J'vous dis que ces deux hommes-
» là sont des voleurs : ils attendent qu'il fasse
» plus nuit, et alors... dame! gare à nous!...
» — Vous me faites frémir, Grilloie; made-
» moiselle, que pensez-vous que nous de-
» vions faire? — Il me semble qu'il faut tou-
» jours avancer. — Et si ces deux hommes
» nous attaquent tout à l'heure! — Vous me
» défendrez, j'espère...... vous êtes deux
» aussi!...—Mais nous n'avons pas d'armes...
» et ces gens-là en ont sans doute plein leur

» poche... — Oh! oui, le cavalier a de gros
» pistolets aux arçons de sa selle... — De
» gros pistolets!... Grilloie, avez-vous une
» arme, mon ami? — Je n'ai que mon cou-
» teau.—N'avoir pas une paire de pistolets!...
» C'est impardonnable de voyager sans
» armes! nous n'avons presque point d'ar-
» gent sur nous, nous le leur abandonne-
» rons. — Et mes effets, monsieur, est-ce
» que vous croyez que je veux qu'on me les
» vole, moi!... non certainement; on m'a
» confiée à vous, et vous devez me défendre,
» moi et tout ce qui m'appartient. — Ah!
» quel voyage!..... je doute que Job se soit
» jamais trouvé dans une situation plus
» cruelle... et voilà qu'il est tout-à-fait nuit!...
» Fouettez donc, Grilloie. — Et s'il y a des
» ornières?... — C'est égal, il faut éviter le
» danger le plus grand. »

Il n'y avait pas de lune ce jour-là, et pas une seule lanterne au cabriolet de mademoiselle Bellavoine, parce qu'elle n'avait jamais voyagé la nuit. Cependant Grilloie pousse tant qu'il peut la jument; car l'obscurité

augmente sa terreur et celle de Baisemon; le trot mesuré du cheval de Doudoux retentit continuellement à leurs oreilles, et pour achever de leur tourner les sens, Godibert se met à siffler un pas redoublé.

« Monsieur, entendez-vous le sifflet? » dit Grilloie d'une voix tremblotante. « — Oui...
» oui... j'entends... fouettez donc, Grilloie...
» Tâchez que Cocotte prenne le mors aux
» dents,.. c'est notre seule ressource...—Je
» n'ai plus de force, monsieur, je n'sais pus
» ou j'en suis. »

Et le vieux bonhomme laisse échapper les guides de sa main, et il fouette toujours Cocotte, et la jument s'abat, et le cabriolet tombe en avant, Grilloie le nez sous la queue de Cocotte, et M. Baisemon sur le dos de Grilloie. Virginie seule ne sort pas du cabriolet.

Baisemon et Grilloie crient comme s'ils étaient broyés; Godibert et Doudoux ont déjà mis pied à terre; ils s'informent d'abord si Virginie est blessée; rassurés par elle-même, ils vont relever ses deux compagnons,

les mettent sur leurs pieds, puis tâchent d'en faire autant du cheval. Après quelques efforts, ils y parviennent, et l'accident étant réparé, les deux jeunes gens commencent alors à se questionner l'un et l'autre.

« Pourquoi restez-vous près de cette voi- » ture, et regardez-vous sans cesse la demoi- » selle qui est dedans? » Demande Godibert d'un ton impératif. — « Je fais ce qui me » plaît, je n'ai pas de comptes à vous rendre; » je suis majeur!.... — Je ne veux pas que » vous suiviez ce cabriolet.—Et de quel droit » voudriez-vous m'en empêcher?... — De » quel droit!... de celui-ci d'abord. »

Et Godibert donne un croc en jambes à Doudoux; celui-ci se relève furieux, et saute sur Godibert. Pendant que les deux jeunes gens s'escriment au pugilat, Baisemon et Grilloie sont enfin revenus de l'étourdissement que leur a causé leur chute, et ils aperçoivent à quelques pas d'eux le combat acharné que se livrent les deux voyageurs.

« Monsieur, v'là nos voleurs qui se battent entre eux, » dit Grilloie; « c'est sans

» doute à qui aura tous nos effets. — Gril-
» loie, profitons de ce moment.... le che-
» val est sur pieds, vite, mon ami, vite en
» route!... »

Baisemon fait un tour de force, il remonte dans le cabriolet sans le secours de personne, tant la peur le rend agile; il se jette dans le fond au risque d'écraser Virginie. Grilloie est bientôt sur son siége; il tient les guides, fouette le cheval et l'on part, laissant les deux jeunes gens se battre sur la route.

CHAPITRE V.

On est chez la tante.

Soit que l'accident arrivé à Cocotte lui eût donné du cœur au ventre, soit qu'elle fût satisfaite de ne plus tirer la charge de Godibert, elle semble avoir pris le mors aux dents et répond par une noble ardeur aux stimulans que lui administre Grilloie; elle avance au grand trot et sans reprendre haleine vers Senlis, et bientôt la voiture s'arrête devant la demeure de mademoiselle Bellavoine.

« Nous sommes sauvés! » s'écrie M. Baisemon, qui pendant tout ce trajet n'avait pas dit autre chose que : *hue!... hue donc, Cocotte!* « Ah! mademoiselle, nous pouvons

» nous vanter d'avoir échappé à un grand
» péril !...

» — C'est ben vrai ! » dit Grilloie, « et
» Cocotte est tout de même une bonne bête
» qui va bien quand on ne la charge pas plus
» qu'elle ne veut. »

La maison de mademoiselle Bellavoine n'était pas située au centre de la petite ville ; elle se trouvait au contraire à l'extrémité, formant l'angle au bout d'un mur très-long qui servait de clôture à des jardins ; elle était sur une espèce de petite place où aboutissaient quelques ruelles désertes. Point d'habitation à côté ni en face ; c'était une maison de ville qui pouvait passer pour une maison de campagne. La vieille tante l'avait achetée à cause de sa position isolée. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies de forts barreaux de fer ; à celles du premier il y avait doubles volets ; les murs du jardin avaient onze pieds de haut et étaient encore surmontés de tessons de bouteilles. Quant à l'intérieur de la maison, il répondait à l'extérieur. C'étaient de grandes pièces

avec d'antiques tapisseries, de longs corridors comme ceux d'un couvent, une cour où l'on ne voyait que du linge étendu et la niche d'un chien, enfin un jardin très-grand, mais où il n'y avait ni petit sentier, ni bois, ni bosquets.

Grilloie a sonné à une porte cochère énorme dans laquelle on a pratiqué une espèce de petit guichet grillé. Une voix aigre y vient crier : « Qui est-ce qui est là. »

» — C'est nous, mademoiselle Perpétue,
» c'est nous qui arrivons avec la nièce de
» mamzelle.

» — Oui, c'est nous, bonne et honnête
» Perpétue, » dit Baisemon en se laissant couler en bas du cabriolet, » nous qui bénis-
» sons le Ciel de toucher enfin le seuil de
» cette porte!.... comme Jacob bénit le
» Seigneur en revoyant le pays de Cha-
» naan. »

» — Attendez, je vais ouvrir les deux bat-
» tans. »

Jusqu'à ce que le cabriolet soit dans la cour et la porte refermée sur eux, Bai-

semon et Grilloie ne sont pas tranquilles ; ils croyaient toujours avoir des voleurs sur les talons. Enfin la voiture est entrée, la porte est refermée, et Virginie saute en bas du cabriolet, en disant :

« La maison de ma tante me fait l'effet » d'une prison !... »

Un énorme chien vient se jeter sur la robe de Virginie, au moment où elle met pied à terre.

« A bas ! à bas donc, Gueulard ! » dit Grilloie en repoussant le chien, tandis que Virginie se cache derrière Baisemon.

» N'ayez pas peur, mademoiselle, » dit Perpétue, « c'est que Gueulard ne vous » connaît pas encore... — Que je n'aie pas » peur ?... Mais il a manqué de m'emporter » une jambe, et il m'a déchiré toute ma » robe... — Oh ! c'est un animal qui vaut » deux hommes. Allez donc coucher, Gueu- » lard... mademoiselle est la nièce de votre » maîtresse, vous ferez connaissance. »

Gueulard ne s'éloigne qu'en grognant, et Perpétue reprend : « Mais pourquoi donc

» arrivez-vous si tard? savez-vous qu'il est » nuit depuis long-temps ; sept heures ont » sonné !

» — Ah! ma bonne Perpétue, ce n'est » pas notre faute!... il nous est arrivé en » route tant d'événemens!... nous avons » bien cru ne jamais vous revoir ! — En vé- » rité?... Ah! mon Dieu!... Ce pauvre M. Bai- » semon!... il aurait couru des dangers!... » —Est-ce que mademoiselle Bellavoine est » couchée?... — Non, pas encore... Elle » vous attend dans la grande salle... Je vais » vous éclairer. »

Mademoiselle Perpétue est une petite femme de cinquante-cinq ans, mais encore verte et active; c'est la seule domestique femelle que mademoiselle Bellavoine ait conservée près d'elle; les autres n'ont pu supporter long-temps le despotisme, la sévérité et les manies de la vieille fille; mais comme Perpétue est elle-même acariâtre, revêche et méchante, elle est restée chez mademoiselle Bellavoine : les loups s'arrangent entre eux.

La domestique tient une lampe et marche devant. On pénètre sous un large vestibule, on monte un escalier à rampe de pierre; on traverse, au premier, une vaste antichambre et l'on entre dans un immense salon que deux bougies éclairent fort mal. Là, mademoiselle Bellavoine est assise dans une bergère devant une de ces antiques cheminées où un homme pouvait entrer sans se baisser. La vieille fille tient un livre qu'elle dépose, ainsi que ses lunettes, à l'arrivée de sa nièce.

En se présentant devant sa tante, Virginie a repris cet air innocent et modeste qu'elle avait chez ses parens, mais dont elle s'était défait pendant la route. Elle donne sa main à M. Baisemon, et se laisse conduire près de sa tante à laquelle elle fait une profonde révérence sans lever les yeux.

« Ah! vous voilà, ma nièce, je vous » attendais... Approchez... approchez en» core... Avez-vous toujours été bien sage, » bien douce, bien modeste depuis que je » ne vous ai vue? — Oui, ma tante. — Êtes» vous contente de venir passer quelque

» temps près de moi ? — Oui, ma tante. —
» C'est bien ; venez m'embrasser... Mainte-
» nant asseyez-vous là... près du feu... Et
» vous, monsieur Baisemon, dites-moi ce
» qui est cause que vous arrivez si tard... »

Baisemon qui jusque là s'est tenu incliné, comme s'il voulait faire la roue, se permet de relever la tête et s'avance en disant :

« Mademoiselle, notre voyage ne s'est
» pas effectué sans obstacles !... et sans la
» protection du Ciel qui veille sur ses élus,
» je pense qu'en ce moment nous serions
» encore étendus sur la route, mademoiselle
» votre nièce, Grilloie et moi.

» — Ah, mon Dieu ! vous me faites fré-
» mir... Vous auriez versé ? — Je vais, ma-
» demoiselle, vous relater tout cela par
» ordre. *Incipio;* Nous partîmes ce matin
» vers huit heures et demie chargés des com-
» plimens des respectables parens de made-
» moiselle, ainsi que d'un pâté et d'un
» saucisson ; car il ne faut pas oublier la
» maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera ! C'est
» pourquoi en voyage on doit toujours em-

» porter des provisions. D'ailleurs il n'eût
» pas été décent de faire entrer mademoiselle
» votre nièce dans une auberge, ni même
» de la laisser quitter la voiture.... C'était
» votre désir et celui de l'honorable M. Trou-
» peau.

» — Très bien ; poursuivez.

» — Or donc, mademoiselle, le voyage
» commençait assez bien, si ce n'est qu'un
» petit savoyard était monté derrière notre
» voiture ; cela donnait de l'humeur à Co-
» cotte qui trottait mal. Mais bientôt à la
» place de cet enfant vint se mettre un grand
» homme de fort mauvaise mine que nous
» priâmes en vain de déguerpir.

» — Un grand homme ? — Oui, mademoi-
» selle, un grand brigand comme nous l'a-
» vons vu après. J'aurais bien été me battre
» avec lui ; mais je me dis : si je suis vaincu,
» que deviendra mademoiselle Troupeau
» que j'ai ordre de ne pas quitter !... Le
» vieux Grilloie tremblait de tous ses mem-
» bres ! Je pensai qu'il valait mieux laisser
» cet homme derrière et continuer notre

» chemin.—C'était sagement raisonné, mon-
» sieur Baisemon. — Mais malheureuse-
» ment Cocotte trottait encore plus mal. Ce
» n'est pas tout : voilà qu'un autre brigand
» arrive à cheval, et se met à nos côtés qu'il
» ne quitte plus. Celui-là était armé jus-
» qu'aux dents !... N'est-ce pas, mademoi-
» selle ? — Je n'ai pas osé le regarder, mon-
» sieur. — Enfin ces deux hommes se fai-
» saient des signes et la nuit venait, et à
» une lieue d'ici vous savez comme la route
» est déserte ?... — Ah ! que cela est ef-
» frayant ! — Je dis à Grilloie : il faut se
» montrer, mon ami, fouettez Cocotte, et
» galopons !... Mais au lieu de galoper, Co-
» cotte manque des jambes et nous tombons
» tous hors de la voiture. — Tous !.... ah,
» mon Dieu !... ma nièce, vous aviez votre
» caleçon, j'éspère ? — Oui, ma tante ! —
» Oh ! soyez persuadée, mademoiselle, que
» nous en avons tous plutôt deux qu'un.
» Les mœurs n'ont point souffert ; mais en
» revanche mon menton et mon front ont
» souffert beaucoup. Vous dire comment je

» parvins à me remettre sur mes pieds, c'est
» ce que je ne sais pas, ni Grilloie non plus,
» tant nous étions étourdis de notre chute.
» Quand je repris mes sens, le cheval s'était
» relevé et mademoiselle était à sa place
» dans le cabriolet. — Mais, monsieur Bai-
» semon, je ne l'avais pas quittée moi; car
» je ne suis pas tombée. — Vous n'êtes pas
» tombée, mademoiselle, j'en rends grâce
» au Ciel. J'avais cru vous voir lancée à dix
» pas de là. Quand je revins à moi, savez-
» vous, mademoiselle ce que faisaient nos
» deux brigands? ils se battaient sur la route
» comme des forcenés; un combat à ou-
» trance; ils se roulaient dans la poussière:
» cette circonstance nous sauva! Je dis à
» Grilloie: la discorde est dans le camp des
» Grecs, profitons-en. Nous remontâmes,
» nous pressâmes Cocotte, et nous arrivâmes
» enfin ici, où j'ai l'honneur de remettre
» entre vos mains votre candide nièce,
» aussi pure que ses parens me l'ont con-
» fiée.

» — Monsieur Baisemon, votre récit m'a

» vivement inquiétée !... J'ai craint un mo-
» ment que les voleurs ne vinssent jus-
» qu'ici.... Ma nièce, vous avez dû avoir
» bien peur ? — Oh ! oui, ma tante !... j'ai
» frissonné tout le long de la route !.... —
» Chauffez-vous mon enfant. Prendriez-vous
» bien quelques alimens ? — Volontiers, ma
» tante. — Moi aussi, mademoiselle, je colla-
» tionnerais avec plaisir ; car j'ai oublié de
» vous dire qu'en route on nous a aussi volé la
» moitié de notre pâté... — Ce pauvre M. Bai-
» semon !... Perpétue, servez une collation.
» Montez du vin vieux... de celui qu'affec-
» tionne M. Baisemon. — Ah ! mademoi-
» selle... que votre volonté soit faite en tou-
» tes choses ! »

Pendant que Perpétue se hâte de dispo-
ser la collation, mademoiselle Bellavoine
adresse différentes questions à sa nièce ;
celle-ci y répond avec une niaiserie qui sa-
tisfait complétement la vieille fille. Elle
donne un petit coup sur la joue de Virginie,
en disant : « Allons... cette petite a été
» mieux tenue que je ne l'espérais.... quel-

» ques mois ici avec moi et je me flatte
» qu'elle sera accomplie. »

Virginie se met à table à côté de Baisemon, qui mange comme s'il n'avait rien pris de la journée ; Perpétue semble être en admiration en voyant la manière dont le gros régisseur fait jouer sa mâchoire.

Le repas terminé, mademoiselle Bellavoine se lève en disant : « Vous devez avoir
» besoin de repos, ma nièce? venez, votre
» chambre est prête...... bonsoir, mon-
» sieur Baisemon, demain vous me donne-
» rez d'autres détails sur votre voyage. —
» Oui, mademoiselle, et j'aurai l'honneur
» de vous toucher deux mots sur certaine
» affaire que M. Troupeau m'a narrée en
» me priant de la renarrer devant vous.
» — C'est bien, à demain. Vous veillerez,
» s'il vous plaît, à ce que Grilloie lâche
» Gueulard dans la cour.—Il est déjà lâché,
» mademoiselle ; nous avons eu le plaisir de
» voir Gueulard en arrivant ; et ce fidèle
» animal a donné une nouvelle preuve de
» son dévouement en voulant se jeter sur

» mademoiselle votre nièce qu'il ne connais-
» sait pas. Mademoiselle, je prie la Provi-
» dence de vous parfumer de ses pavots. »

Mademoiselle Bellavoine s'appuie sur sa grande canne, Perpétue prend des bougies, on sort du salon, et l'on entre dans un grand corridor qui est de l'autre côté de l'escalier. Plusieurs portes donnent dedans; la domestique en ouvre une, et mademoiselle Bellavoine fait entrer Virginie dans une grande chambre où est un lit à baldaquin avec des rideaux de damas jonquille, et une grande croisée qui donne sur la cour.

« Voici votre chambre, ma nièce, » dit la vieille fille, « vous avez de quoi vous re-
» tourner, rien ne vous y manquera : voici
» une commode, un miroir... Comme je sais
» que vous aimez la lecture, j'ai fait mettre
» quelques livres sur ce rayon : le *Parfait*
» *jardinier*, la *Cuisinière bourgeoise*, *les*
» *contes de Perrault* et un *Traité sur les*
» *champignons*, qui apprend à distinguer
» parfaitement les bons des mauvais. Bon-
» soir, ma nièce; ici vous pourrez dormir

» tranquille, vous êtes entre moi et Perpé-
» tue; ma chambre est à votre droite, la
» sienne à gauche. M. Baisemon couche
» au-dessus de nous, et Grilloie couche
» au-dessous. Ajoutez à cela Gueulard qui
» passe la nuit à veiller dans la cour, et vous
» n'aurez pas peur ici, j'espère. De plus
» voici une sonnette qui répond dans la
» chambre de Perpétue afin que l'on vienne
» si la nuit vous étiez indisposée. Vous
» voyez, mon enfant, que j'ai pensé à tout.
» Couchez-vous maintenant, et dormez; de-
» main je vous mettrai au fait de la règle de
» conduite que j'ai établie dans ma maison.»

Mademoiselle Bellavoine embrasse sa nièce, et on laisse Virginie seule dans sa nouvelle demeure dans laquelle on l'enferme à double tour.

« Ah! mon Dieu, que c'est triste ici!...» dit Virginie en examinant sa chambre. « J'ai
» presque peur!.... Dieu!.... comme je vais
» m'ennuyer chez ma tante; s'il me faut y
» rester plusieurs mois... j'y mourrai!... Et
» ces deux imbécilles qui, au lieu de me

» suivre, se sont mis à se battre sur la route!
» Mais que vais-je faire ici !.. et encore c'est
» que je suis enfermée. »

Virginie s'assied sur le pied de son lit, elle pousse un gros soupir, elle est prête à pleurer, mais elle ne cède pas à ce mouvement de faiblesse et, renfonçant ces larmes, elle se remet à parcourir sa chambre en disant : « C'est des bêtises de pleurer...... ça
» n'avance à rien du tout qu'à rendre les
» yeux rouges.... on veut me garder ici.....
» eh bien! je tâcherai de leur donner de
» l'occupation; ça me distraira. Si mes deux
» amoureux ne se sont pas tués, ils cher-
» cherons à s'introduire ici, et certainement
» je les y aiderai. »

Après avoir pris son parti, Virginie procède à sa toilette de nuit, elle se débarrasse de tous les vêtemens incommodes qu'on la force de porter, elle se mire, se coiffe, se regarde avec complaisance en se disant :
« Mais il me semble que je suis bien gen-
» tille...... Et dire que M. Auguste ne s'en
» est pas aperçu !.... C'est qu'il ne m'aura

» pas bien regardée.... Et puis il était tout
» occupé de son Adrienne.... Ah ! elle est
» bien heureuse Adrienne !... »

La toilette ou plutôt le déshabillé a été long, une jeune fille s'arrête souvent dans ces sortes d'occupations, il lui semble toujours qu'elle se voit quelque chose de nouveau. Elle est dans l'âge heureux où la curiosité n'est jamais punie, plus tard on se repend quelquefois d'y avoir cédé.

Virginie a terminé ses apprêts de nuit ; elle se met au lit, mais elle n'a pas envie de dormir. Elle se relève et va regarder les livres ; elle les rejette bientôt en disant : « Je
» me moque pas mal de me connaître aux
» champignons ! Je ne les aime pas.... Ah !
» qu'elle idée.... ils sont tous couché main-
» tenant, il faut que je commence à les
» amuser. »

Elle court au cordon de la sonnette, le tire plusieurs fois avec force, puis souffle sa chandelle et va se coucher. Bientôt elle entend Perpétue qui se lève et accourt, tandis que de sa chambre, la vieille tante crie :

« Ma nièce sonne...., Perpétue.... ma nièce » sonne ; allez voir ce qu'elle veut, vous » avez la clef. — Oui, oui, mademoiselle, » j'y vais. »

Perpétue entre, en camisole, en jupon court et une lumière à la main.

« — Qu'y a-t-il, mademoiselle, vous avez » sonné? — Oui, mademoiselle Perpétue... » j'ai sonné....—Seriez-vous indisposée? — » Non... ce n'est pas cela... Mais j'ai sonné » parce que j'ai eu peur, et j'ai eu peur » parce que j'ai entendu comme un bruit » sourd qui partait de dessous mon lit....

» — Du bruit... sous votre lit... Ah! mon » Dieu !... »

Et Perpétue, au lieu d'avancer, fait quelques pas en arrière.

» — Je n'ai pas pu y regarder parce que » j'avais éteint ma chandelle, mais si vous » vouliez avec la nôtre voir s'il y a quelqu'un » sous mon lit... ça me rassurerait.

» — Moi ! que je regarde là.. oh ! je n'o- » serais jamais, mademoiselle... tenez, j'ai

» déjà le frisson... attendez... je vais appe-
» ler... »

Perpétue retourne dans le corridor, où elle se met à crier :

« Monsieur Baisemon !.... descendez vite, » s'il vous plaît... on a besoin de vous.

» — Qu'est-ce qu'il y a donc, Perpétue ? » crie la vieille tante du fond de son alcôve ; mais Perpétue ne répond pas, et continue d'appeler à tue-tête M. Baisemon.

Le gros bonhomme arrive, le chef couvert d'un ample bonnet de coton, et le corps enveloppé dans une vieille blouse qui lui sert de robe de chambre; mais qui n'est pas assez longue pour cacher le caleçon de rigueur. A l'aspect de M. Baisemon, en costume de nuit, Virginie fourre sa tête sous sa couverture pour satisfaire son envie de rire.

« Me voici, bonne Perpétue, » dit Baisemon en se présentant avec son binet à la main, « quel événement est donc survenu, » qui trouble le repos de notre nuit ?... je » faisais déjà un petit somme, précurseur » d'un plus intense.

» — Il y a quelqu'un de caché sous le lit
» de mademoiselle.—Quelqu'un de caché!..
» — C'est-à-dire nous ne l'avons pas vu;
» mais mademoiselle a entendu remuer...
» — Je vais appeler Grilloie...— Si vous re-
» gardiez d'abord un brin vous-même. —
» Vous savez bien que je ne peux pas me
» baisser. »

Baisemon est déjà dans le corridor, où il appelle Grilloie, tandis que la vieille tante se démène dans son lit, et demande si le feu est à sa maison.

« Non, mademoiselle, » dit Perpétue, « ce
» n'est pas le feu, mais c'est peut-être un
» voleur... — Un voleur... — Ah! voici
» Grilloie! »

Le vieux paysan a passé un pantalon; il arrive, à moitié endormi, coiffé d'un bonnet grec qui laisse à peine voir son nez.

» — Grilloie, allez donc regarder sous le
» lit de mademoiselle... Tenez, prenez mon
» binet... regardez avec soin, mon garçon...
» nous serons derrière vous. »

Et Baisemon pousse Grilloie devant lui;

le vieux paysan se frotte les yeux en disant : « Comment que vous dites ?... mamzelle est » tombée sous son lit ?—Non, mon bon ami, » mais on craint qu'il n'y ait là quelque » malfaiteur !... quelque larron !—Ah! oui- » dà, et vous croyez que je vais aller me » fourrer là-dessous... j'vas chercher Gueu- » lard, ça vaudra ben mieux : s'il y a là » queuqu'un, il l'étranglera tout d'suite.

» — Non, non ! je ne veux pas que vous « alliez chercher votre chien ! » crie Virginie, « il sauterait encore sur moi... Com- » ment vous avez de la lumière, et, à vous » trois, vous n'osez pas regarder sous mon » lit !... »

Ces mots piquent Grilloie, il prend le binet, et se jette à genoux devant le lit, tandis que Baisemont et Perpétue ont gagné la porte.

« Il n'y a rien du tout ! » dit Grilloie en se relevant.

« Mademoiselle, rassurez-vous, » crie Perpétue à sa maîtresse, « il n'y a pas de » voleur, mademoiselle votre nièce s'était

» trompée. — Ah ! c'est bien singulier ! » dit Virginie. « — Cela se conçoit, » dit Baisemon, « nos aventures en route, ont dû » laisser dans votre esprit une vive impres- » sion ; moi-même, tout-à-l'heure, dans » ma chambre, je pensais voir encore ces » deux hommes de tantôt. Bonsoir, made- » moiselle, calmez vos sens... vous êtes au » port. — Faut espérer que je dormirons » enfin, » dit Grilloie. «—Oui, mon garçon, » nous allons reposer nos membres endoloris » par notre chute de tantôt ; et demain je » prévois que nous aurons un grand appétit. » Bonne nuit, vertueuse Perpétue. — A » vous de même, monsieur Baisemon. »

On sort de la chambre de Virginie, et celle-ci, après avoir ri de la frayeur qu'elle a causée à toute la maison, s'endort en cherchant une autre espièglerie pour le lendemain.

La nuit avait été laborieuse, la petite scène jouée par Virginie avait causé un cauchemar à mademoiselle Bellavoine; Perpétue avait rêvé qu'elle couchait avec un vo-

leur, et Baisemon qu'on l'assassinait; aussi le lendemain tout le monde est pâle et fatigué, excepté Virginie qui a dormi très-paisiblement.

Après le déjeûner, M. Baisemon prend mademoiselle Bellavoine en particulier pour lui faire part de la brillante alliance que l'on espère pour sa nièce. La vieille fille avait autant de vanité que les Troupeau; elle se redresse, regarde Baisemon, et sa bouche a presque une expression agréable, en répondant : « Ce que vous m'annoncez là me » fait grand plaisir!... ma petite-nièce serait » comtesse de Senneville!... à la bonne » heure!... pour être comtesse on peut avoir » envie de se marier; nous ferons en sorte » que M. de Senneville retrouve Virginie » digne de lui. Ma nièce ignore tout ceci, » j'espère? — Oui, mademoiselle; M. Trou- » peau m'a dit que c'était un mystère, ex- » cepté pour vous! — Très-bien, vous vous » tairez, monsieur Baisemon?... — Comme » si on m'avait coupé la langue, mademoi- » selle. — C'est qu'il ne faut pas qu'une jeune

» fille sache que l'on s'occupe de la marier...
» cela lui fait faire des rêves... et une
» jeune fille ne doit pas rêver! — J'aurais
» bien voulu être jeune fille cette nuit,
» mademoiselle, car dans mon sommeil je
» me suis vu entre deux brigands qui me
» lardaient de leurs poignards! — Et moi,
» M. Baisemon, j'ai continuellement un
» singe vert sur l'estomac... — Et il paraît
» que cette pauvre Perpétue a été aussi fort
» tourmentée!... C'est cette alerte de cette
» nuit qui nous a bouleversé les sens. —
» — Pour nous refaire, monsieur Baisemon,
» nous nous coucherons tous ce soir à sept
» heures. — Voilà une idée tout-à-fait phi-
» lanthropique, mademoiselle, et qui est
» digne de vous. »

Virginie a passé la journée à parcourir la maison, et le jardin dans lequel on lui permet de se promener seule, grâce à la hauteur excessive des murs. Elle cherche par où il y aurait moyen de sortir ou de se glisser dans la maison; elle voit avec peine que la propriété de sa tante est bien close; toutes les

portes donnant au dehors sont verrouillées, cadenacées, et, à moins d'intelligence dans la place, il semble fort difficile d'y pénétrer.

Virginie est revenue assez tristement près de sa tante qui, pour l'amuser, lui fait faire jusqu'au dîner une lecture dans l'art de bien faire des confitures. Le repas n'est pas plus gai que les autres momens de la journée. Mademoiselle Bellavoine y est presque constamment de mauvaise humeur, parce qu'elle n'a plus d'appétit, et que tout ce qu'elle aime lui fait mal; elle se répand en plaintes contre son médecin qui ne sait pas lui donner un bon estomac.

Baisemon laisse parler la vieille fille; il se contente d'approuver de la tête tout ce qu'elle dit, mangeant d'une façon effrayante, et murmurant parfois : « C'est bien triste de » n'avoir pas faim! »

Après le dîner, mademoiselle Bellavoine apprend à sa nièce qu'on aura l'avantage de se coucher à sept heures pour réparer les fatigues de la nuit précédente. Virginie semble fort touchée de cette petite partie

de plaisir, et la vieille tante, satisfaite de la docilité, de la soumission que lui montre sa nièce, lui offre d'emporter dans sa chambre le traité sur les confitures; mais Virginie remercie en disant qu'elle préfère dormir.

Chacun est rentré chez soi : Virginie est seule, assise sur son lit (c'est son siége favori), elle médite ce qu'elle fera pour empêcher tout le monde de dormir. Elle repose son menton dans une de ses mains, tandis que son coude est appuyé sur sa cuisse, et ses deux jambes croisées comme celles d'un tailleur. Un sourire vient effleurer ses lèvres, ses yeux s'animent et brillent quand une malice nouvelle se présente à sa pensée, et quiconque eût alors vu la jeune fille aurait subi le pouvoir de ses charmes, singulièrement rehaussés par sa position bizarre et l'expression de sa physionomie. Cette méditation dure long-temps, mais Virginie ne veut agir que lorsque tous les habitans de la maison seront plongés dans le sommeil.

Ayant enfin arrêté ce qu'elle veut faire,

Virginie se déshabille, se couche, et souffle sa lumière; elle attend que neuf heures aient sonné à la vieille horloge qui est dans la chambre de sa tante. Ce moment arrivé, Virginie commence par pousser de grands cris, et jeter sa table de nuit par terre; ensuite elle se lève et fait danser les chaises au milieu de la chambre, sautant elle-même sur ses talons, et donnant de grands coups de pied dans la muraille de droite et de gauche.

Ce manége ne tarde pas à faire son effet: mademoiselle Bellavoine est éveillée la première; elle s'écrie: « Qu'avez-vous donc, » ma nièce? que se passe-t-il encore dans » votre chambre? »

Virginie ne souffle pas mot, mais au bout de deux minutes elle lance sa carafe au milieu de sa chambre, et le bruit que cela produit fait de nouveau jeter les hauts cris à la vieille tante; elle éveille en sursaut Perpétue, qui demande à son tour ce qu'il y a.

Virginie se tait encore quelques instans, puis elle fait tomber quatre chaises à la fois. Alors la vieille tante carillonne, Perpétue

se lève et vient avec sa lumière ouvrir doucement la porte de chez Virginie; elle aperçoit celle-ci se promenant en chemise entre les meubles renversés, et l'œil fixe, le cou tendu, parlant toute seule, mais ne lui répondant pas.

« Ah, mon Dieu! cette jeune fille a » quelque chose de dérangé! » s'écrie Perpétue en courant chez mademoiselle Bellavoine qu'elle trouve assise sur son séant.

« Eh bien! Perpétue, que se passe-t-il » chez ma nièce? c'est un bruit affreux dans » sa chambre.

» — Ce qui se passe!... ah!... mademoi» selle!... votre pauvre nièce!... je ne sais » pas ce qui lui a pris!... elle marche toute » seule sans chandelle... en chemise, elle » me regarde et ne me répond pas.... c'est » tout-à-fait effrayant!...

» — Jésus Maria!... elle marche en che» mise.... et a-t-elle un caleçon au moins?

» — J'avais trop peur pour y regarder, ma» demoiselle. — Appelez M. Baisemon. » Grilloie, tout le monde; que l'on vienne,

» que l'on sache ce qu'il faut faire à cette » petite... »

Perpétue recommence son appel de la veille; mais cette fois il faut qu'elle s'égosille avant de parvenir à réveiller Baisemon, qui savourait le repos comme la bonne chère. Les deux hommes arrivent enfin dans leur costume nocturne, et de fort mauvaise humeur. Perpétue leur fait signe de la suivre, elle les conduit dans la chambre de Virginie, qui est alors montée sur sa commode, où elle a l'air de déclamer.

« La voyez-vous? » dit Perpétue, en montrant du doigt la jeune fille. Grilloie reste tout ébahi, tandis que Baisemon se frotte le ventre et les yeux.

« Que pensez-vous donc qui la rende » comme cela? » reprend la domestique impatientée de la tranquillité du régisseur.

« Ce que je pense, douce Perpétue, vrai- » ment c'est la moindre des choses. Quand » j'étais sous-maître d'école, j'avais plusieurs » élèves qui, toutes les nuits, en faisaient » autant que mademoiselle Virginie.... ils

» étaient somnambules comme elle.—Somnambules !... vous croyez que cette jeune fille est somnambule ? — Certainement ! dans ce moment elle a les yeux ouverts, mais elle dort pourtant. — Elle dort.... là, en l'air sur cette commode ? — Justement ! si elle ne dormait pas, elle ne serait pas montée là ! — Éveillez-la donc en ce cas... — Que je l'éveille... c'est qu'il faut prendre garde ; il est dangereux d'éveiller les somnambules quand ils sont dans une position périlleuse ; attendons qu'elle descende de sa commode. »

Mais Virginie semble faire la statue, elle ne descend ni ne bouge.

« Est-ce que nous allons passer la nuit à la regarder ? » dit Perpétue, tandis que Grilloie ronfle contre la porte sur laquelle il s'est adossé ; « de grâce, mon cher monsieur Baisemon, réveillez mademoiselle, puisque vous vous connaissez en somnambules. »

Baisemon s'approche doucement de la commode ; au moment où il va toucher la

jambe de Virginie, celle-ci fait un jeté-battu, et du bout de son pied envoie en l'air le bonnet de coton du gros régisseur; ensuite elle saute à terre et va se refourrer dans son lit.

« C'est absolument comme un chat! » dit Perpétue en ramassant le bonnet de coton de M. Baisemon; « la voilà recouchée à pré-
» sent... — Alors je puis l'éveiller. »

Baisemon va contre le lit et appelle Virginie en la poussant un peu. La jeune fille se frotte les yeux, bâille et regarde autour d'elle d'un air étonné en murmurant: « Pour-
» quoi donc m'éveille-t-on?... est-ce que ma
» tante est malade?...

» — Voyez-vous qu'elle dormait? » s'écrie Baisemon, en regardant Perpétue.
« —C'est vrai, je n'en reviens pas! comment!
» mademoiselle, est-ce que vous ne vous
» souvenez pas que vous venez de renverser
» les chaises, de casser votre carafe, votre
» vase de nuit, de danser sur votre com-
» mode?.... — Moi? Perpétue.... oh! c'est
» pour rire que vous dites cela! —En voilà

» les preuves autour de vous; demain il y
» aura de quoi ranger ici! — Comment j'ai
» fait tout cela en dormant?... est-ce bien
» possible ? — Oui, mamzelle, vous êtes
» somnambule, et d'une fameuse force!...
» n'est-ce pas, monsieur Baisemon?—Made-
» moiselle l'est, mais l'accès est passé, nous
» pouvons nous recoucher... — Ah ! mon
» Dieu ! que je suis donc fâchée d'être som-
» nambule! Consolez-vous, mademoiselle,
» cela se passe avec l'âge; la vivacité du
» sang s'amortit, et dans une dizaine d'an-
» nées il est probable que vous ne vous le-
» verez plus la nuit.—Si ça dure encore ça,
» nous allons avoir de l'agrément ici! »
murmure Perpétue, en suivant Baisemon.

On laisse Virginie se rendormir, on va apprendre à mademoiselle Bellavoine que sa nièce est somnambule, ce qui afflige beaucoup la vieille tante, qui s'étonne que son neveu ne l'ait pas prévenue de cette infirmité de sa fille. Enfin chacun retourne à son lit, en maudissant le somnambulisme, et la fatalité qui s'attache à chasser le repos de la maison.

Le lendemain, Virginie passe la journée aussi tristement que la veille ; elle s'en venge la nuit en mettant le feu au Traité sur les champignons ; elle le laisse se consumer entièrement au milieu de sa chambre afin de l'emplir de fumée ; alors seulement elle pousse de grands cris ; on arrive, la fumée suffoque et aveugle chacun ; on croit la maison en flammes, on court, on crie et on appelle ; Baisemon emporte mademoiselle Bellavoine dans ses bras et va la déposer dans le jardin pour la soustraire au péril ; enfin, après avoir jeté des seaux d'eau de manière à ce qu'on puisse aller en bateau chez Virginie, on ne trouve rien de brûlé, on ne comprend pas par où est venue la fumée, on reporte la vieille tante dans son lit, et on retourne se coucher en se creusant la tête pour deviner comment il y a eu de la fumée sans feu.

La nuit suivante Virginie est somnambule ; le lendemain elle crie au voleur ; pendant huit jours elle trouve moyen de répandre chaque jour l'alarme dans la maison.

Cependant elle ne voudrait pas éveiller les soupçons de sa tante : il devient difficile de trouver encore des prétextes plausibles pour faire du bruit ; le somnambulisme ne peut plus être employé sans danger, car la vieille tante a parlé de faire venir un docteur, et Virginie ne se soucie pas d'être traitée pour un mal qu'elle n'a point. D'un autre côté, elle serait désolée de laisser dormir en paix des gens dont elle voudrait lasser la patience. Mais que faire? quelle nouvelle espièglerie imaginer? Voilà ce que se dit Virginie pendant la neuvième nuit qu'elle passe sous le toit de mademoiselle Bellavoine ; toutes les autres ont été troublées par elle. Il est dix heures, il y en a deux que chacun est retiré, la jeune fille se dépite et se retourne dans son lit, en disant :

« Est-ce que je vais les laisser dormir
» comme cela?... mon Dieu ! que faire?...
» qu'imaginer?... je ne veux pas qu'ils dor-
» ment pourtant ! »

En ce moment un grognement sourd se fait entendre : Virginie prête l'oreille ; son

cœur bondit de joie ; c'est un auxiliaire qui vient à son secours. Les grognemens deviennent plus forts, de violens aboiemens leur succèdent ; c'est Gueulard qui fait du vacarme dans la cour, c'est lui qui s'est chargé de réveiller les habitans de la maison.

Mademoiselle Bellavoine sonne, Perpétue se lève : « Entendez-vous Gueulard? » dit la vieille fille. « — Oui, vraiment, il fait » assez de train... — Ce chien n'aboie pas » pour rien!... — J'en ai peur? — Il ne se » tait pas!... il faut que nous soyons mena- » cés de quelques dangers... des malfaiteurs » se sont peut-être introduits chez moi. Ré- » veillez M. Baisemon ; réveillez Grilloie.... » Qu'ils aillent faire une ronde, qu'ils sa- » chent ce qui fait aboyer Gueulard ! Ah, » mon Dieu!.... je crois qu'il y a un sort de » jeté sur ma maison ! — Je le crois aussi, » mademoiselle!—Perpétue, vous irez ache- » ter demain des cierges, et nous les brûle- » rons dans la cour en l'honneur de Saint- » Michel qui terrassa le démon. — Oui, » mademoiselle... — Mais Gueulard ne cesse » pas! courez donc Perpétue ! »

La domestique va faire ses cris de tous les soirs dans les corridors. Baisemon avait le sommeil dur; cependant, habitué à être appelé toutes les nuits, il avait pris le parti de se coucher avec sa blouse et son caleçon, et Grilloie ne se déshabillait plus du tout. Les deux hommes entendent le vacarme que fait Gueulard, ils ne se soucient pas de faire une ronde; il faut que Perpétue leur répète que c'est l'ordre de sa maîtresse; mais ils ne veulent descendre qu'avec des armes; Perpétue les conduit dans une pièce des mansardes où l'on a relégué deux vieilles canardières, parce que mademoiselle Bellavoine a peur des armes à feu; celles-ci ne sont pas chargées, mais Baisemon espère que leur vue seule mettra en fuite les voleurs. La ronde se met en marche; elle trouve Gueulard qui parcourait la cour en sautant de temps à autre contre les murs, comme s'il voulait les escalader. Baisemon pousse Grilloie devant lui; le vieux paysan a attaché une lanterne au bout du canon de son fusil, et il le tient toujours comme s'il couchait quelqu'un en

joue. Cependant Gueulard se calme et rentre dans sa niche, la ronde ne trouve personne, et il en est de cette alerte comme des autres; on retourne se coucher en se disant : Cette maison a quelque chose d'extraordinaire.

La nuit d'après et les suivantes, malgré les cierges que l'on a brûlés dans la cour et dans les appartemens, Gueulard fait le même vacarme. Virginie rit dans son lit, tandis que les habitans de la maison se donnent au diable sans pouvoir deviner ce qui fait aboyer Gueulard; car il n'était pas présumable que des voleurs se bornassent à venir toutes les nuits camper autour de la maison. Virginie seule se doutait de la vérité; pour la connaître, retournons près de Doudoux et de Godibert que nous avons laissés en train de se battre sur la route.

Après s'être distribué un assez bon nombre de coups de poing, dont Doudoux avait eu la meilleure part, les deux jeunes gens s'arrêtent pour reprendre haleine; ils s'aperçoivent seulement alors que la voiture qui

renferme Virginie n'est plus là : dans le feu du combat ils ne l'avaient pas entendue s'éloigner.

« Tiens !... la voiture est partie ! » s'écrie Godibert. « — Ah ! mon Dieu !... et made-
» moiselle Virginie avec !... et nous n'avons
» pas vu cela pendant que nous nous bat-
» tions !... — Ha ça, au fait, nous ferions
» peut-être mieux de nous entendre... Vous
» suivez mademoiselle Troupeau à cheval,
» n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, monsieur.
» — Moi je la suis à pied ; mais enfin je la
» suis aussi parce que j'en suis amoureux.
» — J'en suis également amoureux...... O
» amour, tu perdis Troie !.... Mais je veux
» retrouver l'adorable Virginie. — Je veux
» aussi la retrouver, ce qui me sera facile,
» car elle m'a dit où elle allait. — Elle me
» l'a dit de même. — A vous ? — Oui, à
» moi ! — C'est singulier ! est-ce qu'elle nous
» aime tous deux ?... »

Les jeunes gens restent quelques momens à réfléchir ; Godibert reprend : « Tenez,
» monsieur, tâchons d'abord d'être d'accord

» et de nous aider mutuellement pour par-
» venir près de la jolie petite fille ; quand
» nous saurons si c'est vous ou moi qu'elle
» préfère, celui qu'elle n'aimera pas cédera
» la place à l'autre ; ça vous va-t-il? — Ça
» me va beaucoup. — Touchez là. Avez-
» vous de l'argent? — Je n'en manque pas
» depuis que je suis majeur. — Tant mieux,
» car moi j'en ai fort peu ; mais, en revan-
» che, j'ai beaucoup d'imagination. — Et
» moi beaucoup d'érudition. — Avec tout
» cela ce sera bien le diable si nous ne réus-
» sissons pas dans notre entreprise. Vous
» avez un cheval qui est bon? — Excellent.
» — Mais vous vous tenez mal. Je vais mon-
» ter devant ; je suis solide, moi ! je vous
» prendrai en croupe et nous arriverons plus
» vite : ça vous va-t-il encore? — Ça me va
» toujours. »

Les deux jeunes gens montent sur le cheval ; Godibert le mène au grand galop ; Doudoux se serre contre celui qui lui a donné de si bons coups de poing, et ils arrivent bientôt à Senlis.

Il était alors trop tard pour songer à chercher la demeure de mademoiselle Bellavoine; ils ne s'occupent que de trouver une auberge et de bien souper. Le lendemain on leur indique la maison de la vieille fille; les deux rivaux vont l'examiner, rôder autour, et regarder aux fenêtres où ils ne voient personne; la journée se passe ainsi, et les suivantes de même, l'imagination de Godibert et l'argent de Doudoux n'ayant rien pu enfanter pour parvenir jusqu'à Virginie.

Au bout de huit jours, Godibert se frappe le front comme s'il lui venait une idée lumineuse, il s'écrie :

« C'est la nuit qu'il faut tâcher de nous » introduire dans la maison, parce que la » nuit on risque moins d'être vu!... — C'est » une idée très-rationnelle!.... Nous irons » cette nuit. »

Et la nuit venue les deux jeunes gens vont se promener autour des murs de la cour et du jardin; mais tout cela se bornait à se faire la courte échelle sans arriver assez haut, et

à faire aboyer Gueulard, après quoi ces messieurs retournaient se coucher en se disant : « Nous trouverons peut-être un expé-
» dient demain. »

CHAPITRE VI.

Un résultat.

Vous souvenez-vous encore d'Adrienne et de M. Auguste Montreville? de ces deux amans qui s'aimaient si tendrement et se le prouvaient si bien un certain soir qu'après avoir dîné chez M. Troupeau, Auguste était allé finir sa soirée dans la chambre de sa douce amie. Nous avons oublié long-temps ces jeunes gens. Il est vrai que nous les avions laissés dans une agréable occupation; mais depuis que nous les avons perdus de vue ils ont dû faire autre chose que l'amour, car nous ne sommes pas ici-bas que pour être heureux! et je serais même assez embarrassé de vous dire pourquoi nous y sommes.

Adrienne était bien heureuse, car Auguste l'aimait toujours autant ; il le lui disait tous les jours, peut-être aussi toutes les nuits.... (quand le premier pas est fait les autres vont si vite!) Auguste avait tenu sa promesse; il n'était pas retourné chez M. Troupeau et n'avait pas cherché à revoir Virginie. Rien ne manquait donc au bonheur d'Adrienne qui s'abandonnait entièrement au plaisir d'aimer et d'être aimée, et pour une femme c'est toute l'existence : ce qui précède n'est qu'en espérances; ce qui suit, en souvenirs!

Tant d'amour eut une suite toute naturelle et que pourtant on n'attendait pas; Adrienne s'aperçut qu'elle devenait mère. Elle en éprouva en même temps de la peine et du plaisir; mais ce dernier sentiment l'emporte toujours dans un cœur bien épris; et d'ailleurs Auguste lui avait juré qu'il ne la quitterait jamais. Ce qui arrivait pouvait-il l'éloigner de son amie, elle ne le supposait même pas! Elle avait raison : pourquoi prévoir le mal? il est assez temps d'y croire quand il arrive.

Et un certain soir qu'Auguste était près d'Adrienne; celle-ci, tout en rougissant, en balbutiant, et en se faisant embrasser pour se donner du courage, apprit à son amant qu'elle portait dans son sein un gage de leurs amours. Le front du jeune homme se rembrunit : cependant il ne s'éloigna pas de sa maîtresse, il la regarda quelque temps d'un air attendri, il la prit et la serra tendrement contre son cœur. C'était bon signe, et en effet Auguste avait déjà pris son parti et senti ce qu'il devait faire; il s'était dit : « Cette jeune fille m'aime sincèrement, j'ai » eu son premier amour ; elle n'est ni co- » quette ni trompeuse; je l'aime, elle me » rend heureux; pourquoi irais-je chercher » ailleurs le bonheur qu'elle me fait goûter? » Je l'ai rendue mère, je l'épouserai. »

Et pourtant jusqu'à ce moment Auguste n'avait pas songé à se marier, ce lien sérieux l'effrayait; près d'Adrienne il jouissait du présent sans penser à l'avenir, comme la plupart des jeunes gens auprès de leurs maîtresses, et il fallait un pareil événement

pour lui faire prendre cette détermination.

Mais Auguste avait quelque fortune, des parens riches, des espérances; il était d'une famille distinguée, il avait des talens, un physique agréable; il pouvait donc prétendre à un parti avantageux, tandis qu'Adrienne n'avait rien ; elle devait tout à son oncle Vauxdoré; mais celui-ci n'ayant que de quoi vivre à son aise, ne voulait point donner de dot à Adrienne. Auguste savait tout cela, et néanmoins il s'était dit : « Je » l'épouserai. » C'était fort beau de sa part ; vous trouverez peut-être qu'il ne faisait que son devoir, mais il y a tant de gens qui ne le font pas, qu'il faut maintenant placer au rang des vertus ce qui jadis n'était que de la bonne conduite.

Comme il en coûte toujours un peu à un jeune homme pour prendre un tel parti, Auguste s'était d'abord contenté de répondre à Adrienne : « Ne te tourmente pas.... » Tu sais bien que je ne t'abandonnerai jamais... Ne t'inquiète pas de l'avenir. »

Adrienne voulait bien ne pas s'inquiéter;

mais quelque chose augmentait qui pouvait mettre tout le monde dans la confidence de sa situation. Alors Auguste dit à sa maîtresse : « Je t'épouserai dès que j'aurai pris divers » arrangemens de famille; je tâcherai d'obte- » nir le consentement d'un oncle qui me veut » beaucoup de bien; mais alors même que » tous mes parens blâmeraient mon amour » pour toi, je suis d'âge à faire mes volontés, » et, je te le répète, tu seras ma femme. »

Adrienne est si heureuse, si fière de penser qu'elle épousera Auguste, qu'elle ne cherche plus à cacher son état; et lorsqu'on la regarde en souriant, lorsque l'on chuchote près d'elle, la jeune fille est tentée de s'écrier :

« Oui je suis enceinte, mais aussi Auguste » m'épousera, je serai sa femme; ainsi j'ai » donc bien fait de croire à son amour et de » lui donner le mien. »

Tout en faisant de petites gourmandises pour se régaler, la maman Vauxdoré s'était aperçue de l'état de sa nièce; elle n'avait pas eu le courage de la gronder, et d'ail-

leurs Adrienne avait fermé la bouche à sa tante en lui disant : « Il m'épousera, il me l'a promis ! » Et comme un matin l'oncle Vauxdoré, qui n'était pas aussi indulgent, voulut se fâcher en découvrant la vérité, sa femme lui ferma également la bouche par ces mots : « M. Auguste Montreville » a promis d'épouser Adrienne; puisque le » mal sera réparé ce n'est plus la peine de » gronder.

» — A la bonne heure, » dit Vauxdoré; « mais qu'il l'épouse donc bien vite, sans » quoi tout Belleville va faire des propos » sur notre nièce et j'en ai déjà trop en» tendu. »

Auguste s'occupait des arrangemens nécessaires à son mariage, lorsqu'un matin la bonne tante Vauxdoré tomba malade. Son mari prétendit qu'elle avait trop fêté la veille une oie farcie de marrons; le médecin assura que c'était le sang qui l'incommodait, et la malade jurait que c'était la bile. On la soigna donc pour le sang, la bile et une indigestion; au bout de six jours la pauvre

femme mourut. On n'avait peut-être pas deviné la véritable cause de son mal.

Cet événement devait nécessairement reculer de quelque temps le mariage d'Adrienne, mais comme il y avait quelque chose dans sa personne qui, loin de reculer, avançait toujours, Vauxdoré avait soin de dire partout que son locataire allait épouser sa nièce, afin que l'on connût la réparation en même temps que la faute.

Un soir Auguste était entré au café de M. Bart...; il y lisait les journaux, lorsque M. Renard vint tourner autour de lui et finit par lui demander des nouvelles de sa santé. Auguste regarde ce monsieur qu'il ne remet pas, mais Renard lui rappelle qu'ils ont dîné ensemble chez M. Troupeau, et comme il se met vite à son aise, il s'assied près d'Auguste, entame la conversation et commence à bavarder comme s'il était avec une ancienne connaissance.

Auguste écoutait Renard dont le bavardage le faisait sourire quelquefois. Tout-à-coup le vieux garçon s'arrête, fixe le jeune

homme, puis s'écrie d'un air goguenard :
« A propos, monsieur Montreville, j'ai
» un compliment à vous faire, car j'ai ap-
» pris que vous alliez vous marier.
» — Me marier?... Qui vous a dit cela?
» — Parbleu ! c'est Vauxdoré qui dit à qui
» veut l'entendre que vous allez épouser sa
» nièce.... Oh ! il ne fait pas mystère de
» cela.... Il l'a dit dans tout Belleville... Il
» est si content de marier sa nièce !....
» — Eh bien ! monsieur, il n'a dit que
» la vérité; je dois épouser mademoiselle
» Adrienne ; ce mariage serait même déjà
» fait sans la mort de sa tante.
» — C'est très-bien, monsieur Montre-
» ville, c'est fort bien de votre part de venir
» vous marier dans notre endroit !... Moi,
» cela me fait grand plaisir pour cette pau-
» vre Adrienne.... qui a déjà manqué plu-
» sieurs fois de se marier... Et qui aurait
» bien pu... sans vous, rester pour coiffer
» Ste-Catherine. Mais, après tout, c'est une
» bonne fille !... Excellent caractère ! je suis
» sûr qu'elle fera une ménagère accomplie ;

» et s'il fallait toujours s'inquiéter du passé!...
» ah, mon Dieu! on ne se marierait ja-
» mais. »

Auguste est devenu très-attentif aux dernières paroles de Renard; il se rapproche de lui, le regarde avec surprise, et lui dit: « Je ne vous comprends pas, monsieur;
» veuillez vous expliquer plus clairement:
» de quoi voulez-vous parler dont je ne
» doive pas m'inquiéter?...

» — Eh, mon Dieu! vous savez bien!...
» c'est au sujet de ses petites aventures avec
» le cuirassier, avec le fils de madame Le-
» doux... mais vous vous moquez de tout
» cela, et vous avez bien raison!... cela
» n'empêchera pas Adrienne de faire une
» bonne femme de ménage.

» — Des aventures avec un cuirassier?
» avec un autre jeune homme!... monsieur,
» est-ce bien d'Adrienne que vous voulez
» parler?... songez qu'il faudra me prouver
» ce que vous venez d'avancer! »

Auguste avait pris le bras de Renard, il le serrait avec un mouvement convulsif; il y

mettait tant de force que Renard en devient tout pâle et cherche à dégager son bras, en s'écriant : « Monsieur Montreville, je vous
» serais obligé si vous me lâchiez... vous me
» faites mal... — Mais répondez, monsieur,
» quels bruits circulent sur le compte d'A-
» drienne? sa réputation n'est-elle pas in-
» tacte, sa vertu à l'abri de la médisance?...
» — Monsieur Montreville, je suis vraiment
» désolé !... Je ne pensais pas que vous igno-
» riez... mais comment diable deviner que
» vous ne savez pas des choses que tout
» Belleville sait? — Mais quelles choses,
» monsieur? de grâce expliquez-vous ! —
» Eh bien ! les amours de la nièce de Vaux-
» doré avec le fils de madame Ledoux....
» On appelait le jeune homme Doudoux...
» Il est fort gentil, ce jeune homme. C'était
» l'été dernier qu'il donnait des rendez-vous
» à la jeune personne.... Ces rendez-vous
» étaient peut-être en tout bien tout hon-
» neur! c'est possible... il ne faut jamais
» croire le mal légèrement! Cependant un
» soir Troupeau surprit les jeunes gens dans

» la rue, devant sa maison. Il cria, il avertit » l'oncle... Oh! cela fit alors beaucoup de » bruit !.... mais ensuite le jeune homme » quitta Belleville pour voyager, et on ne » s'en occupa plus!

» — Et c'est avec Adrienne que M. Trou» peau le surprit un soir?... — Oui, dans » la rue... rue de Calais... elle est fort dé» serte, la rue de Calais, surtout le soir; » c'est commode pour causer. Quant à l'autre » aventure avec le grand cuirassier, neveu » de Vauxdoré, je puis vous en parler sa» vamment; j'y étais, je fus un des témoins » du fait. Troupeau avait donné une fête, » un grand déjeûner; pour terminer, nous » allâmes promener dans le bois de Romain» ville, les uns à pied, les autres à ânes. » Adrienne était sur un âne, son grand » cousin galopait à cheval. Mais bientôt on » se perdit : on se perd toujours quand on » va promener dans les bois. Nous cher» chions la fille de mon ami Troupeau, la » candide Virginie, bref, nous battions le » bois, Troupeau, Vauxdoré et moi. Je gui-

» dais ces messieurs, parce que je connais
» le bois de Romainville comme ma poche...
» J'y ai fait des miennes, jadis!... Enfin que
» découvrons-nous sous un épais buisson,
» dans un endroit très-écarté?... Adrienne
» et le cuirassier! — Quelle horreur!... —
» Ah! nous ne vîmes rien de positif....
» Adrienne avait les yeux très-rouges, voilà
» tout; ce qu'elle avait fait avant... je n'en
» sais rien!... mais je n'aime pas à croire le
» mal... malgré cela, vous jugez si Vaux-
» doré fut vexé... et c'est depuis ce jour que
» madame Troupeau ne voulut pas que sa
» fille revît jamais mademoiselle Adrienne.
» — Et... sur l'honneur, monsieur, vous
» êtes certain de ce que vous dites?... — Je
» l'ai vu de mes propres yeux... J'y étais :
» mais je n'en veux tirer aucune supposition
» contre votre prétendue!... je m'en garde-
» rais bien. Je vous ai dit cela... parce que
» je croyais d'abord que vous le saviez....
» et comme M. Doudoux et le grand neveu
» sont revenus à Belleville il y a quelques
» jours, j'avais cru qu'on vous avait dit quel-

» ques mots à leur sujet. — Oui.... je me
» rappelle... un grand jeune homme se di-
» sant neveu de Vauxdoré est venu le voir
» peu de jours avant la mort de la tante d'A-
» drienne... mais il n'est venu qu'une fois.
» — Il a quitté Belleville le lendemain ainsi
» que M. Doudoux.... cela a même encore
» fait jaser. On a dit : ces messieurs repar-
» tent bien vite parce que M. Auguste Mon-
» treville est maintenant près de mademoi-
» selle Adrienne, et qu'ils sont en colère de
» trouver la place prise... oh! si vous saviez
» comme on est mauvaise langue dans le
» pays! je n'aime pas cela, moi, j'exècre la
» médisance. J'aperçois un ami qui m'ap-
» pelle pour faire un quatrième au domino...
» pardon si je vous quitte, monsieur Mon-
» treville, et bien charmé d'avoir passé quel-
» ques momens agréables auprès de vous. »

M. Renard s'est éloigné; Auguste est atterré par tout ce qu'il vient d'entendre; il sort du café et marche au hasard dans Belleville; il ne veut qu'être seul pour se livrer à sa douleur; cela fait tant de mal d'appren-

dre que l'on est trompé par celle que l'on aime, de ne plus trouver que fausseté et perfidie dans des yeux où l'on cherchait, où l'on croyait voir de l'amour. Ce qui faisait notre bonheur, notre avenir, s'évanouit à cette seule pensée : elle me trompait !

« Cette Adrienne que je croyais la fran-
» chise même!... » se dit Auguste, « avoir eu
» des amans, des intrigues!... encore si elle
» me l'avait avoué!... Mais non, jamais les
» femmes n'avouent ces choses-là!... il faut
» toujours qu'elles trompent! Ah! si elles
» savaient le mal que cela nous fait quand
» nous apprenons par d'autres ce qu'elles
» auraient dû nous confier!...... Perfide
» Adrienne!... me laisser croire que j'ai son
» premier amour; alors même qu'elle m'ai-
» merait maintenant, puis-je compter sur un
» cœur qui s'est déjà donné si souvent!....
» Ce neveu de Vauxdoré... je me rappelle à
» présent qu'elle s'est troublée lorsqu'il vint
» voir son oncle pendant que j'étais là.....
» L'autre, je ne le connais pas. Et cette
» crainte qu'elle manifestait de me voir aller

» chez M. Troupeau... cette promesse qu'elle
» m'avait demandée de ne plus y mettre les
» pieds... Ah! je comprends son motif main-
» tenant!.... ce n'était pas par jalousie....
» non... mais elle redoutait que, chez son an-
» cienne amie, je n'entendisse parler d'elle...
» que l'on m'apprît pourquoi on avait cessé
» de la voir.... madame Troupeau m'aurait
» dit plus tôt ce que je sais aujourd'hui...
» Oh! oui, c'est pour cela qu'elle m'avait
» supplié de n'y pas retourner... hélas! je
» vois que M. Renard ne l'a point calomniée....
» Il dit que tout Belleville sait cela... eh bien!
» je veux interroger d'autres personnes... je
» veux être certain qu'il m'a dit vrai... et
» alors je la fuirai pour jamais! je ne serai
» pas assez sot pour devenir le mari d'une
» demoiselle qui a eu des amans. »

Auguste connaît quelques personnes dans Belleville, il va les voir; il s'informe, il interroge, amène la conversation sur Godibert et le fils de madame Ledoux. Il est toujours facile de faire répéter les méchancetés, parce que généralement les méchancetés font rire

et que nous aimons à nous moquer de nos semblables; chacun lui en dit autant que Renard, les uns en ayant l'air de douter du fait, les autres en lui jurant qu'ils avaient intention de l'avertir.

Auguste ne peut plus conserver le moindre doute; il a bientôt pris son parti : en amour on n'hésite pas lorsqu'on est profondément blessé. Il est rentré chez lui sans aller dire bonsoir à Adrienne; il s'enferme dans sa chambre, fait ses apprêts de départ, laisse sur une table l'argent qu'il croit devoir à Vauxdoré; ensuite il écrit deux lettres : une bien courte, bien brève à l'oncle d'Adrienne, une autre à celle qu'il allait épouser.

Tout cela terminé, Auguste n'essaie pas de se livrer au sommeil, il sait bien qu'il n'en goûtera pas; il attend le jour en pensant à Adrienne, en maudissant les femmes, et en se promettant de nouveau qu'il n'en aimera plus aucune.

Dès que le jour paraît, il sort de sa chambre; il marche bien doucement; son cœur

est serré en passant devant la porte de chez Adrienne; il s'arrête un moment!... il est sur le point d'entrer pour l'accabler de reproches... et lui pardonner peut-être; mais il pense qu'il est plus sage de ne point la voir. Il descend, ouvre la porte de la rue sans éveiller personne, et sort de chez Vauxdoré en jurant de n'y revenir jamais.

Au bout de quelque temps, les habitans de Belleville sont levés. Vauxdoré attend son déjeûner. Adrienne est descendue au jardin; surprise de n'avoir pas vu M. Auguste la veille, elle le cherche pour savoir ce qui l'a empêché d'aller lui dire bonsoir. Mais le jardin est désert, et Adrienne monte près de son oncle, en disant: « C'est singulier...
» serait-il déjà sorti?... mais sortir sans me
» voir, et hier au soir non plus... oh! ce
» n'est pas possible! il dort encore sans
» doute. »

Le déjeûner est servi, et Auguste ne paraît pas. « Il est peut-être indisposé, » dit Vauxdoré.

L'oncle n'a point achevé sa pensée, que

déjà Adrienne a quitté la salle ; elle gravit lestement l'escalier, elle est devant la chambre d'Auguste, qu'elle appelle en frappant à sa porte. Ne recevant point de réponse, elle entre... Le lit n'a point été défait... il n'est donc pas rentré de la nuit... une pâleur mortelle couvre le visage d'Adrienne ; mille pensées funestes s'offrent à son esprit... Tout-à-coup les deux lettres frappent sa vue.... elle les prend, en voit une pour elle. La pauvre fille devine déjà son malheur, car avant de la lire elle tremble, elle est obligée de s'asseoir, elle ne respire plus ; enfin ses yeux dévorent les caractères tracés par son amant.

« Vous m'avez trompé, Adrienne; d'autres
» que moi ont été aimés de vous. Je connais
» maintenant vos intrigues avec M. Ledoux
» et votre cousin Godibert. Si vous m'aviez
» dit avec franchise qu'avant de me connaître
» d'autres avaient eu votre amour, j'aurais
» pu peut-être vous pardonner et vous aimer
» encore; mais me jurer que seul j'ai possédé
» votre cœur, se donner pour ce que l'on

» n'est plus, c'est de la perfidie, et je ne puis
» prendre pour épouse celle qui m'a joué à
» ce point. Adieu : il vous sera facile de
» m'oublier, je tâcherai d'en faire autant;
» mais, que j'y parvienne ou non, vous ne
» me reverrez jamais.

» Auguste MONTREVILLE. »

Adrienne est quelques instans sans trouver même des larmes pour soulager sa douleur. Elle regarde toujours cette lettre, elle ne peut que murmurer : « Parti... pour ja-
» mais... et il croit que j'en ai aimé d'autres
» que lui... que je l'ai trompé... ô mon Dieu!
» vous savez qu'il n'en est rien!... que je
» suis innocente! et il me croit coupable!...
» et je ne le verrai plus! »

La pauvre fille laisse tomber sa tête sur sa poitrine, deux ruisseaux de larmes se font un passage et couvrent son visage sur lequel on lit un morne désespoir. En ce moment Vauxdoré, impatient de ne revoir ni Auguste ni sa nièce, monte aussi chez son jeune locataire; il trouve sa nièce tout en larmes.

« Eh bien ! qu'est-il donc arrivé?... tu
» pleures, Adrienne ; qu'est-ce encore?...
» où est M. Montreville?

» — Parti... parti pour toujours ! » murmure la jeune fille en sanglotant.

« — Parti !... quand il devait t'épouser...
» Ah, morbleu ! ce n'est pas possible.....
» Qu'est-ce que cela?... une lettre pour moi...
» Voyons. »

L'oncle ouvre précipitamment le billet à son adresse et lit : « Monsieur, je ne puis
» plus épouser mademoiselle votre nièce ;
» vous en devinerez facilement les motifs.
» Je vous laisse l'argent que je vous dois pour
» mon loyer ; quant au piano qui est dans
» ma chambre, vous en disposerez à votre
» gré. Recevez mes regrets et mes adieux. »

« Voilà qui est par trop impertinent ! » s'écrie Vauxdoré en froissant avec colère le billet dans ses mains ; « que veut-il dire
» avec ses motifs que je devinerai ?.... Eh
» bien ! Adrienne, vous devez comprendre,
» vous... Quelle est cette lettre que vous
» tenez ?... C'est de lui sans doute? Voyons
» ce qu'il vous écrit. »

Vauxdoré s'empare de la lettre que sa nièce tient encore, et qu'elle ne cherche même pas à retenir ; car, dans son accablement, elle semble ne plus voir ni entendre ce qui se passe autour d'elle. Vauxdoré lit ce qu'Auguste lui a écrit ; la colère se peint dans ses yeux ; il revient vers Adrienne, en s'écriant :

« Ainsi, mademoiselle, ce sont encore » vos intrigues, c'est votre mauvaise con- » duite qui est cause que vous manquez ce » mariage... On aura parlé à M. Montreville » de ce que vous avez fait avec votre cou- » sin, avec le jeune Ledoux... Vous voyez » ce qui en arrive !... On est toujours puni » de ses sottises !

» — Mais, mon oncle, je vous jure que » j'étais innocente ; je n'ai jamais eu les » intrigues qu'on me suppose !... — Grands » mots que tout cela !... ce n'est pas à moi » qu'il faut faire de tels contes !... Si je vous » écoutais, vous me diriez peut-être aussi » que vous n'avez eu aucune liaison avec » M. Auguste, tandis qu'il suffit de vous re-

» garder pour se convaincre de votre honte !
» — Ah ! mon oncle, cette faute est bien
» grande sans doute, mais elle est la seule
» que j'aie à me reprocher ! — Et moi, qui
» avais annoncé dans tout Belleville que ce
» jeune homme allait vous épouser !......
» Comme ils vont rire ! comme ils vont en-
» core se moquer de moi !... Mais non, je ne
» veux plus sous mes yeux souffrir un tel
» scandale ! c'est ma femme, qui, par sa
» faiblesse, autorisait vos sottises. Je ne
» veux plus de tout cela chez moi... Je vi-
» vrai seul, en garçon ; au moins, on ne me
» montrera plus au doigt, et je n'aurai pas
» une fille-mère chez moi. Vous m'avez en-
» tendu, mademoiselle? faites votre paquet,
» partez ! débarrassez-moi de votre présence,
» et du spectacle de votre honte ! »

Après avoir dit ces mots, Vauxdoré quitte brusquement la chambre ; il court prendre sa canne, son chapeau, et se hâte de sortir de sa demeure.

Adrienne n'a point essayé de calmer la colère de son oncle ; tout occupée de la pensée

qu'Auguste l'abandonne, il lui semble qu'elle ne saurait être plus malheureuse, et elle supporte presque avec indifférence toutes les autres peines qui viennent l'accabler. Cependant, de l'excès de la souffrance naît souvent un courage qui rend de l'énergie à notre ame. Adrienne l'éprouve en ce moment; elle essuie ses yeux, retient ses pleurs, se hâte de faire un paquet de ses effets, et, tout en se disposant à quitter la maison de son oncle, se dit :

« Il a voulu que je sois malheureuse...
» qu'importe où je serai maintenant, pourvu
» que je puisse pleurer en liberté!... Je sais
» travailler... eh bien! je gagnerai pour moi,
» pour mon enfant! Oh! oui, je passerai
» s'il le faut toutes les nuits, afin qu'il ne
» manque de rien... Mon pauvre enfant!
» ah! je ne l'abandonnerai jamais, moi! et
» quand je l'embrasserai, je croirai encore
» embrasser son père. »

Vauxdoré était sorti fort en colère; il était allé promener son humeur dans les prés Saint-Gervais; mais l'oncle d'Adrienne n'é-

tait pas méchant, et s'il se laissait emporter par un mouvement de vivacité, bientôt son bon naturel reprenait le dessus. Après deux heures de promenade, son sang est rafraîchi, sa tête calmée, et il se dit : « Cette pauvre
» fille, je lui ai parlé bien durement !... elle
» était déjà désolée de l'abandon de son
» amant... et, au lieu de tâcher de calmer
» son chagrin, je lui ai ordonné de sortir de
» chez moi... où ira-t-elle, sans argent et
» dans la position où elle est ?... Elle a fait
» une faute... est-ce une raison pour la ré-
» duire au désespoir, pour lui retirer mon
» amitié, la seule qui lui reste ?... Est-ce
» que je n'ai jamais fait de sottises, moi ?...
» Et qui diable n'en fait pas dans ce monde ?
» et pour ne pas entendre quelques bavards,
» quelques faiseurs de propos, je chasserais
» ma nièce !... je l'exposerais au besoin, à
» la misère !... Oh ! c'est alors que je serais
» bien plus coupable qu'elle !... Je n'avais
» pas le sens commun quand j'ai dit cela...
» pauvre Adrienne ! retournons chez moi,
» allons l'embrasser... et qu'il ne soit plus

» question de départ !.... c'est bien assez
» qu'elle pleure celui de son amant ! »

Vauxdoré se hâte de retourner vers sa demeure. Il arrive, il cherche, il appelle Adrienne ; mais il était trop tard : la pauvre fille venait de quitter la maison de son oncle, sans qu'aucun indice pût faire connaître de quel côté elle avait porté ses pas.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA PUCELLE

DE BELLEVILLE.

H. REMY, IMPRIMEUR DU ROI.

LA PUCELLE

DE BELLEVILLE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

> Toutes les primeurs plaisent, et surtout celles du cœur.
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES,

RUE NEUVE, N° 103,

ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1834.

LA PUCELLE

DE BELLEVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Amour et folies.

« Mais enfin, monsieur Baisemon, concevez-vous pourquoi Gueulard ne me » laisse plus dormir en paix une seule nuit? » Vous avez fait des rondes avec Grilloie? » — Oui, mademoiselle, j'en ai fait encore » une la nuit dernière, ainsi que j'ai eu » l'honneur de vous le dire tout à l'heure. » — Et vous n'avez rien aperçu, rien dé» couvert? — Pas l'ombre d'un individu, » mademoiselle. — Pourquoi donc Gueu» lard s'acharne-t-il à crier toutes les nuits? » — Mademoiselle, qui vous dit que ce

» chien n'est point atteint d'un catarrhe,
» dont les crises se renouvellent toujours
» vers la même période de temps? — Bah!...
» vraiment... vous penseriez... Au fait, j'ai
» eu long-temps une chatte qui toussait
» comme une poitrinaire: ce chien peut bien
» être enrhumé; alors il faudrait lui faire
» prendre quelque chose d'adoucissant. —
» Oui, mademoiselle; par exemple, au lieu
» d'os à ronger, si on lui donnait des bou-
» lettes de gomme? — C'est parfaitement
» trouvé! vous direz à Grilloie d'en acheter
» pour Gueulard. »

Le moyen proposé par M. Baisemon ne produit pas l'effet qu'on espérait : Gueulard refuse d'avaler de la gomme, et il fait encore plus de train, parce qu'on lui supprime ses os. Les habitans de la maison sont sur les dents; toutes les nuits ils sont réveillés, et quand par hasard le chien se tait, Virginie ne manque pas d'avoir un accès de somnambulisme. Il n'y a plus moyen de reposer sous le toit de mademoiselle Bellavoine : Perpétue maigrit et jaunit, Grilloie se casse

chaque jour davantage, M. Baisemon lui-même a perdu quelque chose de sa rotondité. Quant à Virginie, elle s'impatiente de ce que ses amoureux se bornent à faire aboyer le chien, et se dit : « Si c'est pour » cela qu'ils m'ont suivie jusqu'à Senlis, ce » n'était pas la peine de se battre sur la » route. »

M. Baisemon, fatigué de faire des rondes de nuit et voulant peut-être essayer de dormir le jour, venait de se dire atteint de maux de reins qui l'empêchaient de bouger. Depuis trois jours, il gardait le lit, où Perpétue lui portait régulièrement le matin et le soir une rôtie au sucre; puis elle le frottait avec zèle, afin de redonner de la souplesse à ses reins, et sans exiger qu'il gardât son caleçon. Perpétue était une fille sage; mais les plus sages sont souvent les plus dévouées, et savent immoler leurs scrupules pour secourir ceux qui souffrent. Pour les bonnes sœurs attachées au service des hospices, il n'y a plus de sexes, et Perpétue en disait autant, en frottant le gros Baisemon.

Mais voilà que Grilloie s'avise aussi d'être malade, d'avoir des douleurs, de ne plus pouvoir faire son service. Pour celui-là, on se contentera de le laisser couché; on ne lui portera pas de rôtie et on n'ira pas le frotter; pourtant le vieux jardinier avait vingt ans de plus que Baisemon, et il travaillait à la terre, ce qui est plus fatigant que de se chauffer devant une cheminée; mais c'est ainsi que beaucoup de gens pratiquent l'humanité. Ils sont serviables, complaisans pour ceux qu'ils aiment, durs et insensibles pour les autres, et ils croient avoir de grandes qualités!

Lorsque Grilloie a déclaré d'un ton lamentable qu'il est hors d'état de se lever, Perpétue va trouver sa maîtresse. Mademoiselle Bellavoine était alors dans son salon avec sa nièce, à laquelle elle faisait confectionner un sirop dont elle voulait faire prendre à M. Baisemon, sirop composé d'absinthe, d'anis, de cannelle et de sucre, et qui était souverain pour les maux de reins; mais dans lequel Virginie glissait de temps à au-

tre quelques pincées de sel et de poivre pour la plus grande jouissance de Baisemon.

« Ah! mademoiselle! voilà bien une » autre affaire! » s'écrie Perpétue en entrant dans le salon.

« — Qu'est-ce donc, Perpétue? est-ce que » ce pauvre Baisemon se sent plus mal? — » Non, mademoiselle; grâce au ciel, cet ex- » cellent homme ne souffre pas plus... il a » pris sa rôtie ce matin, il m'a dit même » qu'il commençait à se retourner un peu.... » ça revient tout doucement. Mais ne voilà- » t-il pas que ce vieux Grilloie s'avise d'être » malade aussi! — Comment! Grilloie, mon » jardinier? — Oui, mademoiselle; quand » je suis allée m'informer ce matin pourquoi » il ne venait pas, ce vieux pleurard m'a » dit : « Je ne peux pas me lever, j'ai mal » partout!.... » Et puis c'est qu'il tousse, il » crache! que c'en est dégoûtant!... il aura » trop bu, l'ivrogne!...—Ah! mon Dieu!... » Grilloie au lit.... mais c'est fort désagréa- » ble. — C'est ce que je lui ai dit : Notre » maîtresse ne vous paie pas pour que vous

» restiez dans votre lit, vieille brute! mais
» bath! ça n'est plus bon à rien. — Et ce
» pauvre Gueulard, comment va-t-il?—Oh!
» Gueulard se porte bien le jour; vous sa-
» vez, mademoiselle, qu'il ne crie que la
» nuit. Avec tout ça, me voilà seule pour
» trotter dans la maison et au dehors.... je
» suis sur les dents aussi moi!.... je maigris
» que c'est effrayant! je danse dans mon ca-
» leçon!... on n'a plus de repos ici!... et
» s'il arrivait quelque chose la nuit, qui est-
» ce qui nous défendrait à présent que nos
» deux hommes sont sur le dos? — C'est
» vrai, Perpétue, nous serions exposées à
» tout.

» — Ma tante, » dit Virginie, « si vous le
» vouliez, j'irais faire les courses, acheter
» les provisions...—Non, ma nièce, non, cela
» ne serait pas convenable ni décent; vous
» ne devez point aller au marché ni sortir
» seule... vous êtes appelée à un rang trop
» élevé pour vous occuper de ces menus dé-
» tails.... — Mais vous me faites bien faire
» du sirop, ma tante.—C'est différent, ma

» nièce, ce sirop est pour administrer à un
» malade. On a vu des chanoinesses, des
» abbesses, des princesses, panser elles-
» mêmes des blessés! c'est le but qui sanc-
» tifie tout. Mais voyons, Perpétue, com-
» ment allons-nous faire? c'est très-embar-
» rassant.—Mon Dieu! il n'y a qu'à prendre
» du monde de plus: aussi bien, c'était
» déjà indispensable, ce vieux Grilloie n'est
» plus propre à rien! — Connaissez-vous
» quelque servante honnête, de mœurs irré-
» prochables?—Oh! il ne faut pas prendre
» de femmes!..... je n'en veux pas d'autre
» pour servir ici que moi!... Ah ben oui!...
» une servante!... qu'il faudrait former, ou
» qui me laisserait tout à faire!... d'ailleurs
» je n'en veux pas ici avec moi! si vous en
» prenez une, donnez-moi mon compte,
» je m'en vais!...—Allons, allons, Perpé-
» tue, calmez-vous... c'est pour vous aider
» que je vous offre cela.—M'aider!... je n'ai
» pas besoin qu'on m'aide dans ce qui me
» regarde! je crois que je fais assez bien
» mon service; mais nous avons besoin

» d'hommes pour nous défendre et veiller
» sur nous ; car le tintamare de nos nuits
» me rend toute peureuse !... ce n'est pas
» une femme qui nous protégera ; elle crie-
» rait aussi, voilà tout ; et puis est-ce que
» je m'accorderai avec une autre servante?...
» — Mais enfin, où trouver un serviteur fi-
» dèle, honnête, probe ? — J'vais vous dire
» ce que m'a déjà proposé la fruitière, ma-
» dame Beuré ; c'est deux frères, deux jeu-
» nes gens bien honnêtes, qui arrivent de
» leur pays... de la Lorraine, je crois, et
» qui cherchent à se placer et se contente-
» ront des gages qu'on leur donnera. Ma-
» dame Beuré en répond ; il paraît qu'elle
» connaît leur famille. — Mais, Perpétue,
» deux serviteurs de plus, c'est beaucoup.
» — Ah ! nous trouverons bien à les occu-
» per : l'un sera pour le jardin, l'autre pour
» l'écurie, la basse-cour, la maison !... et
» par la suite, s'ils ne vous conviennent pas,
» vous les renverrez. — Eh bien ! dites à
» cette fruitière de m'envoyer ces deux gar-
» çons... si je leur trouve de la décence, de

» la tenue.... s'ils me plaisent enfin, nous
» verrons. — J'vas tout de suite aller chez
» madame Beuré. »

Perpétue qui tient beaucoup à avoir des hommes pour veiller sur elle, parce qu'elle se flatte d'avoir encore quelque chose à conserver, va sur-le-champ chez la fruitière, et celle-ci lui dit : « Avant une heure les
» deux Lorrains seront chez vous. » Et dès que la servante a tourné les talons, madame Beuré fait avertir Godibert et Doudoux. Ces messieurs, moyennant quelques écus, avaient mis la fruitière dans leurs intérêts; et la bonne femme, qui n'avait pas toujours vendu que des pommes, leur avait dit : « Je
» vous introduirai dans la maison. » En effet, une heure ne s'était pas écoulée que les deux amoureux, revêtus de longues blouses bleues, la tête couverte d'une perruque rousse et d'un chapeau à grands bords, frappent chez mademoiselle Bellavoine.

Perpétue sourit en les voyant entrer. Godibert et Doudoux, qui savent comment il faut se conduire pour être admis chez la

vieille tante, commencent par saluer avec respect la servante.

« Vous êtes les deux Lorrains, les deux » frères qui voulez entrer en service, n'est- » ce pas? — Oui, mademoiselle, si vous » voulez bien le permettre. — Oh! madame » Beuré vous a bien recommandés! venez, » je vais vous présenter à ma maîtresse. »

Les deux jeunes gens sont introduits devant mademoiselle Bellavoine; ils restent à la porte, debout, les yeux baissés, ayant l'air de ne point oser faire un pas. Virginie, qui les a reconnus du premier coup d'œil, est obligée de porter un mouchoir à sa bouche pour ne pas rire de leur tournure. Mademoiselle Bellavoine se tourne vers sa nièce et lui dit : « Allez à votre chambre, mon en- » fant; il n'est pas nécessaire que vous soyez » présente à l'interrogatoire que je vais faire » subir à ces deux hommes. »

Virginie s'incline et se lève; mais en passant près des jeunes gens, elle trouve moyen de leur dire : « Ah! que vous êtes laids » comme ça! »

« Approchez.... approchez, » dit made-

moiselle Bellavoine en faisant signe aux soi-disant Lorrains d'avancer, tandis que Perpétue se penche vers l'oreille de sa maîtresse pour lui dire : « Ils ont l'air timides comme » des nonnes !... c'est une trouvaille, made-» moiselle ! — Taisez-vous, Perpétue ;.... » eh bien ! avancez donc... jeunes gens, je » vous le permets.— Ah, madame !...— Je » ne suis point madame, je suis demoiselle. » — Faites excuse, mamzelle, je sommes si » peu avancés pour notre âge !... — Il n'y » point de mal. Vous désirez donc vous pla-» cer ? — Oui, mamzelle.—Que savez-vous » faire ?—Nous ferons tout ce que vous vou-» drez, mamzelle.

» — Ils ont du zèle, « dit tout bas Perpétue, « moi, je les dresserai au service: » — Silence donc, Perpétue ! Vous êtes » Lorrains? — Oui, mamzelle, de Nancy. » — Vous êtes frères ? — Oui, mamzelle, » de père et de mère. — Que font vos pa-» rens? — Rien, mamzelle. — Comment » rien? — Ils sont morts.— C'est différent ; » et comment vous nommez-vous ? »

Les deux jeunes gens se regardent : ils

n'avaient pas pensé à se pourvoir d'un nom; c'est à qui ne répondra pas, et Perpétue marmotte encore : « Ils n'osent pas parler !... » voilà des jeunes gens bien élevés au moins. »

Enfin Godibert s'écrie : « Notre père s'ap-
» pelait Thomas, je me nomme Jean, et
» mon frère Pierre.

» —C'est bien, dites-moi, vous n'avez pas
» la prétention de gagner beaucoup? — Ce
» qui vous fera plaisir, mamzelle, et quant
» à ce qûe de la probité, oh! vous pouvez
» être en repos! — Oui, madame Beuré a
» répondu de la vôtre; mais cela ne suffit
» pas; je dois vous prévenir d'une chose,
» Jean et Pierre : pour rester à mon service il
» faut mener une vie exemplaire, ne jamais
» jurer, ne jamais prononcer de ces vilains
» mots!... qu'une femme ne doit pas en-
» tendre, et surtout n'avoir aucune connais-
» sance, aucune amourette!... — Ah, mam-
» zelle! est-ce que j'avons jamais pensé à ça!
» — A la bonne heure! si vous ne pensez ja-
» mais à ça vous resterez chez moi; mais du

» moment que vous penserez à ça, je vous
» mettrai à la porte. — Ça suffit, mamzelle.
» — Vous, Jean, vous travaillerez au jardin,
» et Pierre sera employé dans la maison et
» à la cuisine. Avez-vous vos effets? — Oui,
» mamzelle, j'avons chacun not' petit pa-
» quet. — En ce cas, vous pouvez rester
» chez moi; Perpétue va vous installer et
» vous montrer où vous coucherez. »

Godibert et Doudoux saluent de nouveau jusqu'à terre et suivent Perpétue, qui va trotillant devant eux, en disant : « Venez avec
» moi, Jean et Pierre... je vais vous mettre
» sur-le-champ à la besogne.... Oh! c'est
» que nous en avons par-dessus la tête ici...
» Mais j'aurai soin que vous soyez bien
» nourris... c'est moi que cela regarde; et
» si vous êtes dociles, exacts à vos devoirs,
» vous ne vous repentirez pas d'être entrés
» chez nous. Tenez, Jean, vous coucherez
» là... dans cette petite chambre au rez-de-
» chaussée; elle donne sur le jardin, cela
» vous sera commode pour votre besogne...
» Pierre aura sa chambre en haut, dans les

» mansardes, au-dessus de notre régisseur
» M. Baisemon, digne homme, qui est
» indisposé pour le moment ainsi que
» notre vieux concierge. Jean, voici le
» jardin, il y a beaucoup à faire là! Vous
» connaissez-vous à tailler les arbres, à
» planter, à soigner les légumes! — Oh
» oui! mamzelle. — C'est bien : vous me
» cueillerez du persil et de la ciboule, j'en
» ai besoin pour le dîner. Pierre, voici deux
» pigeons que vous allez plumer, car j'ai
» beaucoup à faire; ensuite vous balaierez
» et frotterez avec soin le grand escalier. Moi,
» je vais aller frotter ce pauvre M. Baisemon,
» notre régisseur, et savoir s'il remue un
» peu plus qu'hier.

Perpétue est éloignée; les deux jeunes gens se regardent en riant.

« Nous voici dans la place! » dit Godibert. « — Oui, et nous avons eu déjà l'in-
» effable bonheur de voir Virginie!... O
» fille incomparable! ô Armide! ô Circé!...
» — Elle nous a dit que nous étions vilains
« comme ça. Le principal c'est que le gros

» régisseur et le vieux Grilloie ne nous re-
» connaissent pas pour ceux qu'ils ont vus
» sur la route. — Ces gens-là n'ont pas des
» yeux de lynx! — Ils sont tous les deux
» malades en ce moment, cela nous donnera
» le temps de nous reconnaître..... Ça ne
» m'amuse pas beaucoup d'aller cueillir du
» persil et de la ciboule pour cette vieille
» bavarde! —Ni moi de plumer des pigeons
» et de frotter l'escalier! — Mais nous som-
» mes près de la petite, c'est l'essentiel! —
» O Virginie!.... ô quatrième Grâce! ô
» dixième Muse! ô...—Monsieur Doudoux,
» il n'est pas question de tout cela. Rappe-
» lez-vous nos conventions : mademoiselle
» Troupeau nous dira quel est celui qu'elle
» préfère de nous deux... alors l'autre s'en
» ira; mais jusqu'à ce que nous trouvions
» l'occasion de forcer la petite à se déclarer,
» point de tentatives pour la voir seule et
» lui dire des douceurs au détriment de son
» rival. — C'est convenu..... — C'est en-
» tendu. »

Les deux jeunes gens renouvellent une

promesse que chacun d'eux a l'intention de ne pas tenir ; car ils pensent déjà à se procurer en secret une entrevue avec Virginie ; mais c'est presque toujours ainsi que cela se pratique. On promet, on jure même : cela n'engage à rien.

Quoique habitant sous le même toit que Virginie, il n'était pas facile de se trouver seul avec elle ; sa tante la gardait presque constamment à ses côtés, et le temps était trop froid pour aller se promener au jardin. Il faut, pendant plusieurs jours, se contenter de se lancer de tendres regards lorsque l'on n'est pas observé; mais Perpétue ne laisse pas un moment de repos aux nouveaux serviteurs, elle est sans cesse sur leurs pas : il faut que l'un lui épluche des légumes, que l'autre lui fende du bois ou lui allume son feu ; et cela commence à ennuyer beaucoup les jeunes gens qui sont obligés d'obéir.

Le sirop que mademoiselle Bellavoine a fait prendre à Baisemon cause à celui-ci des coliques qui le forcent à garder le lit huit jours de plus ; mais Gueulard avait cessé

d'aboyer depuis que Jean et Pierre étaient à la maison, et Perpétue ne cessait de dire à sa maîtresse: « Voyez-vous, mademoiselle,
» c'est parce que nous avons à présent deux
» défenseurs vigoureux que les tapages noc-
» turnes ont cessé. Ah! j'ai eu là une bien
» heureuse idée de vous faire prendre pour
» domestiques ces deux Lorrains! ils ne sont
» pas très-habiles pour plumer les volailles
» et éplucher les légumes; mais ils sont doux
» et respectueux, que c'en est édifiant!

» — Oui, j'en suis assez satisfaite, » répond la vieille fille, « je ne les entends ni
» jurer, ni dire de vilains mots, et ils sont
» remplis de zèle; car je ne puis pas me re-
» tourner que je n'aperçoive l'un des deux
» frères derrière moi; mais je ne sais pas
» s'ils portent des caleçons : le leur avez-vous
» demandé, Perpétue? — Pas encore, ma-
» demoiselle. — Vous aurez soin d'en placer
» un sur chacune de leurs couchettes, en
» leur disant que cela entre dans ma livrée.
» — Oui, mademoiselle. — J'espère que ces
» Lorrains plairont aussi à l'estimable Bai-

» semon. — Cela vaut bien mieux que ce » vieux Grilloie qui gémit toujours dans son » lit, l'ivrogne! Mademoiselle, quand il sera » guéri, il faudra le mettre à la porte; il y a » même bien des maîtres qui ne l'auraient » pas gardé malade; mais vous êtes si bien- » faisante, mademoiselle, vous poussez » quelquefois cela trop loin! — C'est vrai, » Perpétue, je consulterai Baisemon à cet » égard. »

Un matin, Virginie trouve l'occasion de s'échapper et de courir au jardin; elle y est à peine que Godibert est près d'elle, et prend sa petite main qu'il baise avec ardeur, en s'écriant: « Ah! mademoiselle, il faut beau- » coup vous aimer pour se décider à rester » ici, à racler un jardin et à éplucher des » ognons pour une maudite servante qui est » sans cesse sur mon dos!

» — Comment, monsieur Godibert, vous » pensez encore à moi? — Vous êtes mon » chef de file, mademoiselle, je ne veux » obéir qu'à votre commandement; mais il » y a ici un autre jeune homme qui prétend

» que vous l'aimez aussi? — Il ment. —
» Que vous lui avez donné des espérances?
» — Ça n'est pas vrai. — Que vous lui avez
» permis de vous suivre? — Qu'est-ce que
» cela prouve? — Alors, puisque vous ne
» l'aimez pas, je vais le mettre à la porte.
» — Non, je ne veux pas que vous mettiez
» M. Doudoux à la porte; je veux que vous
» restiez ici tous les deux, parce que cela
» m'amuse. — Cependant, mademoiselle...
» — Voilà Perpétue... sauvez-vous! »

Godibert s'éloigne; Virginie rentre à la maison, laissant Perpétue au jardin. Dans l'escalier, la jeune fille trouve Doudoux qui était obligé de frotter; il se précipite à ses genoux, en s'écriant :

« Ah! mademoiselle! je puis donc enfin
» vous parler... je brûle, je meurs, je me
» dessèche! — Ah, mon Dieu! monsieur
» Doudoux, pourquoi vous desséchez-vous?
» — Parce que j'aurais besoin d'appuyer
» mon cœur contre le vôtre, de mêler mes
» battemens à vos pulsations... de trouver
» la vie dans vos regards... — Vous parlez

» toujours de manière à ce que je ne vous
» comprenne pas : est-ce exprès ? — Ah !
» mademoiselle, depuis que je vous ai vue
» à Belleville, je n'ai pas eu un *iota* de plai-
» sir ! pas un *béta* de bonheur ! et ce grand
» M. Godibert prétend être aimé de vous ?
» — C'est faux ! — Il dit que vous le préfé-
» rez à moi ? — Il n'en sait rien. — Que c'est
» par vos ordres qu'il est ici ?... — Ça ne fait
» rien du tout. — Alors je vais lui dire qu'il
» peut s'en aller. — Non, je vous défends
» de rien lui dire... — Mais, mademoiselle...
» — Ma tante m'appelle. Adieu. »

La jeune fille s'éloigne : les jeunes gens ne sont pas plus avancés ; mais ils se promettent, à la première occasion, de forcer Virginie à se déclarer positivement. Cette occasion se présente le lendemain : Virginie saisit un instant où sa tante tourne le dos, elle s'échappe et court au jardin ; elle est bientôt abordée par Godibert. Malheureusement le joli mois de mai n'était pas encore revenu, il n'y avait ni feuillage, ni ombrage ; mais les amoureux s'accommodent de tout : lors-

qu'on est sans témoins, tous les endroits sont propices pour donner et recevoir des baisers; et je ne sais pas où l'on ne ferait point l'amour lorsqu'on est vivement possédé du désir de le faire!

Au lieu de perdre son temps à parler de son rival, et à chercher à savoir quel est celui que Virginie préfère, Godibert entourait de ses bras la taille mignonne de la petite, il embrassait tout ce qui était à sa portée; et, comme on se défendait mal, il trouvait toujours quelques larcins à faire. Il se disait: « A quoi bon la questionner? si je triomphe, c'est que c'est moi qu'elle aime! » Mais tout-à-coup un cri de fureur se fait entendre. C'est Doudoux qui, voyant son rival étreindre Virginie dans ses bras, se jette sur lui, le tire par sa blouse, et lui glisse entre les jambes le manche de son balai.

Virginie s'est dégagée et sauvée. Les deux amoureux se livrent un nouveau combat, se servant l'un du balai, l'autre du râteau. Perpétue arrive dans le jardin, elle se précipite entre les combattans, en s'écriant:

« Miséricorde!... est-ce bien possible !...
» deux frères se battre!.. ô mes enfans! à
» quoi pensez-vous?... qui a pu allumer
» votre colère?... se battre ici!.. c'est fort
» mal!... je veux qu'on se raccommode...
» mais d'abord, apprenez-moi pourquoi vous
» vous battiez. »

On ne pouvait pas avouer à Perpétue le motif de la querelle. Godibert et Doudoux baissent les yeux et restent muets.

« Eh bien, Jean!... eh bien, Pierre!...
» vous vous taisez... vous êtes tout honteux
» sans doute de vous être livrés à de tels
» excès!—C'est vrai, mamzelle.—A la bonne
» heure; mais enfin, pourquoi vous battiez-
» vous?—Mamzelle... c'est que... ce matin,
» je n'avais que du fromage pour déjeûner...
» et il prétend, lui, que vous lui avez donné
» du raisiné. — Comment! c'est pour une
» telle bagatelle que vous vous abandonnez
» à la colère!.. bonne sainte Vierge!... se
» battre pour du raisiné!.. allons, calmez-
» vous, demain vous en aurez tous les deux;
» mais que l'on ne se querelle plus, sinon

» je le dis à mademoiselle qui vous renver-
» rait bien vite. »

Les jeunes gens promettent d'être désormais d'accord, et Perpétue reprend : « Main-
» tenant, mes enfans, il faut que vous sa-
» chiez pourquoi je venais vous chercher.
» Notre digne régisseur, M. Baisemon, a
» toujours des douleurs intestinales ; le
» pharmacien m'a donné pour lui un lave-
» ment composé ; ce pauvre M. Baisemon
» ne peut pas le prendre lui-même : je me
» serais bien sacrifiée, s'il n'y avait eu per-
» sonne pour le lui donner... parce qu'il y
» a des cas où il faut fermer les yeux ; mais,
» comme vous êtes ici, c'est vous qui admi-
» nistrerez le purgatif en question.... Al-
» lons, qui est-ce qui monte là haut... le re-
» mède est prêt, M. Baisemon l'attend. »

Godibert et Doudoux font chacun une grimace épouvantable, et l'ex-cuirassier s'écrie : « Ah ! sacré mille bombes, ce ne
» sera pas moi qui donnerai le lavement,
» toujours !...

» — Ah ! mon Dieu !.. qu'ai-je entendu

» là! » s'écrie Perpétue, « quel jurement!...
» quels mots!.. ah ! Jean, où avez-vous ap-
» pris à dire de ces vilaines choses ?—Par-
» don, mademoiselle, mais c'est que je ne
» veux pas... je ne puis pas faire ce que vous
» désirez !... d'abord, je n'ai jamais su tenir
» une seringue.

» — Vous ne voulez pas! rappelez-vous,
» mon garçon que vous êtes ici pour tout
» faire. — Tout faire... c'est une façon de
» parler; je ne pensais pas que cela irait
» jusque là.—Et vous, Pierre, êtes-vous
» aussi peu complaisant que votre frère?—
» Mamzelle, je ne me soucie pas d'étudier
» la nature de M. Baisemon; je suis comme
» mon frère, peu familier avec l'instrument
» que vous m'offrez...—Ah! j'en suis bien
» fâchée, mais il faut obéir oupartir d'ici!...
» je suis bonne avec vous; mais je veux qu'on
» exécute mes ordres... allons, messieurs,
» montez tous les deux chez ce digne Bai-
» semon qui s'impatiente sans doute de ne
» pas vous voir venir... vous vous aiderez
» mutuellement; venez, je vais vous con-
» duire. »

Les jeunes gens suivent Perpétue tout en se promettant de ne pas faire ce qu'elle exige. La servante va s'armer de l'instrument ordonné, et marche, en le tenant, devant Godibert et Doudoux, qu'elle conduit jusqu'à la chambre de Baisemon. Le gros bonhomme était dans son lit. Perpétue entre et pose ce qu'elle tenait sur un siége, en disant : « Monsieur Baisemon, je vous amène » nos deux Lorrains, qui vont vous donner » ce que vous savez bien. »

Baisemon entr'ouvre son rideau et regarde dans la chambre ; les deux jeunes gens venaient d'entrer, ils se tenaient debout en faisant une moue horrible. Perpétue s'approche de Baisemon et lui dit à l'oreille : « Comment trouvez-vous nos Lorrains ? — » Hem !... mais... je leur trouve l'air bien » sérieux... — C'est le respect qui les rend » ainsi. — C'est dommage qu'ils aient tous » les deux les cheveux rouges. — Est-ce que » vous croyez que cela empêche de donner » un lavement ? — Non, mais... je n'aime » pas les hommes rouges.... ça me rappelle

» les Cosaques. — Ce sont de bons garçons
» qui seront trop heureux de vous être agréa-
» bles ; au revoir, monsieur Baisemon...
» tout est prêt, je vous laisse... Allons, mes
» enfans, tâchez d'être bien adroits et de
» satisfaire notre excellent régisseur. »

Perpétue sort et pousse la porte ; M. Baisemon referme son rideau en disant : « Mes amis,
» je vais me disposer. » Godibert et Doudoux sont au milieu de la chambre, se regardant, regardant la seringue et ne bougeant pas. Le rideau s'ouvre de nouveau, et quelque chose d'énorme se présente à nu sur le bord du lit ; les deux jeunes gens reculent au fond de la chambre, tandis que Baisemon, dont on ne voit pas la tête, crie : « J'attends la lotion
» qui doit édulcifier mes lombes et purifier
» mes voies ; allons, mes bons Lorrains...
» *admovete et promovete.* »

Mais Godibert croise ses bras, en disant : « Le plus souvent ! » et Doudoux, en regardant vers le lit, murmure : « Cela a la
» figure d'un oméga.

» — Allons donc, mes bons amis, je vais

» m'enrhumer !... » reprend Baisemon en s'agitant sur le bord du lit. » Finissons-en, » *ad rem*.

» — Il a raison, il faut en finir, » dit Godibert en allant prendre la seringue; puis se plaçant à l'autre bout de la chambre et visant Baisemon comme s'il tenait un fusil, il lui crie : « Y êtes-vous. — Vous le voyez » bien, mon fils ! — Alors, attention : je fais » feu ! »

Et, poussant de toute sa force, il asperge la nudité de Baisemon qui crie à tue tête : « Mais, ce n'est pas cela... vous vous » trompez, mes amis, vous n'y êtes pas du » tout. »

Malgré ses cris le gros malade reçoit tout le contenu de l'instrument, après quoi les deux jeunes gens sortent en riant de la chambre, et, pour bien achever leur journée, ils vont dans la cour détacher Gueulard qu'ils chassent à grands coups de fouet hors de la maison.

CHAPITRE II.

La nuit tous les chats sont gris.

Après l'exploit des deux jeunes gens, Perpétue est montée chez M. Baisemon pour savoir s'il est satisfait du service des deux Lorrains ; la servante avait entr'ouvert doucement la porte ; mais entendant comme des gémissemens sourds, elle se décide à entrer dans l'appartement, et elle voit Baisemon nageant sur son lit et se perdant sous sa couverture, parce que sa chemise mouillée s'est collée sur sa tête.

Perpétue s'arme de résolution, et elle va bravement dépétrer Baisemon de ses draps et de ses couvertures ; frappée de la désolation peinte sur ses traits, elle lui dit :

« Qu'est-il arrivé ? mon Dieu !... que signi-
» fie ce désordre?... — Ah ! ma chère Per-
» pétue, j'avais bien raison de me défier de
» ces deux garçons qui ont les cheveux rou-
» ges !.... — Qu'ont-ils donc fait?.... est-ce
» qu'ils n'ont pas su vous administrer le pur-
» gatif? — Oui, ils me l'ont donné, mais
» *extra* et non pas *intra*. Ils m'ont aspergé...
» noyé... ils ont fait un bassin de mon lit;
» j'avais beau leur crier : ça ne se donne pas
» comme ça! ils allaient toujours. — Ah!
» les imbécilles !... les butors !... arroser ce
» digne M. Baisemon !...—J'ai pris un bain
» complet! — Voilà ce que c'est que d'é-
» couter de sots scrupules !... si je vous l'a-
» vais donné moi-même cela aurait été si
» bien. — Ah ! vous m'auriez fait tant de
» plaisir, bonne Perpétue !... vous avez la
» main si légère!...— Mais je gronderai nos
» Lorrains !... je suis très-mécontente.... Je
» vais vous faire chauffer une chemise......
» Vous allez tâcher d'avoir chaud et puis
» ensuite je parlerai à Jean et à Pierre.....
» levez-vous un instant que je refasse votre

» lit, que je change vos draps. — Mais,
» digne Perpétue, c'est que je n'ai pas de
» caleçon pour l'instant. — Eh mon Dieu!
» je l'ai bien vu!.... mais que me font ces
» bagatelles quand il y va de votre santé?...
» —Ah! fille céleste... comme vos soins me
» redonnent de la chaleur!... — Ah! Bai-
» semon!.... Baisemon!.... — Tout ce que
» vous voudrez, divine Perpétue! »

Lorsque la servante a fini de réchauffer le régisseur, elle descend pour donner une semonce aux jeunes gens; ceux-ci reçoivent avez assez d'indifférence les réprimandes de la domestique: ils commençaient à s'ennuyer du rôle qu'il leur fallait jouer; chacun d'eux voulait forcer Virginie à s'expliquer, et était décidé à tout tenter pour obtenir d'elle un entretien secret.

Soit que le bain eût été salutaire à Baisemon, le lendemain de cet événement, il se sent assez bien pour descendre près de mademoiselle Bellavoine. Il la trouve de fort mauvaise humeur; on venait de lui servir une petite volaille que Pierre n'avait pas vi-

dée, malgré les ordres de Perpétue, et un potage aux herbes dans lequel Jean avait mis de la bourrache et du pourpier au lieu de cerfeuil et d'oseille.

« Ah! respectable Baisemon, il est temps » que vous repreniez la direction de cette » maison ! » dit la vieille fille en voyant entrer son régisseur. « J'ai deux valets qui ne » font plus que des sottises!... Dans le commencement de leur séjour ici cela s'an» nonçait bien !... Mais je ne sais ce qui leur » passe par la tête... ils font tout à rebours » à présent! — Je m'en suis aperçu, made» moiselle!...— N'ont-ils pas laisser échap» per Gueulard, mon fidèle gardien ! — » Quoi! Gueulard n'est plus ici? — Depuis » hier on ne sait ce qu'il est devenu ! Jean » et Pierre affirment que le chien a sauté » par-dessus le mur!... — Il faudrait admo» nester un peu ces deux valets.... — Voilà » un dîner détestable.... je ne puis manger » de cela ... Ma nièce, appelez donc Per» pétue, que je sache ce qu'il y a dans ce » potage. »

Virginie se pince les lèvres pour dissimuler un sourire, et va sonner la servante qui accourt et baisse modestement les yeux en apercevant le gros Baisemon.

« Perpétue, est-ce vous qui avez confec-
» tionné mon dîner ? » demande mademoiselle Bellavoine. « — Mademoiselle, je me
» suis fait assister un peu par Jean et Pierre.
» — Tout cela est détestable... Ces garçons
» n'entendent rien à la cuisine. Ils m'empoi-
» sonneront quelque jour... jugez-en, hon-
» nête Baisemon. »

Baisemon approche de ses lèvres une cuillerée de potage et la repousse bien vite, en s'écriant : « Cela est horriblement sauvage !
» et cette volaille est d'une amertume ex-
» trême ! — C'est singulier, mademoiselle,
» ces deux frères ne sont plus reconnaissa-
» bles... ils m'écoutent à peine... ils sifflent
» ou ils chantent quand je leur parle. — Ils
» sifflent !... fi donc !... je ne veux ni qu'on
» siffle ni qu'on chante chez moi..... Allez
» leur intimer d'avoir d'autres manières, si-
» non je les renvoie. — J'y vais, mademoi-

» selle; ah! à propos... Grilloie va mieux... » il est levé aujourd'hui!... Ah! il faut lui » rendre justice, il n'a jamais chanté ici, » Grilloie!..... Je vais tancer les deux Lor» rains. »

Perpétue n'avait pas pardonné aux jeunes gens la manière dont ils avaient arrosé Baisemon; elle ne les voyait plus d'un bon œil, et c'est presque avec joie qu'elle va leur transmettre les ordres de sa maîtresse. Cependant mademoiselle Bellavoine a fait placer Baisemon près du feu; elle s'informait avec sollicitude de l'état de sa santé; elle voulait encore lui faire prendre du sirop, ce dont le gros régisseur se défendait, lorsque Perpétue revient pâle, effarée, les yeux pres» que hagards, en s'écriant: «Ah! mon Dieu! » sainte Vierge!.... Je ne sais plus où j'en » suis.... Qui s'y serait attendu!... »

Chacun regarde Perpétue, Virginie riant d'avance, parce qu'elle présume qu'il s'agit d'un nouveau tour d'un de ses amoureux, Baisemon déjà inquiet, et mademoiselle Bellavoine toute prête à se mettre en colère.

« Qu'avez-vous encore, Perpétue? » s'écrie la vieille fille. « — Ah! mademoiselle, je » vais vous le dire... Mais cela est si affreux... » Je ne puis parler devant mademoiselle » votre nièce!.... — Virginie, allez à votre » chambre. — Pourquoi donc, ma tante? — » Allez toujours, petite; une fille bien élevée « obéit et ne réplique pas. »

Virginie s'éloigne, mais en se promettant bien d'apprendre par Godibert ou Doudoux ce qui a bouleversé Perpétue.

La nièce éloignée, mademoiselle Bellavoine fait approcher sa servante et lui dit: « Parlez maintenant. — M'y voici, mademoi» selle. J'étais allée trouver ces deux garçons, » Jean et Pierre, pour leur laver un peu la » tête, comme vous me l'aviez recommandé; » je rencontre d'abord le plus petit dans la » cour; je lui annonce que votre intention » est de le renvoyer s'il ne se conduit pas » mieux. Et en effet les escaliers ne sont ni » frottés ni balayés: cela devient un vérita» ble désordre.... Eh bien! mademoiselle, » croiriez-vous qu'au lieu de s'excuser,

» M. Pierre me répond fort malhonnêtement : Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez.

» — Cela est impertinent, » dit mademoiselle Bellavoine. « — Cela est même inconvenant, » ajoute Baisemon; « car en ce moment l'honnête Perpétue vous représentait... Poursuivez, fidèle servante.

» — Hélas! je ne sais si j'oserai vous dire » le reste.... c'est bien pis, ma foi!.... Ce » Pierre m'avait quittée; je vais chercher » Jean, que je trouve dans le jardin; je le » menace également d'être renvoyé, s'il ne » fait pas mieux son service... ce grand vaurien me répond aussitôt... ah!... je n'oserai jamais dire cela!...

» — Osez, Perpétue, je vous y autorise... » osez, bonne fille... songez que vous n'êtes » ici qu'un écho.—Eh bien!... ce Jean m'a » répondu : On me renverra si on veut...je » m'en f...

» — Ah! quelle horreur!... quelle abomination!... dans ma demeure... dire : je » m'en... prononcer de ces mots-là!... Ah!

» le misérable garçon!... cela est révoltant,
» n'est-ce pas, monsieur Baisemon? — Cela
» est hideux, mademoiselle! — Et qu'avez-
» vous répondu à cela, Perpétue? — Eh
» mon Dieu! je suis restée suffoquée, saisie,
» je n'ai rien trouvé à répondre! — Pauvre
» fille! c'était bien fait pour cela!... Il faut
» que ces deux grossiers personnages sortent
» de chez moi... à l'instant même.... qu'ils
» fassent leur paquet, qu'ils ne souillent plus
» ma demeure...... allez les chasser, Perpé-
» tue. — Ah! mademoiselle, je n'oserai ja-
» mais... après ce qu'ils m'ont dit déjà, je
» crains d'en entendre bien d'autres! —
» C'est juste, ce ne serait pas prudent. Eh
» bien! monsieur Baisemon, chargez-vous
» de ce soin; allez trouver ces deux garne-
» mens, réglez leurs comptes, et qu'ils s'en
» aillent. »

Baisemon n'est pas trop satisfait d'être chargé de cette commission; mais accoutumé à obéir aux moindres désirs de mademoiselle Bellavoine, il s'incline respectueusement et s'en va trouver les Lorrains. La

vieille fille et sa servante attendent avec inquiétude le résultat de la démarche de Baisemon; elles redoutent une scène, du bruit; mais le gros régisseur reparaît bientôt l'air calme et le front serein : « Tout est arrangé, » dit-il, « j'ai trouvé ces deux valets beaucoup » plus doux que je ne l'espérais; ils partiront; seulement, comme il se fait déjà » tard, ils m'ont demandé la permission de » passer encore la nuit ici; demain de grand » matin ils s'éloigneront. Je n'ai pas cru devoir leur refuser cette demande; cependant » j'en réfère à vos ordres, mademoiselle. — » A la bonne heure, qu'ils couchent encore » cette nuit; mais qu'ils partent demain... » car je ne puis pardonner à des domestiques » qui disent... ah!... fi!... fi!... oublions ces » vilaines paroles et qu'il ne soit plus question de tout ceci...! »

On fait revenir Virginie, qui, au lieu de rentrer dans sa chambre, avait trouvé l'instant de rencontrer Godibert et Doudoux, et donné pour la nuit un rendez-vous à chacun de ses amoureux.

La petite nièce est revenue, les yeux baissés, prendre sa place habituelle près de sa tante; celle-ci lui donne une légère tappe sur la joue et regarde Baisemon, en disant : « Quand on a chez soi la fleur de l'inno- » cence, on ne doit pas l'exposer à entendre » de grossiers valets.... n'est-il pas vrai, » respectable Baisemon? — Je suis de votre » avis, mademoiselle, je me fais un devoir » de l'être toujours. »

Grilloie, qui est rétabli, vient présenter ses respects à sa maîtresse. La conduite incivile des protégés de madame Beuré venait de rendre au vieux paysan les bonnes grâces de sa maîtresse et de Perpétue. On lui pardonne d'avoir été malade et on lui enjoint de reprendre ses occupations.

« Mais je croyais que mademoiselle avait » pris deux nouveaux serviteurs, » dit Grilloie. « — Ce n'était qu'en attendant votre » guérison, mon pauvre Grilloie; vous voilà » sur pied, les deux Lorrains partiront de- » main. — Ah! c'est deux Lorrains qu'étions » entrés ici... ma fine, je ne les avions pas

» encore aperçus !... — Allez, vieux Gril-
» loie, continuez à me bien servir, j'aurai
» toujours pour vous les mêmes bontés. »

Le vieux paysan aurait pu demander quelles étaient ces bontés, puisqu'on l'avait laissé au pain et à l'eau tout le temps qu'il avait été malade; il aime mieux croire que c'est par ordonnance du médecin qu'on l'a traité ainsi. Il faut toujours voir les choses du bon côté.

Il était huit heures et demie du soir, mademoiselle Bellavoine, qui avait fort mal dîné, soupait ainsi que sa nièce et Baisemon. Perpétue servait avec son zèle ordinaire, attentive à passer la bouteille au convalescent régisseur, qui en usait comme s'il n'avait pas été malade. Grilloie était aussi là, il venait prendre les ordres de sa maîtresse relativement à des changemens qu'elle voulait faire exécuter dans son potager, et la vieille fille avait poussé la bonté jusqu'à dire à Perpétue de verser à Grilloie un demi-verre de vin, pour activer son zèle à son service.

Des pas qui se font entendre dans le cor-

ridor attirent l'attention de mademoiselle Bellavoine. « Qui vient ici? » dit-elle, « ces » deux Lorrains se permettraient-ils de se » présenter devant moi?... renvoyez-les, » Perpétue, je ne veux plus les voir... Ils » viennent sans doute me demander excuse » pourque je les garde, mais c'est inutile!... » je ne pardonnerai pas. »

Mademoiselle Bellavoine n'avait pas achevé ces mots, que Godibert et Doudoux ouvraient la porte et entraient dans la salle à manger; mais leur tête haute, leur physionomie assurée et presque moqueuse, n'annonçaient pas des gens qui viennent solliciter un pardon.

« Que voulez-vous?.... que venez-vous » faire ici? » s'écria la vieille fille d'un ton aigre et impérieux.

« —Mademoiselle, dit Godibert, comme » nous devons vous quitter demain, nous » venons vous rendre votre livrée, que » nous ne jugeons pas devoir emporter avec » nous. »

En disant cela, il tire un caleçon qu'il

tenait roulé sous son bras et le met sur la table, Doudoux en fait autant.

« Ils sont plus honnêtes que je n'aurais » cru, » dit mademoiselle Bellavoine à Baisemon ; « j'ai presque envie de leur faire cadeau de ces caleçons.

» — Nous sentons que nous n'étions pas » en état de bien servir mademoiselle ; aussi » sommes-nous décidés à nous faire soldats » mon frère et moi !

» — Oui... c'est je crois ce que vous pou» vez faire de mieux... Allons, voilà Grilloie » qui casse son verre à présent !... on ne fait » donc que des sottises à mon service ?.... » Est-ce que vous retombez malade, Gril» loie ? — Non, mamzelle, non, c'est pas » ça !... »

Le vieux paysan était devenu tout tremblant depuis quelques minutes, et son verre s'était échappé de ses mains ; il se glisse derrière Baisemon, et lui dit à l'oreille : « Est» ce que vous n'avez pas reconnu ces deux » hommes ?...—Non, Grilloie, que voulez» vous dire ?...—Que je les reconnais, moi !...

» malgré leurs perruques rouges! ce sont
» nos deux brigands de dessus la route :
» v'la le grand et le petit!... — Ah! mon
» Dieu !... »

Mademoiselle Bellavoine hésitait pour faire présent des deux caleçons, lorsqu'elle voit Baisemon changer de couleur, et laisser tomber la salière qu'il venait de prendre.

« — Eh bien!.... qu'y a-t-il donc ?....
» voilà M. Baisemon qui fait aussi des mal-
» heurs.... la salière renversée... c'est de
» bien mauvais présage... Vous avez quel-
» que chose, monsieur Baisemon ? — Moi...
» non... rien, mademoiselle... un mal de
» gorge qui m'a pris !... »

Le régisseur se penche vers la vieille fille, et lui dit tout bas : « — Grilloie a reconnu
» ces deux hommes... je les reconnais aussi
» maintenant... ce sont les deux voleurs qui
» nous ont poursuivis sur la route !..... —
» Juste ciel ! se pourrait-il?... — C'est un
» complot formé de longue main !...—Ah!
» mon Dieu! et hier ils ont fait disparaître
» Gueulard... — Il est probable qu'ils veu-

» lent nous assassiner cette nuit... Je me
» sens défaillir, mon pauvre Baisemon...—
» Mon Dieu, v'là mademoiselle qui se pâme
» aussi ! » s'écrie Perpétue, en courant à sa maîtresse. Celle-ci dit à l'oreille de sa servante ce qu'elle vient d'apprendre, et Perpétue continue : « J'aurais dû le deviner à
» leurs propos...—Prenez garde, dit Baise-
» mon, n'ayons pas l'air de les avoir recon-
» nus..... ils tomberaient sur nous tout de
» suite... je vais aller chercher main forte...
» — Non, je ne veux pas que vous nous
» quittiez... votre présence leur impose....
» si vous n'étiez plus là, qui sait à quels ex-
» cès ces brigands se porteraient envers trois
» pauvres femmes?... — Envoyez Grilloie,
» alors. — Je ne veux pas qu'il nous quitte
» non plus. — En ce cas, moi, je ne quitte
» pas la table, et je mangerai toute la nuit.
» J'aime mieux mourir d'une indigestion
» que par le poignard. »

Pendant que l'on parlait bas, Godibert et Doudoux étaient allés se chauffer contre le poêle, d'où ils lorgnaient Virginie, et

celle-ci riait sous cape, parce qu'elle devinait le motif de la terreur qui se peignait sur tous les visages.

Mademoiselle Bellavoine pense aussi que le parti le plus sage est de dissimuler jusqu'au lendemain matin ; elle s'efforce de cacher sa terreur, et adresse la parole aux deux jeunes gens, mais d'un ton aussi mielleux cette fois qu'il était aigre auparavant.

« Vous êtes donc bien décidés à vous faire
» soldats, messieurs?—Oui, mademoiselle.
» — Voulez-vous vous rafraîchir.... prendre
» quelque chose avec nous ?... — Nous boi-
» rons avec plaisir à la santé de mademoi-
» selle.—Perpétue, donnez des verres, du
» vin à ces braves garçons.... et moi, de-
» main matin, je leur compterai une grati-
» fication..... une bonne somme d'argent,
» tout ce qu'ils voudront.... Je veux qu'ils
» aient long-temps de quoi boire à ma
» santé... — Mademoiselle est trop bonne,
» mais nous n'accepterons rien. — Oh que
» si ! il le faudra bien... Je suis bien maî-
» tresse de vous donner de l'argent, moi !

» — Ce que vous faites-là est prodigieuse-
» ment adroit! » dit tout bas Baisemon à la
vieille fille; « en leur offrant tout ce qu'ils
» désirent, cela leur ôtera peut-être l'envie de
» vous voler. Dites-leur que vous les garde-
» rez autant de jours qu'ils voudront. »

Mademoiselle Bellavoine se hâte d'engager les jeunes gens à ne point partir le lendemain; mais ceux-ci persistent, et, après avoir bu et salué la société, ils prennent congé, en annonçant qu'ils vont se coucher, et partiront de bon matin.

Les jeunes gens partis, on tient conciliabule devant Virginie, à qui l'on apprend que les prétendus valets sont deux brigands.

« Est-ce que mamzelle ne les a pas recon-
» nus pour nos deux voleurs de la route? »
dit Grilloie. « — Eux... les voleurs de la
» route!... Mais vous êtes fou, Grilloie; ils
» ne leur ressemblent pas. — Oh! parce
» qu'ils ont des perruques; mais... — Mais
» je vous dis que les autres étaient bien
» plus âgés.... N'est-ce pas, monsieur Bai-
» semon? »

Baisemon ne sait plus auquel croire. L'air persuadé de Virginie ébranle sa conviction; il doute de ce qu'il affirmait un instant auparavant; et mademoiselle Bellavoine s'écrie : « Grilloie, si ces deux hommes ne sont pas des voleurs, je vous retiens six mois de vos gages, pour vous apprendre à me faire donner de mon vin à deux manans qui ont fait les insolens chez moi. »

Grilloie reste tout saisi de cette menace, et commence à craindre de s'être trompé. Cependant Perpétue dit à son tour :

« Mademoiselle, il est très-possible que Grilloie ne soit qu'un imbécille : ce ne serait pas la première fois qu'il verrait de travers, d'autant plus que madame Beuré la fruitière m'avait répondu de ces deux hommes; mais enfin, dans le doute, il me semble qu'il faut toujours prendre ses précautions! — C'est juste, Perpétue, c'est raisonnablement pensé. — C'est parler comme Pallas elle-même, » dit Baisemon : « prenons toutes nos précautions pour n'être

» pas tués cette nuit. — Si nous couchions
» tous ensemble !... » s'écrie Perpétue avec
inspiration. Mais mademoiselle Bellavoine
regarde sa servante et fronce le sourcil.
« Y pensez-vous, Perpétue ? Quelle idée
» vous vient là ! La décence avant tout.

» — Mademoiselle, quand je disais cou-
» cher ensemble, je voulais dire dans la
» même pièce... A Dieu ne plaise que j'aie
» d'autres pensées ! — Non, non, Per-
» pétue, celà serait intolérable. Mais ce qu'il
» est, je crois, prudent de faire, c'est de ne
» point coucher dans nos appartemens ac-
» coutumés..... Cela dépistera les voleurs :
» M. Baisemon et Grilloie coucheront cette
» nuit dans une des pièces près de nous.
» Allons, Grilloie, et vous, Perpétue, allez
» transporter les lits : Perpétue, vous cou-
» cherez dans la même chambre que moi...
» Je prendrai le grand salon jaune, et nous
» mettrons ma nièce dans le petit cabinet
» qui donne dedans. — Comment, ma tante,
» vous voulez que je change de chambre ?
» — Oui, mon enfant. — Mais puisque je

» n'ai pas peur, ma tante... — C'est égal,
» ma nièce : je réponds de votre personne,
» et je dois veiller sur vous, même pendant
» que vous dormez. Quant à M. Baisemon
» et à Grilloie, ils coucheront dans la bi-
» bliothèque, à côté de nous. »

Cet arrangement ne plaît nullement à la jeune fille, qui avait d'autres projets pour la nuit; mais la vieille tante à décidé que cela serait ainsi. Cependant, malgré son humeur, Virginie ne peut s'empêcher de sourire; car, dans les dispositions que sa tante vient de prendre, il y a quelque chose qui doit, dans sa pensée, amener de singuliers événemens. Perpétue et Grilloie vont opérer la translation des lits, et pendant ce temps Baisemon continue de boire, afin de maintenir son courage ou de noyer sa frayeur.

Les deux valets viennent annoncer que tout est prêt. On s'arme de flambeaux. Mademoiselle Bellavoine prend le bras de sa nièce; Perpétue se tient tout contre Baisemon, et Grilloie ferme la marche. Au moin-

dre bruit causé par le vent, qui souffle ce soir-là avec force dans les longs corridors de la vieille maison, chacun s'arrête en tremblant, et croit voir les Lorrains armés de poignards, ou tout au moins de couteaux. Cependant le chemin se fait sans que l'on rencontre personne. On arrive devant la porte du salon jaune. C'est une immense pièce, dont on pourrait facilement faire une infirmerie : aussi aperçoit-on à peine les deux lits qu'on y a dressés pour mademoiselle Bellavoine et sa suivante. Au fond est la porte d'un vaste cabinet, qui n'a qu'une petite fenêtre grillée. C'est là qu'on a fait un lit pour Virginie. Les dames entrent dans le salon jaune; les deux hommes doivent coucher dans la bibliothèque, qui est à côté.

« Nous allons nous enfermer, » dit mademoiselle Bellavoine; « mais au premier » bruit, venez vite à notre aide... Nous frapperons au mur pour que vous entendiez » mieux. — Il suffit, mademoiselle; reposez » sans terreur; nous sommes-là prêts à voler » vers vous. — Nous y comptons, monsieur

» Baisemon : demain il fera jour; et si ces
» deux hommes sont encore ici, nous avise-
» rons alors au moyen de prévenir l'autorité.
» —*Fiat voluntas tua*. Bonsoir de rechef. »

Perpétue ferme la porte, mademoiselle Bellavoine envoie sa nièce se coucher dans le cabinet, et pousse la précaution jusqu'à fermer à double tour la porte de son réduit. Puis la vieille tante se met au lit, en invoquant tous les saints du paradis pour que les voleurs ne découvrent point son asile, et Perpétue va en faire autant sur un lit de sangle qu'elle a dressé à l'autre bout du salon, afin de ne pas entendre de trop près mademoiselle Bellavoine qui, en dormant, ronfle comme un portefaix.

Virginie s'est couchée avec humeur en envoyant au diable sa tante et Perpétue; elle est indignée d'être enfermée dans le cabinet, elle est furieuse de n'avoir pas couché comme à l'ordinaire dans sa chambre; car il faut que vous sachiez qu'à force de regarder sa serrure, elle était parvenue à ôter les vis et à les replacer sans qu'on

s'aperçût de rien; elle pouvait donc, dans la nuit, jouir de sa liberté malgré le double tour donné à sa porte. Elle n'attendait que l'occasion d'en profiter, et ce jour-là même cette occasion s'était présentée. Virginie avait rencontré séparément Godibert et Doudoux; chacun de ces messieurs l'avait suppliée de lui accorder un moment de tête-à-tête, et à chacun Virginie avait répondu : « Je vous attendrai cette nuit, et pour que » vous ne vous trompiez pas, je mettrai un » bouchon de paille à la porte de ma cham» bre. »

L'intention de Virginie n'était pas de rester dans sa chambre qui se trouvait entre sa tante et Perpétue; afin de jaser sans crainte d'être entendue, elle avait songé à se rendre dans la bibliothèque qui était située à l'autre bout du corridor; c'est là qu'elle avait été attacher un bouchon de paille pour servir d'indication aux deux jeunes gens auxquels elle comptait avouer que ce n'était ni l'un ni l'autre qui avait touché son cœur. Mais les nouvelles dispositions prises par

la vieille tante ont rendu inutiles toutes les combinaisons de la jeune fille; il n'y a pas moyen de sortir du cabinet dans lequel on l'a enfermée, il faut donc y rester en enrageant; Virginie prend le parti d'y dormir, c'est ce que l'on peut faire de mieux pour oublier ses ennuis.

Baisemon et Grilloie sont entrés dans la bibliothèque où leur lit est dressé. Le régisseur, qui a beaucoup bu pour se donner du courage, n'a gagné à cela qu'une grande envie de dormir; il se dépêche de se fourrer entre ses draps en murmurant : « Grilloie, » vous ferez en sorte de ne pas me réveil- » ler... la petite nièce nous a juré que ces » deux garçons n'étaient pas des voleurs... » Par conséquent vous êtes une bête, mon » brave Grilloie, dormons tranquillement.

» — Et moi, je vous dis que ce sont les » deux hommes de la route... Oh! je les » ai reconnus!... on a beau dire... vous êtes » bien heureux d'avoir tant de courage.... » allons, le v'là qui dort déjà comme un » sabot! »

Baisemon était endormi ; Grilloie, qui est loin d'être rassuré, promène des regards craintifs autour de lui, et envie la tranquillité du régisseur ; il cherche comment il pourrait se donner du courage, ou tout au moins un sommeil aussi prompt, et il se rappelle que, dans la précipitation que l'on a mise à faire transporter les lits, on n'a pas songé à ôter le couvert du souper. « Il » doit y avoir encore du vin, » se dit Grilloie, « il n'y a rien de tel que le vin pour » chasser la peur ; allons chercher la bou» teille, je la finirai ici. »

Grilloie sort, tenant sa lumière en avant, tremblant toujours, mais capable de s'exposer à tout pour avoir une bouteille de vin. Il arrive à la salle où l'on a soupé; il trouve ce qu'il voulait, il met la bouteille sous son bras, et se hâte de regagner la bibliothèque. Au moment d'entrer, le vieux jardinier aperçoit un gros bouchon de paille attaché au bouton de la porte, et que Baisemon n'avait pas remarqué en entrant dans cette pièce, parce qu'il était déjà à moitié endormi.

Grilloie avance sa lumière, examine ce bouchon de paille, et se dit : « C'est drôle » ça... est-ce que c'te chambre est à ven- » dre?... ou ben est-ce qu'on a mis ça là.... » comme un signal... pour se reconnaître? »

Le vieux paysan commence par ôter le bouchon de paille, parce qu'il ne se soucie pas qu'on vienne les trouver, puis il va l'attacher à la porte du salon jaune, en se disant : « Si on va gratter là, mamzelle Per- » pétue entendra, elle appellera, et nous » aurons le temps de nous reconnaître. »

Enchanté de son idée, Grilloie rentre dans la bibliothèque, il s'y enferme, il avale d'un trait de contenu de la bouteille, et se jette sur le lit, où il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Baisemon.

Les jeunes gens étaient rentrés chacun dans leur chambre, n'ayant garde de se rien dire l'un à l'autre du bonheur qu'ils espéraient pour la nuit. Ils attendaient que tout fût calme dans la maison. Godibert quitte le premier sa chambre; il ne prend pas de lumière, cela pourrait le trahir; d'ailleurs

les amoureux aiment assez l'obscurité. Le ci-devant cuirassier traverse la cour, n'ayant plus à redouter les aboiemens de Gueulard; il monte l'escalier, entre dans le corridor où il sait qu'est le logement de Virginie, et tâtonne à chaque porte, jusqu'à ce que sa main rencontre le bouchon de paille.

« C'est là ! » se dit Godibert, et il veut entrer, mais la porte est fermée en dedans.

« Qu'est-ce que cela signifie ! la petite » aurait-elle changé d'idée, et ne voudrait-» elle plus me recevoir?... oh ! je ne serai » pas si près d'elle pour rien ! j'entrerai, » dussé-je briser la porte... Cependant tâ-» chons de trouver un moyen qui fasse » moins de bruit. »

Godibert tâtonne de nouveau; il s'aperçoit que cette porte est à deux battans, et comme on a oublié de mettre ce qui assujettit l'un des côtés au plancher, en poussant avec un peu de persévérance, les tours s'échappent du pène, et les deux battans s'ouvrent.

Godibert est entré, son cœur bondit de

joie, il se donne à peine le temps de repousser la porte, il ne pense qu'au bonheur qu'il va goûter près de Virginie. Il marche, les mains en avant, il ne va pas loin sans rencontrer un lit, et ce lit est occupé, une respiration assez forte l'atteste.

« Elle dort ! » se dit Godibert, « parbleu!
» je serais bien sot si je ne profitais pas de
» l'occasion! ce n'est pas sans peine d'ail-
» leurs!... et je l'ai bien gagné ! »

En un instant le jeune homme s'est débarrassé de ce qui le gêne, il se fourre dans le lit, près de Perpétue qui rêvait à Baisemon, et se sent réveillée par de tendres baisers. Elle crie d'abord ; mais bientôt elle s'apaise, en balbutiant d'une voix étouffée : « Vous n'êtes donc pas un voleur ?

» — Un voleur ! » dit Godibert, « mais je
» suis ton amant!... je suis celui qui t'adore !
» qui ne s'est introduit ici que pour te voir!.. »

Perpétue ne trouve plus rien à répondre; elle se soumet de fort bonne grâce, en regrettant que le jeune homme ne se soit pas déclaré plus tôt, et Godibert se dit : « Ce

» n'est pas tout-à-fait ce que j'espérais !....
» c'est singulier pour une jeunesse ; mais il
» faut prendre les choses comme elles sont.»

Doudoux toujours timide et prudent, n'est sorti de sa chambre qu'une heure après Godibert, tant il craint de compromettre celle qui veut bien le recevoir la nuit. Enfin il se met en route à tâtons, comme Godibert, et comme celui-ci il s'arrête au bouchon de paille ; il n'a pas la peine d'enfoncer la porte qui n'était que poussée. Il entre dans le salon jaune. Après une heure donnée à l'amour, Godibert s'était endormi : c'était peu pour un cuirassier, c'était beaucoup pour le compagnon de Perpétue. Le hasard veut que Doudoux porte ses pas d'un autre côté, il arrive au lit de la tante qui ronflait, suivant sa vieille habitude.

« Elle jouit d'un heureux sommeil ! » se dit Doudoux ; « O fille de Paphos ! je vais
» donc connaître près de toi les joies réser-
» vées aux bienheureux ! je vais atteindre
» au troisième ciel... dieu de Gnide et de
» Cythère, je te remercie ! »

En disant cela, le jeune homme ôtait tout ce qui aurait pu l'embarrasser pour arriver au troisième ciel. Bientôt il est près de la dormeuse ; elle se réveille et veut crier ; comme Godibert il étouffe ses cris par des baisers ; on le bat, on le pince ; on le repousse, mais en vain. « C'est un cosaque, » murmure la vieille tante ; « que les décrets » de la Providence s'accomplissent !... »

Vous pensez sans doute qu'il fallait que Doudoux fût bien novice pour s'abuser ainsi ; il l'était beaucoup en effet ; il est un âge où l'on a tant d'illusions ! un autre où l'on a tant d'imagination !... et un autre où l'on n'a plus rien du tout !

Le jour succéda à la nuit ; c'est dans l'ordre. Il faut qu'il y ait éclipse de soleil pour que cela n'arrive pas ainsi ; mais comme il n'y avait point d'éclipse le lendemain de cette nuit mémorable, nos deux amoureux en s'éveillant se virent couchés l'un près d'une vieille douairière, l'autre contre une vilaine cuisinière. Tous deux se frottent les yeux, doutant encore de ce qu'ils voient ; ils sau-

tent en bas du lit, en jurant comme des damnés. Pour augmenter leur colère, les deux femmes s'éveillent, et se permettent de les regarder tendrement.

« Il y a de quoi se pendre! » dit Godibert! « — Je n'en relèverai pas! » dit Doudoux. Cependant la colère des jeunes gens ne peut pas tenir contre la surprise qu'ils éprouvent en regardant dans le lit l'un de l'autre; un rire fou s'empare d'eux; mais s'apercevant que leurs dames font un mouvement pour se lever, et ne voulant pas s'exposer à voir au grand jour ce qu'ils ont adoré la nuit, ils s'emparent à la hâte de leurs vêtemens, et se sauvent comme si des furies les poursuivaient.

Alors mademoiselle Bellavoine et Perpétue s'aperçoivent, chacune assise sur son séant : elles poussent de profonds soupirs; la vieille tante s'écrie « Ah! Perpétue !....
» quelle nuit!... — Ah! quelle nuit, ma-
» demoiselle!

» — Ces deux scélérats sont entrés ici pen-
» dant notre sommeil!... — Oui, mademoi-

» selle.... Oh! ils avaient des rossignols! et
» de fameux!... — Le respectable Baisemon
« avait raison.... ce sont des cosaques dé-
» guisés!... — Oui, mademoiselle.... Oh!...
» ils se sont conduits en vrais pandoures....
» Le ciel m'est témoin que je me suis dé-
» fendue tant que j'ai pu!.... mais contre la
» force que voulez-vous faire, mademoi-
» selle?.... — Moi, j'ai combattu le démon
» des ongles et des pieds... mais il m'a vain-
» cue... Ah! Perpétue c'était bien la peine
» de porter des caleçons jusqu'à soixante-
» cinq ans pour finir... — Par être cosaquée,
» n'est-ce pas, mademoiselle?... — Mais, du
» moins, Perpétue, que jamais votre bou-
» che ne divulgue les événemens de cette
» nuit! — Oh! je n'ai garde; il y va de notre
» honneur!... personne que nous ne saura
» ce secret!

» — Excepté moi! » se dit Virginie, qui, l'oreille collée contre la porte du cabinet, écoutait la conversation de sa tante et de Perpétue.

CHAPITRE III.

Les hannetons.

Les jeunes gens étaient sortis de la maison sans regarder derrière eux ; ils couraient de toutes leurs forces, tenant une partie de leurs vêtemens sous leurs bras et oubliant qu'ils n'étaient qu'à demi habillés ; mais l'un avait entrevu le genou de Perpétue, l'autre le sein de mademoiselle Bellavoine, et il y avait bien de quoi faire sauver les plus intrépides.

Ils s'arrêtent pourtant, parce qu'ils sont obligés de reprendre haleine. Ils sont dans la campagne ; heureusement il est de grand matin et personne ne les a rencontrés dans leur toilette de nuit. Ils s'habillent vive-

ment, tout en se disant : « C'est une infa-
» mie !... c'est une horreur!... — Cette har-
» gneuse Perpétue!... n'a eu garde de me
» détromper... oh!... l'infame cuisinière. Je
» me disais aussi... il y a un goût d'ognon
» dans ces baisers-là !... — Moi, j'avoue que
» je n'ai pas eu le moindre soupçon... d'au-
» tant plus qu'on avait la petite culotte de
» finette... et je sais, à n'en pas douter, que
» mademoiselle Virginie en porte... il paraît
» que la tante en met aussi!... qui diable
» aurait deviné cela ?... Qui aurait cru cette
» petite Virginie capable de nous jouer un
» tour pareil?.... car c'est elle qui m'avait
» donné un rendez-vous dans cette cham-
» bre... il y avait un bouchon de paille à la
» porte, c'était convenu. — C'est absolument
» comme pour moi... un bouchon de paille...
» et il y était bien ce maudit bouchon ! —
» vous voyez qu'elle se moquait de nous
» deux !... — C'était bien la peine de nous
» battre pour elle.... — Je la déteste autant
» que je l'aimais ! — Je ne puis plus la souf-
» frir ! — Je retourne à Belleville. — Et

» moi à Paris. — Adieu, monsieur Godi-
» bert... sans rancune. — Oh! nullement,
» monsieur Doudoux!... nous n'avons pas été
» plus heureux l'un que l'autre.... — Vous
» ne lui reparlerez plus, n'est-ce pas? —
» Jamais! et vous ne chercherez plus à la
» revoir? — Je m'en garderai bien. — Adieu
» donc! — Bon voyage! »

Les deux rivaux se donnent la main et se séparent. Ils étaient sincères alors et avaient bien l'intention de tenir la promesse qu'ils venaient de se faire mutuellement; mais les sermens d'amour ne valent pas mieux que les autres! Trouvez-m'en donc que l'on ait respectés.

Baisemon et Grilloie ne s'éveillent que fort tard; ils se regardent avec cette satisfaction que l'on éprouve assez ordinairement après avoir bien reposé : — « Ma foi, Gril-
» loie, la nuit a été fort bonne!.... » dit Baisemon en se levant. « — J'ai dormi tout
» d'un somme! — Moi de même... je n'ai
» pas entendu le moindre bruit! — Ni moi.
» — Vous vous étiez trompé, Grilloie, ces

» hommes n'étaient pas des voleurs !... —
» Dame ! faudra voir s'ils n'ont rien emporté.
» — Allons nous informer si ces dames ont
» bien reposé. »

Baisemon va heurter à la porte du salon jaune, que Perpétue avait refermée après la fuite des deux jeunes gens.

« C'est nous, mademoiselle, » dit Baisemon, « peut-on vous présenter ses de-
» voirs? »

Perpétue était levée, elle vient ouvrir, sans lever les yeux sur Baisemon. Mademoiselle Bellavoine était encore au lit où elle toussait beaucoup plus que d'ordinaire.

« — Votre nuit a-t-elle été paisible, ma-
» demoiselle? » dit Baisemon en s'inclinant devant le lit.

« Ah!... comme cela, mon cher Baise-
» mon, comme cela !... est-ce que vous n'a-
» vez entendu aucun bruit cette nuit? —
» Aucun, mademoiselle.... — Allons, tant
» mieux !.... moi.... j'ai eu un terrible cau-
» chemar !... je m'en ressens encore !... —
» C'est cela que mademoiselle tousse beau-

» coup ce matin ; et vous, bonne Perpétue?
» — Moi, j'ai fait des rêves qui m'ont bien
» agitée ! — Vous voyez cependant que nous
» nous inquiétions à tort !... ces deux Lor-
» rains sont probablement partis... — Allez
» vous en assurer, mon cher Baisemon ; s'ils
» ne l'étaient pas, dites-leur que décidé-
» ment je leur pardonne et les garde à mon
» service... — Quoi ! mademoiselle. — Oui,
» j'ai réfléchi... ces jeunes gens peuvent s'a-
» mender..... se corriger..... Il ne faut pas
» fermer aux pécheurs les voies du sa-
» lut !..... dites-leur qu'ils auront tous les
» jours du vin à discrétion... — Du vin ? ma-
» demoiselle ! — Oui, monsieur Baisemon.
» — Je vais vous obéir, mademoiselle. »
Baisemon salue et sort du salon jaune, en se disant : « Le roi François I[er] avait raison :
» *Souvent femme varie!* mais voilà une vieille
» fille qui s'y prend bien tard pour varier ! »

Baisemon revient bientôt annoncer que les deux domestiques sont partis, mais qu'ils n'ont rien volé.

« Ah ! ils ont fait bien pis ! » murmura

mademoiselle Bellavoine, en levant les yeux au ciel. Virginie était sortie de son cabinet; elle avait l'air plus moqueur que d'ordinaire, et il lui échappait des éclats de rire toutes les fois qu'elle regardait sa tante ou Perpétue; mais ces deux dames étaient trop préoccupées des souvenirs de la nuit pour remarquer la gaieté de la jeune fille.

« Coucherez-vous encore cette nuit dans » le salon jaune, ma tante? » demande Virginie d'un air malin. « — Non, ma nièce, » je pense que c'est inutile; nous repren- » drons tous nos locaux respectifs. »

On reprend la vie uniforme et monotone que l'on menait chez mademoiselle Bellavoine avant que les deux jeunes gens n'y entrassent; mais leur absence est vivement sentie. La vieille tante se permet de pousser de temps à autre de longs soupirs; Perpétue se plaint de n'avoir plus personne pour l'aider; Virginie se dépite de ne plus trouver l'occasion de s'amuser; Grilloie dit qu'il a trop d'ouvrage, et Baisemon a remarqué que Perpétue n'est plus en extase devant lui.

La maison semble triste; on recommence à trembler la nuit, et on frémit en songeant que l'on n'a plus Gueulard pour faire le guet.

Cependant le printemps ramenait les feuilles et les doux ombrages; la campagne redevenait riante, mais le soleil semblait craindre de pénétrer dans la vieille maison où l'on gardait Virginie.

M. Troupeau avait écrit plusieurs fois à sa tante, et dans chacune de ses lettres, il lui mettait: « M. le comte n'est pas encore re-
» venu de son voyage; mais il m'a écrit qu'il
» était toujours dans les mêmes intentions;
» veillez donc sur Virginie, comme sur la
» Lampe merveilleuse des *Mille et Une Nuits;*
» j'irai la rechercher dès que vous me l'or-
» donnerez, et je me flatte que vous revien-
» drez avec elle près de nous.

» — Nous avons le temps, » disait la tante;
« puisque ce seigneur est toujours en voyage,
» je puis bien encore garder ma nièce près
» de moi. Tu ne t'ennuies pas chez ta tante,
» n'est-ce pas, Virginie?

» — Oh! non, ma tante! » répondait la

jeune fille, en bâillant de manière à se déchirer les oreilles.

Un matin, le vent, la pluie ou le temps, font tomber tout un pan de mur de la maison de mademoiselle Bellavoine, et fléchir le plancher de la salle à manger. Aussitôt la terreur s'empare de Baisemon; il prétend que le plafond de sa chambre menace ruine, qu'il est imprudent de rester dans une maison qui peut s'écrouler sur ses habitans. Pour preuve, il fait remarquer qu'il ne peut y faire un pas, sans que le plancher ne crie sous ses pieds, ce qui n'avait rien de surprenant, vu la grosseur du personnage; mais Virginie se joint à Baisemon, Perpétue déclare qu'elle ne descendra plus à la cave, dont les voûtes sont criblées de lézardes; on persuade la vieille tante, qui consent à quitter sa demeure jusqu'à ce qu'on y ait fait les réparations nécessaires.

Mademoiselle Bellavoine possédait une autre maison dans le centre de la ville; elle ne l'habitait pas, parce qu'on y entendait le bruit de la rue; c'est pourtant là qu'elle se

résout à se loger, jusqu'au moment où elle ramènera sa nièce à Belleville.

Cette nouvelle demeure n'a point de jardin, mais elle est située dans la rue la plus fréquentée de la ville. Virginie saute de joie en se trouvant dans une maison d'où l'on aperçoit les passans, et quoiqu'on lui donne une chambre sur le derrière, elle se promet de s'en dédommager toutes les fois que sa tante aura le dos tourné.

Les beaux jours sont revenus. Un matin, étant allée se placer à une fenêtre, pendant que mademoiselle Bellavoine faisait les cartes avec Perpétue, pour savoir s'il reviendrait des cosaques dans le pays, Virginie aperçoit un jeune homme qui s'avance d'un air pensif. Son cœur a battu avec violence, ses joues se colorent d'un vif incarnat. « C'est » lui! » se dit-elle. « Oh! c'est bien lui!.... » M. Auguste Montreville.... mais il ne me » voit pas... il ne lève pas la tête... que je » suis malheureuse!.... mon Dieu! est-ce » qu'il va passer comme cela?... »

Virginie regarde autour d'elle, elle n'a-

perçoit que ses ciseaux; elle les jette bien vite par la fenêtre; c'était un vieux moyen de comédie; mais les vieux moyens réussissent toujours. Dans sa précipitation, Virginie avait lancé ses ciseaux sur la tête d'Auguste; elle pouvait le blesser, ce qui eût été une manière peu agréable de se faire remarquer; heureusement les ciseaux glissent sur le chapeau et tombent aux pieds du jeune homme.

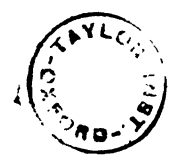
Auguste s'arrête, ramasse les ciseaux, et regarde en l'air; la jeune fille crie qu'elle va descendre les chercher. Elle descend en effet; mais la porte de la rue est toujours fermée, et c'est Grilloie qui en garde la clef sur lui. Virginie ne se rebute pas, elle va trouver le vieux domestique, et lui dit: « Grilloie, j'ai laissé tomber quelque chose » par la fenêtre, ouvrez-moi vite la porte. » — Mademoiselle, je vais aller chercher ce » que vous avez laissé tomber, il m'est dé» fendu de vous ouvrir sans l'ordre de votre » tante. — Mais je veux moi-même chercher » mes ciseaux..... on va les ramasser.... les

» prendre... dépêchez-vous donc de m'ou-
» vrir. — Je vais demander à votre tante,
» si... — Grilloie.... mon bon Grilloie....
» comment vous me refusez?..... ma tante
» n'en saura rien... elle fait les cartes avec
» Perpétue... »

La jeune fille a passé sa main sous le menton du vieillard, elle le cajole, lui fait de petites mines; il y avait dans les yeux, dans les manières de Virginie, quelque chose auquel on ne pouvait résister, alors même qu'on n'était plus en âge d'en profiter. Le vieux Grilloie se laisse aller au charme et il va ouvrir la porte de la rue en disant: « Eh
» bien!... allez chercher vos ciseaux, puis-
» que vous en avez si envie!... »

Virginie est déjà dans la rue. Auguste attendait avec les ciseaux à la main; il n'avait pas eu le temps de reconnaître la personne qui parlait de la fenêtre; il est bien surpris en voyant devant lui la fille de M. Troupeau. Virginie feint aussi l'étonnement.

« Quoi!... c'est vous, mademoiselle... —
» C'est vous, monsieur!... ah! que c'est



» singulier de nous retrouver ici!... — Vous
» n'habitez donc plus Belleville, mademoi-
» selle? — Monsieur, je suis chez ma tante.
» Il y a déjà plusieurs mois que mes parens
» m'ont envoyée ici pour faire plaisir à ma
» tante; mais, moi, ça m'ennuie beaucoup
» de lui faire plaisir... et je voudrais bien
» retourner à Belleville... encore n'avons-
» nous pas toujours demeuré dans une mai-
» son aussi agréable!... nous avons passé
» l'hiver dans une espèce de prison située
» au bout du pays... on ne voyait, on n'en-
» tendait personne... ah! je suis sûre que
» j'y ai maigri... vous devez me trouver
» changée, n'est-ce pas, monsieur? »

Virginie a débité tout cela avec la préci-pitation de quelqu'un qui se dédommage d'une longue privation; Auguste sourit, et, comme il ne répond pas assez vite au gré de la jeune fille, elle reprend en baissant les yeux :

« Pardon, monsieur; tout ce je vous dis là
» vous intéresse peu, et cela doit vous être
» bien égal que je me sois amusée ou non!... »

» — Mademoiselle, excusez-moi si je ne vous
» ai pas répondu sur-le-champ; c'est que
» votre présence inattendue m'a rappelé...
» tant de choses... que je voulais oublier !...
» — Cela vous contrarie de me voir?... —
» Non, mademoiselle, non... ce n'est pas
» cela... mais je me reporte à Belleville, au
» temps que j'y ai passé... et mille circon-
» stances... dont je voudrais perdre le sou-
» venir !... — Vous n'habitez donc plus
» chez M. Vauxdoré?.. — Non, mademoi-
» selle... j'ai quitté Belleville... il y a déjà
» long-temps... je suis retourné à Paris...
» mais j'ai un parent qui possède ici une
» assez jolie maison... Ayant été un peu
» malade cet hiver, on m'a conseillé de ve-
» nir passer le printemps à la campagne...
» c'est pour cela que je suis ici. — En ef-
» fet... vous êtes pâli... changé même...
» Ah ! vous avez quitté Belleville... et...
» Adrienne, y a-t-il long-temps que vous
» l'avez vue ?... »

La figure d'Auguste se rembrunit; cependant il affecte un air d'indifférence, en répon-

dant : « Je n'ai pas rencontré mademoiselle » Adrienne depuis que j'ai quitté la maison » de son oncle, et je ne pense pas avoir dé- » sormais aucune occasion pour la revoir. »

Virginie a peine à cacher le plaisir que lui cause ce qu'elle vient d'entendre. Elle lève les yeux sur Auguste, en murmurant : « Quoi... vous ne désirez plus la voir?...

» — Mamzelle!... mamzelle!.. vot' tante » vous appelle! » crie Grilloie en paraissant sur le seuil de la porte.

» — Ah ! mon Dieu!... ma tante me de- » mande... déjà rentrer !... que je suis mal- » heureuse!.. Oh! si vous saviez combien » je m'ennuie !.. et personne n'a la complai- » sance de venir me distraire... j'aurais eu » encore tant de choses à vous deman- » der... — Mademoiselle, je serais charmé » de vous rencontrer, et si...

» — V'là vot' tante qui vient! » en disant ces mots Grilloie tire Virginie par sa robe et la force à rentrer avant d'avoir pu répondre à Auguste.

La tante ne venait pas, Grilloie avait eu

une fausse peur; mais il a fermé la porte, et Virginie est obligée de remonter au salon.

Dès ce moment la jeune fille ne peut plus rester en place; elle n'a qu'une pensée, qu'un désir, c'est de revoir Auguste, c'est à lui qu'elle songe continuellement. Ce n'est plus un sentiment de coquetterie qui fait travailler cette jeune tête si vive et si folle; Virginie ne se reconnaît plus; elle se surprend à rêver, à soupirer, et elle s'écrie avec effroi :

« Mon Dieu! qu'ai-je donc?... est-ce que » je vais devenir triste... ou bête comme » M. Doudoux... pourquoi penser toujours » à M. Auguste... qui, sans doute, ne pense » pas à moi... mais s'il y pensait cepen» dant... comment le savoir... il faudrait » le revoir... le rencontrer... je ne sors ja» mais... je suis comme dans une prison... » je veux sortir, moi... ou je tomberai ma» lade! c'est indigne de garder une pauvre » fille comme une serine! »

Virginie s'est remise bien souvent contre

la fenêtre, mais elle n'a pas revu passer le jeune musicien. Elle emploie une nouvelle tactique pour en venir à ses fins : elle se rapproche de Baisemon, tourne et passe à chaque instant près de lui, le regarde, lui sourit, lui fait de ces petites mines enjôleuses dont la rusée sait déjà que les hommes ne savent point se garder. Et en effet, le gros Baisemon, qui n'avait jamais vu la jolie petite nièce le regarder d'un air si aimable, et montrer tant de déférence pour ce qu'il dit, devient tout gauche, tout embarrassé, tout hébété chaque fois que Virginie est près de lui; mais Baisemon ayant fort peu de chose à faire pour prendre un air stupide, on ne remarque point le changement qui s'opère en sa lourde personne, excepté celle qui le fait naître et qui avait intérêt à le remarquer.

Un jour que le doux soleil du printemps invitait à la promenade, Virginie dit à sa tante : « Je voudrais bien aller un peu dans » la campagne... il n'y a pas de jardin pour » se promener ici... et je suis bien sûre de

» ne plus avoir d'appétit si je ne sors pas.
» Vous savez, ma tante, que depuis quelques jours je ne mange presque pas!...
» c'est parce que je ne prends plus d'exercice, et si ça continue, je ne mangerai
» plus du tout.

» — C'est vrai, mon enfant, » répond mademoiselle Bellavoine, « tu manges moins
» qu'autrefois... tu es moins gaie... tu as
» moins de couleurs. C'est comme moi...
» depuis.... depuis mon cauchemar!... —
» — Moi, c'est parce que je ne me promène
» pas, ma tante.—C'est bien embarrassant....
» je ne puis pas te promener... la marche
» me fatigue... j'ai envie de te renvoyer à
» Belleville... — Oh! non, ma tante, je ne
» veux pas y retourner sans vous... et rien
» ne nous presse... d'ailleurs papa doit venir
» nous chercher. —Mais si tu tombais malade?... — Laissez-moi me promener un
» peu, ça me rendra mes couleurs et mon
» appétit. — Tu ne peux pas sortir seule,
» mon enfant; avec Perpétue même cela ne
» serait pas décent. Deux femmes sont sou-

» vent insultées!... lorsqu'elles se croient à
» l'abri de toute attaque!... »

Et la vieille tante accompagne ces mots d'un long soupir.

« Mais, ma tante, est-ce que M. Baisemon
» ne pourrait pas me donner le bras? cer-
» tainement il ne me laissera pas insulter,
» lui. »

Baisemon, qui est présent à cette conversation, s'empresse de s'écrier en frappant sur son gros ventre: « Je répondrais de
» vous sur moi-même, mademoiselle, dans
» le cas où votre respectable tante me juge-
» rait digne de vous servir de mentor.
» — Alors, honnête Baisemon, allez pro-
» mener cette petite, je la laisse sans crainte
» sortir avec vous, bien persuadée que vous
» veillerez sur son innocence!... — Comme
» si c'était la mienne, mademoiselle. »

Virginie est allée mettre un petit chapeau de paille qui lui sert trop rarement, et elle revient prendre Baisemon, qui se sent tout ému en sortant avec la jeune fille.

« Allons par là! » dit Virginie en indi-

quant une rue qui donne sur la campagne, parce qu'elle a vu Auguste se diriger de ce côté.

« Nous irons où vous voudrez, mademoi- » selle, » répond Baisemon en souriant et en passant le bout de sa langue sur ses lèvres, afin de leur donner plus de vermillon. Virginie a mis son bras sous celui de son gros cavalier, et elle le force à marcher vite; Baisemon souffle et balbutie de temps à autre : « Est-ce que mademoiselle ne serait » pas d'avis de se reposer un moment? — » Mais non, je ne suis pas lasse! »

Virginie fait promener Baisemon pendant deux heures; elle ne rencontre pas Auguste, il faut rentrer sans l'avoir vu. Baisemon est sur les dents, la sueur lui coule du front sur le nez, et du nez sur le menton; il se retourne pour s'essuyer le visage, et Virginie lui dit avec malice : « Qu'avez-vous donc, » monsieur Baisemon? votre figure est toute » luisante. — Ce n'est rien, mademoiselle! » — Est-ce que vous pleurez? — Bien au » contraire, mademoiselle!... — Est-ce que

» vous mettez de la pommade sur vos joues?
» —Jamais je n'ai falsifié ma peau, made-
» moiselle. —C'est singulier, vous avez l'air
» d'un homme de cire ! — Vous êtes trop
» bonne, mademoiselle. »

On rentre ; Virginie mange avec appétit; Baisemon boit comme quatre, et mademoiselle Bellavoine pense qu'en effet la promenade est une chose salutaire.

Le lendemain, Virginie emmène Baisemon et le fait promener encore plus longtemps ; elle ne rencontre pas Auguste, et le gros régisseur est obligé de changer de chemise en rentrant ; mais la jeune fille lui a dit qu'elle aimait beaucoup à se promener avec lui, qu'elle lui trouvait l'air d'un grotesque, et Baisemon pense qu'on peut bien suer un peu pour s'entendre dire de ces choses-là.

Pour la troisième promenade, Virginie a dirigé ses pas vers un petit bois qui domine une riante prairie; Baisemon a commencé un discours sur les beautés de la nature et les plaisirs de la campagne, lorsque

sa jeune compagne lui dit vivement : « Chut !.... Taisez-vous !.... et asseyons-» nous là.... — Comment, mademoiselle ? » — Je vous dis que je veux m'asseoir » là. »

Cette proposition est loin de déplaire à Baisemon ; il est seulement surpris que Virginie désire se reposer ; il n'a pas aperçu un jeune homme qui est assis au pied d'un arbre, à trente pas plus loin ; Virginie a vu et reconnu Auguste, qui est plongé dans ses réflexions et ne semble pas remarquer qu'il y a du monde près de lui ; Virginie se laisse aller au pied d'un bouquet de chênes ; Baisemon en fait autant, il s'adosse à un arbre, et se trouve placé de manière à ne point voir Auguste, tandis que Virginie ne le perd pas de vue.

« Qu'on est bien ici ! » dit la jeune fille en se couchant à demi sur l'herbe.

« — Mais oui, mademoiselle, on n'est » pas trop mal.... Cependant, je me suis » un peu luxé le genou en m'asseyant... — » Que c'est gentil de s'étendre sur le ga-

» zon !... — Non-seulement c'est gentil,
» mais encore c'est.... ça.... est-ce que cela
» ne vous donne pas.... mille jolies idées,
» mademoiselle? — Ça me donne envie de
» dormir !... —Si cela vous est agréable, je
» ne vois pas pourquoi vous vous refuseriez
» ce plaisir. — Mais vous me tiendrez com-
» pagnie, monsieur Baisemon ? —Je m'en
» ferai un devoir, mademoiselle. »

Aussitôt Virginie ferme les yeux et feint de se laisser aller au sommeil; Baisemon ferme les yeux aussi, mais il n'a pas besoin de feindre, ses lourds esprits sont bientôt engourdis. Lorsque Virginie est certaine que son compagnon est endormi, elle se lève et va s'asseoir un peu plus loin; Auguste est toujours livré à ses pensées; il n'a pas tourné la tête du côté de la jeune fille, qui s'impatiente, et n'ose faire du bruit de crainte d'éveiller Baisemon.

« Ce n'est pourtant pas à moi à l'aller
» trouver, » se dit Virginie, « mais s'il ne
» me voit pas... Nous resterons donc ainsi
» sans nous parler... Ah! tant pis !... Baise-

» mon a le sommeil dur... il ne s'éveillera
» pas. »

Et Virginie pousse un petit cri comme si elle venait d'apercevoir une bête vénimeuse. Ce cri est entendu d'Auguste; il se lève, s'approche, et sourit en reconnaissant mademoiselle Troupeau, qui rougit de plaisir d'avoir réussi à faire venir le jeune homme près d'elle.

« Que vous est-il arrivé, mademoiselle?...
» J'ai entendu comme un cri de frayeur....
» et je ne savais pas être si près de vous....
» — Ah! monsieur! j'ai eu bien peur!....
» je suis encore toute tremblante...—Qu'a-
» vez-vous donc vu... est-ce une couleuvre?...
» —Oh! non, grâce au ciel... mais c'est une
» chenille;... une énorme chenille qui était
» sur moi!.... et j'ai une peur terrible des
» chenilles!—Ah! ah!... ce n'est que cela!...
» me voilà plus tranquille!... — Cela vous
» fait rire parce que j'ai de l'aversion pour
» les chenilles!... mais au moins ne riez pas
» si haut;... vous pourriez réveiller mon
» gardien.... — Comment! vous avez un

» gardien?... —Sans doute;...ma tante ne
» m'aurait pas laissée sortir seule... c'est son
» régisseur qui m'accompagne partout; et
» tenez, le voyez-vous au pied de cet arbre?
» —Ce gros homme qui ronfle là-bas?...—
» C'est M. Baisemon, l'homme en qui ma
» tante a le plus de confiance. — Je vois,
» mademoiselle, que votre gardien en a aussi
» beaucoup en vous, car il dort bien paisi-
» blement! me permettez-vous de vous te-
» nir un moment compagnie?... »

Virginie ne répond pas; elle se contente de sourire et de faire signe à Auguste de s'asseoir près d'elle sur le gazon.

On est très-bien sur l'herbe pour causer; d'ailleurs on est bien partout avec une jolie femme; mais l'ombrage, la verdure et la solitude ajoutent aux charmes que l'on goûte près d'elle. Le petit bois était déjà couvert, l'herbe était épaisse, et comme Baisemon n'était là que pour ronfler, on pouvait se croire sans témoins.

Cependant la conversation est languissante entre Virginie et Auguste; celui-ci est rê-

veur et distrait; la jeune fille est toute surprise du trouble de son ame, et presque attristée de ses nouvelles sensations. Elle lève parfois les yeux sur son voisin, mais rarement ses regards rencontrent ceux du jeune homme, qui contemple des fleurs qu'il éparpille dans ses doigts. Ils échangent seulement quelques mots de loin à loin.

« Vous pouvez donc sortir à présent, ma-
» demoiselle? — Oui, monsieur; on me
» permet d'aller me promener avec M. Bai-
» semon, j'en profite... je sors tous les ma-
» tins. Et vous aussi, monsieur? — Moi?...
» oui, je me promène souvent... C'est ce qu'on
» a de mieux à faire à la campagne... Et jus-
» qu'à ce que je retourne à Paris...—Est-ce
» que vous pensez déjà à retourner à Paris?
» — Mais... peut-être;... je ne sais... Rien
» ne me presse, au fait! »

Un long silence succède. Les traits de Virginie ont pris une expression de tristesse qui ne leur est pas habituelle. Auguste est retombé dans sa rêverie; il semble avoir oublié que quelqu'un est près de lui. C'est

Virginie qui rompt la première le silence :
« Vous étiez bien pensif tout à l'heure,
» monsieur, car vous n'aviez pas remarqué
» qu'il venait du monde près de vous. —
» En effet, mademoiselle ; quelquefois nos
» souvenirs nous reportent si bien au passé,
» que le présent a cessé d'être pour nous !
» — Il faut que ces souvenirs-là soient bien
» agréables, pour qu'on s'y abandonne si
» entièrement ! — Agréables !.... pas tou-
» jours... Mais les plus tristes sont ordinai-
» rement ceux que nous conservons le plus
» long-temps.— Ah !... et... vous ne voulez
» pas me dire à quoi vous pensiez !... — Je
» ne le puis pas, mademoiselle... — Pour-
» quoi cela !... Est-ce que vous seriez fâché
» si je....? Mon Dieu ! je ne sais pas com-
» ment dire... Mais enfin... si votre tristesse
» diminuait en me contant vos chagrins...
» Est-ce que cela ne s'est pas vu quelque-
» fois ?... »

Auguste sourit, et regarde Virginie :
« Vous êtes bien faite pour consoler..... et
» faire oublier !... Mais peut-être n'y gagne-

» rai-je qu'un chagrin de plus !... — Que
» voulez-vous dire ?... »

Le jeune homme soupire, et se tait. Le temps s'écoule, et Virginie dit, en soupirant aussi : « Je crois qu'il faut que nous
» rentrions.... sans quoi ma tante ne nous
» laisserait plus sortir. — En ce cas, je vous
» laisse, mademoiselle ; car je pense que
» l'on doit m'attendre aussi. »

Auguste se lève, salue Virginie, et s'éloigne. ...

« Il ne m'a pas seulement demandé si je
» viendrais ici demain ! » se dit la jeune fille en suivant Auguste des yeux. « Quel singu-
» lier jeune homme !... Il ne parle pas....
» ne regarde pas... n'est pas enfin comme
» tous les autres !..... C'est peut-être pour
» cela qu'il me plaît davantage. »

Virginie va pousser Baisemon, qui ouvre les yeux en balbutiant : « Mon Dieu ! où
» sommes-nous donc, mademoiselle ? —
» Mais tout simplement dans le petit bois où
» nous nous sommes assis après notre pro-
» menade. — Ah ! c'est vrai..... Est-ce que

» vous avez dormi aussi, mademoiselle ? —
» Certainement... Je m'éveille à l'instant...
» Ah ! c'est bien amusant de dormir ainsi
» sur l'herbe... — Mais oui... ça fait du bien.
» — Vous avez des couleurs superbes, mon-
» sieur Baisemon ;... vous ressemblez à une
» pivoine ! — Ah ! mademoiselle...... j'aurais
» beau dormir, je ne serai jamais aussi joli
» que vous !... — Nous reviendrons encore
» demain nous reposer ici, n'est-ce pas ? —
» Je n'y vois aucun inconvénient... — Mais
» nous ne dirons pas à ma tante que nous
» dormons ; elle aurait peur que je ne fusse
» piquée par quelque bête !... — Il me sem-
» ble qu'avec votre caleçon vous pouvez bra-
» ver les insectes décrits par M. de Buffon,
» et tout le règne animal. — C'est ce que je
» fais aussi, monsieur Baisemon, je brave
» tout absolument ! Mais levez-vous, don-
» nez-moi le bras, et retournons chez ma
» tante. »

Les promeneurs sont retournés chez mademoiselle Bellavoine, l'un enchanté d'arriver frais et dispos, au lieu d'être en nage

comme aux précédentes promenades ; l'autre désirant déjà être au lendemain pour retourner dans le petit bois.

Ce lendemain est venu, et Virginie presse Baisemon de sortir, et elle le conduit à l'endroit où ils se sont reposés la veille ; ses yeux regardent au loin, mais ils n'aperçoivent pas Auguste.

« Asseyons-nous et dormons, » dit Virginie du ton d'une personne qui veut être obéie.

Baisemon s'incline et s'asseoit, en se disant : « Il me paraît que la petite nièce de-
» vient comme les marmottes ; mais dormir
» est un plaisir bien innocent, et j'aime
» beaucoup mieux cela que d'aller courir
» *per montes et vitulos !* »

Baisemon a fermé les yeux ; Virginie a ouvert les siens ; elle les porte à chaque instant vers la campagne, en se disant :

« Viendra-t-il?... Mon Dieu !... s'il allait
» ne pas venir !.... Il m'a quittée si froide-
» ment hier !... Il ne pense pas à moi ;... il
» ne m'aime pas !... et moi !... J'étouffe ;...

» j'ai envie de pleurer..... Il me semble que
» je suis trop serrée dans mon corset......
» Ah!... »

Mais celui qu'elle désire paraît enfin : la jeune fille respire plus librement; l'expression du plaisir ranime sa piquante physionomie. Auguste vient s'asseoir près de Virginie, qui est à dix pas de Baisemon.

« Votre compagnon dort donc toujours? » dit Auguste en souriant. « — Mais oui......
» c'est ce qui fait le charme de sa société.
» Cependant, si vous avez envie de causer
» avec lui, je vais l'éveiller... — Oh! n'en
» faites rien, de grâce! je suis trop heureux
» que cela me procure le plaisir de vous te-
» nir compagnie...— Vraiment! Est-ce que
» cela vous fait plaisir de me retrouver ici?
» — C'est cet espoir qui m'y a ramené. »

Virginie n'a jamais éprouvé autant de plaisir qu'en cet instant. Quelques mots d'Auguste viennent de faire plus que tous les complimens et les déclarations qu'elle a reçus jusqu'alors. Elle n'ose cependant se livrer à sa joie, car Auguste est presque aussi réservé

que la veille; mais Virginie le trouve un peu moins rêveur; leur conversation est plus animée, plus suivie; et cette fois, en se quittant, ils se disent : « A demain. »

Le lendemain, Virginie ne manque pas de conduire Baisemon au petit bois, et de lui dire : « Asseyons-nous, et dormons. » Le gros régisseur veut essayer de faire un peu de conversation; mais la jeune fille lui ferme la bouche sur-le-champ, en s'écriant :
« — Nous avons le temps de causer chez ma
» tante; je viens ici pour dormir. Aimez-
» vous mieux que je vous fasse courir deux
» heures au soleil dans la campagne?—Oh!
» non, mademoiselle! — En ce cas, mon-
» sieur Baisemon, faites comme moi : fer-
» mez les yeux. »

Auguste ne manque pas de venir s'asseoir près de Virginie. Ce qui n'était d'abord qu'une distraction agréable acquiert bientôt un charme puissant. Qui pourrait n'en pas trouver dans la compagnie d'une jeune et jolie fille, qui ne cherche pas à cacher la joie que lui cause notre présence? Quoique

Auguste veuille se tenir sur ses gardes, quoiqu'il se soit promis de ne plus aimer, parce qu'il a toujours été malheureux en amour, il ne peut s'empêcher de trouver Virginie séduisante, aimable, et surtout d'une originalité piquante, dont il fait honneur à la candeur de son ame.

A chaque entretien Auguste perd de sa froideur, Virginie de son embarras. Soit calcul, soit hasard, la jeune fille a soin, lorsque Baisemon est endormi, de quitter sa place, et chaque jour elle en choisit une plus éloignée du dormeur. D'abord Auguste se tenait assis à quelques pas de Virginie; petit à petit il s'est rapproché; il a pris et caressé un moment la main de la jeune fille; puis cette main est restée dans la sienne pendant tout le temps que dure leur entretien.

Pourtant Auguste n'a pas encore fait cet aveu qu'une femme brûle d'entendre lorsqu'elle brûle d'y répondre. Auguste regarde Virginie tendrement; parfois il serre avec passion la main qui est dans la sienne; mais d'autres fois ses yeux distraits se reportent

ailleurs. Il soupire et semble éprouver quelque chagrin.

« Je veux qu'il se déclare; je veux qu'il » me dise qu'il m'aime, car je veux qu'il » m'épouse! » Voilà ce que se dit Virginie, en se rendant un matin dans le bois avec Baisemon, qui devient encore plus gros depuis qu'on le fait dormir dans la journée.

Lorsque Auguste est venu s'asseoir près d'elle, Virginie amène la conversation sur les projets de ses parens, enfin elle lui fait part des intentions du comte de Senneville, et du désir qu'on a de la voir devenir comtesse.

Auguste a écouté tout cela beaucoup trop tranquillement au gré de la jeune fille, qui aurait voulu le voir entrer en fureur aux premiers mots de ce mariage. Il s'est contenté de retirer sa main, qui tenait celle de Virginie, et de porter ses regards vers la terre. Pas un mot, pas une exclamation ne lui échappe; Virginie a cessé de parler depuis long-temps, et rien n'interrompt le silence qu'ils gardent tous deux.

Trompée dans son espérance, Virginie laisse retomber sa tête sur sa poitrine; deux grosses larmes brillent dans les yeux de cette jeune fille, qui jusqu'alors avait ri de celles que l'amour fait répandre. Auguste, en se retournant, aperçoit ces pleurs qu'elle ne cherche pas à retenir. Vivement ému à ce spectacle, il entoure Virginie de son bras, et la presse doucement contre lui en s'écriant : « Pourquoi pleurez-vous? — Parce » que cela vous est égal qu'on veuille me » marier au comte de Senneville. — Vous » voudriez donc que cela ne me fût pas » égal?... — Oui... je croyais que cela vous » aurait fait du chagrin... — Vous désirez » donc que je vous aime?...—Sans doute... » je vous aime bien, moi!—Vous m'aimez!.. » chère petite!.... ah! vous le croyez!..... » mais ce n'est qu'un sentiment passager... » une illusion de votre cœur... A votre âge » on croit si vite que l'on aime!.... mais ce » n'est pas encore une passion profonde, et » l'on en guérit facilement! — Et moi, » monsieur, je sais bien que je vous aime...

» que cela ne se passera pas... ne me croyez
» point si cela vous déplaît; cela n'empê-
» chera pas que ce ne soit.—Il se pourrait!...
» être aimé par un cœur si naïf, si neuf! je
» serais trop heureux.... Mais quand même
» je vous aimerais, à quoi cela me servirait-
» il, puisque vous épouserez le comte de
» Senneville? — Ah! si vous m'aimiez, ce
» n'est pas lui que j'épouserais! — Mais vos
» parens ont résolu ce mariage. — Et si je
» ne veux pas, moi... il me semble que cela
» me regarde d'abord. — Mais ils ne vou-
» draient pas de moi, simple artiste, pour
» leur gendre... Oubliez-vous la mine qu'ils
» on faite en apprenant ce que j'étais? —
» Je vous dis que l'on me donnera celui que
» je voudrai; que mes parens ne feront que
» ma volonté... oh! ce n'est pas cela qui
» m'inquiète; mais puisque vous ne m'aimez
» pas... — Eh! qui pourrait ne pas vous ai-
» mer?.... — Mais vous, apparemment!...
» —Ah! Virginie! vous ne le croyez pas!..
» — Si, je le crois... Vous êtes encore dis-
» trait... rêveur!... vous pensez à d'autres!...

» — Non ! désormais je ne penserai plus
» qu'à vous... »

Auguste serrait Virginie contre son cœur, la jeune fille semblait toujours douter de son amour, et, pour le lui prouver, qui sait jusqu'où il serait allé !...

Mais on était dans la saison des hannetons; il y en avait en quantité sur l'arbre au pied duquel dormait Baisemon. Je ne sais si les hannetons faisaient aussi l'amour ; ce qu'il y a de certain, c'est que deux des plus gros, qui s'étaient attachés ensemble d'une façon singulière, culbutèrent de l'arbre et tombèrent positivement sur le nez du dormeur.

Baisemon s'éveille en se frottant le nez, il se frotte ensuite les yeux ; puis il cherche la jeune fille dont on lui a confié la garde, et qu'il croit endormie près de lui ; il ne la trouve pas à la place où elle s'était d'abord assise. Il s'inquiète... se lève, fait quelques pas, et pousse un cri en apercevant Virginie dans les bras d'un jeune homme qui paraît très-entreprenant !... Il était temps que les hannetons tombassent sur le nez de Baisemon !....

« O Jéhovah ! » s'écrie Baisemon, en considérant le groupe qui est devant lui. « Suis-je éveillé?... ou tout ceci n'est-il que » chimère et déception ?... »

Auguste s'est bien vite reculé de quelques pas; Virginie, sans paraître troublée, regarde Baisemon, et lui rit au nez, en disant : « Ah! monsieur Baisemon, que vous » avez l'air drôle! vous me faites des yeux » qui n'ont pas le sens commun !

» — Mademoiselle,... c'est que je suis si » surpris... si suffoqué... — Remettez-vous » et approchez.... Cela vous suffoque de me » voir causer avec monsieur?... — Si votre » tante savait!... je serais perdu, mademoi» selle. — Non, monsieur Baisemon, vous » ne seriez pas perdu; car savez-vous qui » est monsieur? — Je n'ai pas cet honneur. » — C'est M. le comte de Senneville. — Le » comte de Senneville!... »

La figure de Baisemon s'épanouit tandis qu'il murmure : « Oh ! alors, c'est bien dif» férent! » Auguste regarde Virginie avec étonnement; elle lui dit à l'oreille : « Lais-

» sez-moi faire, ne me démentez pas !... —
» Mais pourquoi me faire passer pour le
» comte?... on finira toujours par savoir que
» je ne le suis pas... — En attendant, nous
» pourrons nous voir tant que nous vou-
» drons... — Mais après?... — Après, nous
» verrons... Taisez-vous. »

Auguste se dit : « L'amour donne de la
» ruse aux femmes les plus simples; une
» coquette n'aurait rien imaginé de mieux
» que cela. »

Baisemon s'avance vers Auguste, le dos courbé, la tête basse, et avec l'air de la plus profonde humilité.

« Monsieur le comte veut-il me permettre
» de déposer mes respects à ses pieds?...

» — C'est M. Baisemon, » dit Virginie,
« le régisseur de ma tante. Il est rempli de
» complaisance pour moi; aussi, monsieur
» le comte, je vous le recommande. »

Auguste salue Baisemon qui a l'air d'avoir envie de lui baiser la main. Le gros régisseur reprend : « Nous allons nous rendre
» chez mademoiselle Bellavoine qui sera en-
» chantée de voir M. de Senneville.

» — Non, » dit Virginie, « M. le comte ne » veut pas encore aller chez ma tante : il est » ici... incognito ; il désirait me voir, causer » avec moi ; mais il a des raisons pour » ne point se rendre maintenant chez mes » parens... il leur ménage une surprise. » Ainsi, monsieur Baisemon, nous espérons » que vous serez discret, nous y comptons » même ; vous ne direz pas un mot de mon- » sieur.

» — Ah ! c'est différent, mademoiselle ; » du moment que cela oblige M. le comte...

» — Oui, monsieur Baisemon, » dit Auguste, « vous me ferez beaucoup de plaisir » en ne parlant pas de moi. — Cependant » vous ne devez pas douter du bonheur que » fera naître votre arrivée. — Cela se peut, » mais je ne suis pas pressé d'en être té- » moin.

» — Nous ne sommes pas pressés » reprend Virginie ; « ainsi, monsieur Baisemon, » vous vous tairez, c'est chose convenue ; » nous continuerons nos promenades comme » à l'ordinaire, et M. le comte viendra nous

» rejoindre ici pour causer avec moi ; car
» nous avons beaucoup de chose à nous
» dire : quand on doit se marier ensemble,
» il est bien naturel de désirer d'abord de
» faire connaissance. Adieu, monsieur le
» comte, adieu... à demain, n'est-ce pas?...
» — Ah ! vous devez être certaine de mon
» exactitude !...

» — Monsieur le comte, je vous prie d'a-
» gréer derechef l'expression de mes très-
» humbles respects. »

Baisemon salue de nouveau Auguste, qui s'éloigne en regardant tendrement Virginie; et celle-ci, passant son bras sous celui de son cavalier, l'entraîne chez sa tante en lui disant : « Quand je serai mariée, je vous bour-
» rerai de confitures et de bonbons. »

CHAPITRE IV.

La volonté d'une jeune fille.

Les promenades au bois continuaient; on y rencontrait toujours Auguste, qui venait s'asseoir et causer avec Virginie; mais Baisemon ne dormait plus; il aurait crû manquer de respect au comte, en s'endormant près de lui. D'ailleurs il se rappelait avec quelle chaleur les jeunes gens causaient lorsque les hannetons l'avaient éveillé; et quoique les deux amans fussent à ses yeux comme fiancés, il jugeait prudent de leur faire société.

La compagnie de Baisemon gênait les jeunes gens; on ne pouvait plus lui dire : Retournez-vous et dormez. On trouvait bien

moyen de s'adresser mille choses qu'il n'entendait pas, mais on ne décidait rien, et il aurait fallu prendre un parti pour parvenir à se marier.

« Pourquoi donc M. le comte ne se pré-
» sente-t-il pas chez mademoiselle votre
» tante? » disait Baisemon toutes les fois qu'il rentrait avec Virginie. « Il a ses raisons appa-
» remment;...il attend... des papiers... des
» titres... Que sais-je moi? — Est-ce qu'il
» voudrait faire avoir une décoration à
» M. Troupeau? — Je crois que oui! — Ah!
» quelle joie cela lui ferait! c'est là sans
» doute la surprise qu'il lui ménage? — Je
» puis vous assurer que mon père sera très-
» surpris. »

Il y avait déjà quelque temps que les promenades avaient lieu et que les amans se voyaient tous les jours, lorsqu'une après-midi, un cheval s'arrête devant la demeure de mademoiselle Bellavoine; un cavalier en descend, attache sa monture, prend son portemanteau et frappe fortement à la porte. Grilloie ouvre, et M. Troupeau entre tout-

à-coup dans le salon où la société est réunie.

« Papa ! » s'écrie Virginie en restant toute saisie. « — Mon neveu ! » dit mademoiselle Bellavoine.

« Bon ! » se dit Baisemon, « voici le papa ;
» le gendre l'attendait sans doute ; nous au-
» rons bientôt la surprise.

» — Oui, ma chère tante, oui, ma fille,
» c'est moi-même !... vous ne m'attendiez
» pas... hein ?.... Permettez d'abord, ma
» tante... »

M. Troupeau va embrasser mademoiselle Bellavoine ; il en fait autant, mais avec beaucoup plus de plaisir, à sa fille ; ensuite il tend la main à Baisemon, et la lui serre long-temps ; il n'est pas jusqu'à Perpétue à laquelle il ne fasse un sourire gracieux.

« Je vous dirai donc, ma tante, que voyant
» le temps s'écouler, je me suis décidé à
» venir vous chercher. Ma femme s'ennuie
» horriblement depuis que nous ne sommes
» plus que nous deux. C'est assez naturel ;
» elle n'a jamais été si long-temps séparée
» de sa fille. Vous nous avez promis de re-

» venir à Belleville avec Virginette ; je viens
» réclamer l'exécution de cette promesse :
» si M. Baisemon peut vous accompagner,
» cela doublera notre satisfaction ;... et vous
» serez toute portée à Belleville pour assis-
» ter à certaine cérémonie qui, je l'espère,
» ne tardera pas infiniment. »

M. Troupeau se frotte les mains en finissant de parler. Virginie change de couleur, et Baisemon sourit.

« Vous avez fort bien fait de venir nous
» chercher, mon neveu, » répond mademoiselle Bellavoine, « il y a déjà long-temps
» que je voulais vous ramener votre fille ;
» mais elle se plaît beaucoup dans ce pays...
» elle me priait chaque jour d'attendre en-
» core... — Ma tante, c'est que je me trouve
» très-heureuse d'être chez vous.

» — Bien, ma fille, très-bien, » dit Troupeau en prenant la main de sa fille, « je suis
» flatté de vos sentimens pour notre respec-
» table tante, et j'ose croire que, pendant
» votre séjour chez elle, vous ne lui avez
» donné aucun sujet de mécontentement.

» — Non, mon neveu, je suis satisfaite
» de la docilité de cette petite; de votre côté,
» vous verrez tout ce qu'elle a gagné dans
» ma société. — J'en suis plus que persuadé,
» ma tante, et maintenant je vous deman-
» derai la permission d'aller ôter mes bottes,
» vu que le cheval m'a un peu froissé les
» mollets. »

Perpétue s'empresse de conduire M. Troupeau à la chambre que lui indique sa maîtresse. Le père de Virginie ôte ses bottes, son habit de voyage, se met à son aise enfin, mais toujours avec la plus grande décence, pour reparaître devant sa tante qui fait hâter le repas du soir, afin que son neveu soit plus tôt libre d'aller se reposer. Pendant ce temps Virginie est bien préoccupée, l'arrivée de son père la contrarie, et cependant elle sent qu'il faut que ses amours aient un dénouement; mais elle craint de ne plus pouvoir aller promener avec Baisemon; alors où verra-t-elle Auguste, et comment pourra-t-elle s'entendre avec lui?

M. Troupeau fait honneur au souper de sa tante; on y décide que l'on partira pour Belleville le surlendemain, et que Baisemon sera du voyage. Ce prompt départ n'arrange pas la jeune fille; mais ne pouvant s'y opposer elle feint d'en être enchantée. Vers la fin du repas, M. Troupeau engage sa fille à rentrer, ayant, dit-il, à parler d'affaires de famille avec mademoiselle Bellavoine. Virginie se doute bien qu'il va être question de son mariage avec le comte; mais elle obéit, elle prend sa chandelle, souhaite le bonsoir, et va se coucher, en se disant : « Arrangez » mon mariage avec le comte si cela vous » amuse; moi, j'en ai arrangé un autre qui » m'amusera beaucoup plus. »

Lorsque Virginie n'est plus là, M. Troupeau se rapproche de sa tante et de Baisemon, en disant : « Nous pouvons mainte» nant causer de la grande affaire..... du » futur mariage de ma fille. J'ai pensé, ma » chère tante, qu'il était plus convenable » d'éloigner Virginie. — Oui, mon neveu, » cela est plus décent. Eh bien! le comte

» de Senneville est-il revenu, le verrons-
» nous bientôt? — Ma tante, M. de Senne-
» ville n'est point encore de retour, mais
» j'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre
» de lui. Il est plus que jamais dans les mê-
» mes sentimens. J'ai sa lettre sur moi, me
» permettez-vous de vous en faire la lec-
» ture?.... — Je vous y autorise, mon ne-
» veu. »

M. Troupeau tire son portefeuille, il en sort une lettre qui est enveloppée avec soin dans du papier joseph; il la passe sous le nez de sa tante et de Baisemon, en leur disant :

« Comme on sent que cela vient d'un
» grand seigneur! — Elle embaume!... —
» Elle est aux quatre fruits! dit Baisemon.
« — Je lis :

» *Mon digne ami*... » C'est moi que le comte appelle son digne ami..., « *mon di-*
» *gne ami! je voudrais déjà être aux pieds*
» *de votre charmante fille dont je raffole plus*
» *que jamais*... » Il en raffole..... vous le voyez... « *plus que jamais; mais un diable*

» *d'homme, à qui j'ai gagné quelques cent*
» *napoléons, est parti pour Londres sans*
» *s'acquitter; je cours après lui, et je reviens*
» *ensuite former la douce chaîne de l'hymen*
» *avec cette jolie Virginie, qui fera la*
» *plus charmante petite comtesse que l'on ait*
» *encore vue...* » Ma fille fera une charmante
» petite comtesse... Quel joli style! « *Adieu,*
» *cher beau-père, permettez-moi ce nom!....*
« Si je le lui permets!... dites donc, ma tante,
» il me demande la permission!... ces gens
» de cour sont d'un poli outré! » *permettez-*
» *moi ce nom! Tout à vous,* DE SENNEVILLE.
» Et puis, par post-scriptum, *je tâcherai de*
» *vous rapporter quelque chose d'Angleterre.*»
« Voilà la lettre, ma chère tante, vous voyez
» que ce mariage peut être regardé comme
» fait. — Dieu merci, mon neveu! — Mais
» que peut-il vouloir me rapporter d'Angle-
» terre? — Peut-être des poires! » dit Bai-
» semon d'un air malin. « — Oh! mieux que
» cela..... c'est quelque surprise qu'il me
» ménage!... Ah! je voudrais qu'il fût déjà
» de retour!... il me tarde tant de le voir

» conduire ma fille à l'autel!...—Il va peut-
» être rester encore long-temps en Angle-
» terre! » dit mademoiselle Bellavoine en secouant la tête, « s'il poursuit un débi-
» teur cela peut le mener loin.... ce serait
» contrariant! — Oui, car je ne vous cache
» pas, ma tante, que, mon épouse et moi,
» nous ne vivrons que du jour où le comte
» sera notre gendre. »

Baisemon ne disait rien; mais il souriait, se retournait sur sa chaise, pinçait sa bouche, et semblait brûler d'envie de parler; n'y tenant plus enfin, il laisse échapper ces mots: « Vous n'attendrez peut-être pas si
» long-temps que vous le croyez!...

» — Comment? que voulez-vous dire,
» monsieur Baisemon? — Moi..... mais,
» hum!.... rien. — Pardonnez-moi, mon
» cher monsieur Baisemon, vous avez un
» air qui dénote quelque chose.... — Mon
» neveu a raison, honnête Baisemon, je
» crois que vous avez quelque chose à nous
» apprendre. — Mais, mademoiselle, en
» vérité... après tout... pourquoi ne parle-

» rais-je point, puisque je vais faire des heu-
» reux!... Eh bien! mademoiselle et mon-
» sieur, je vais tout vous dire... Je m'expose
» à vos reproches peut-être; mais, comme
» le dit fort bien un sage... je ne sais plus
» lequel, en toute chose il faut considérer
» la fin!... c'est ce que j'ai pensé, et cela
» m'absoudra, je l'espère, à vos yeux.

» — Ah! mon Dieu! est-ce qu'il a encore
» volé une culotte! » se dit Troupeau effrayé
du long préambule de Baisemon.

« — Nous vous écoutons, monsieur Baise-
» mon, » dit mademoiselle Bellavoine en se
redressant sur sa chaise; et le gros régisseur
reprend son récit :

« Depuis quelque temps je donne le bras
» à mademoiselle Virginie qui avait des in-
» quiétudes dans les jambes, et éprouvait
» le besoin de la promenade. D'abord nous
» marchâmes au hasard; puis nous dirigeâ-
» mes notre course vagabonde vers un joli
» petit bois qui est à peu de distance de la
» ville. Nous nous y reposâmes; ensuite, in-
» spirés par l'ombrage, la verdure et le si-
» lence, nous y fîmes plus encore...

» — Qu'y fîtes-vous donc? » s'écrie M. Troupeau avez impatience.

» — Nous y dormîmes. Mademoiselle vo-
» tre fille semblait enchantée de dormir sur
» l'herbe, je ne crus pas devoir m'opposer à
» cet innocent désir. Mais un jour, en m'é-
» veillant... Qu'aperçus-je auprès de la jeune
» vierge?... un homme, un fort joli homme
» qui causait avec elle...

» — Un homme avec ma nièce!.... Ah!
» monsieur Baisemon... — Un joli homme
» près de ma fille!... — Calmez-vous, de
» grâce!... Stupéfait d'abord, j'allais faire
» une scène... je ne sais pas ce que j'aurais
» fait... mais cet homme se nomma... et je
» n'eus plus la force de gronder.... Vous ne
» devinez pas qui c'était...—Eh bien! ache-
» vez donc...—Le comte de Senneville! —
» Le comte de Senneville!... il se pourrait?
» En effet c'est un joli homme! Et il était
» ici?... — Et il y est toujours; depuis un
» mois nous le rencontrons tous les matins.
» Je voulais le présenter sur-le-champ à
» mademoiselle Bellavoine; il a désiré dif-

» férer.... il veut vous faire une surprise et
» m'a supplié de garder le silence : c'est
» pourquoi je n'avais rien dit.

» — Mais j'espère, monsieur Baisemon,
» que vous n'avez pas redormi depuis?

» —Oh! je n'ai eu garde, mademoiselle!
» du reste le comte se conduit avec une
» grande décence près de sa future. Il vou-
» lait seulement causer avec elle avant l'hy-
» men pour connaître la portée de son esprit,
» et je crois qu'il en est satisfait. — Quoi!
» ma petite-nièce voyait M. de Senneville
» et ne m'en a rien dit! qui eût cru cela de
» cet enfant? — Il faut lui pardonner, ma
» tante! le plaisir de causer avec un comte!...
» Quant à moi, je suis enchanté que M. de
» Senneville soit ici... depuis un mois, dites-
» vous?... mais ne voilà que quatre jours
» qu'il m'écrit qu'il part pour l'Angleterre.
» —Il n'y aura pas été!... c'était une ruse!...
» — N'importe, dès demain je le surpren-
» drai. Vous irez, comme à l'ordinaire,
» promener avec ma fille, je vous suivrai
» de loin et je rirai bien en me montrant au

» comte. — C'est ce que je pensais. — Oui,
» mon neveu, il faut forcer M. de Senneville
» à cesser ce mystère qui pourrait compro-
» mettre la réputation de ma nièce. — Cal-
» mez-vous, ma tante, c'était une fantaisie!...
» une bizarrerie de grand seigneur; mais
» demain nous le prenons au gîte! jusque
» là, silence! monsieur Baisemon, pas un
» mot à ma fille.—Comptez sur ma discré-
» tion, monsieur Troupeau; ainsi vous ne
» m'en voulez pas d'avoir servi les désirs du
» comte?—Nullement! vous avez très-bien
» fait; mais demain!.... Oh! demain nous
» allons rire!... — C'est mon opinion. »

On va se coucher, impatient d'être au lendemain. Mademoiselle Bellavoine n'est pas fort contente de la dissimulation de sa petite-nièce; mais comme Baisemon ne cesse de répéter : « En toute chose il faut consi-» dérer la fin, » la tante se calme en songeant que la fin sera le mariage.

« Me laissera-t-on aller promener ce ma-» tin? » Telle est la première question que Virginie s'adresse en s'éveillant le lendemain de

l'arrivée de son père. « Si on me le défend
» où reverrai-je Auguste ?..... nous devons
» retourner demain à Belleville... J'espère
» bien qu'il m'y suivra ;... mais pourtant je
» voudrais le voir, lui parler auparavant. »

La jeune fille est agréablement surprise lorsqu'à l'heure habituelle de ses promenades, elle voit Baisemon prendre son chapeau en lui disant : « Je suis à vos ordres, made-
» moiselle. — Est-ce que nous pouvons al-
» ler promener, monsieur Baisemon? —
» Certainement, mademoiselle.—Mais mon
» père ? — Il ne le trouve pas mauvais; je
» lui ai demandé pour vous la permission ce
» matin. — Ah! monsieur Baisemon, vous
» êtes un gros amour!... — Toujours prêt à
» vous servir, mademoiselle. »

Virginie a passé son bras sous celui du régisseur. On se rend au petit bois. Chemin faisant, Baisemon dit à la jeune fille : « Puis-
» que voilà M. votre père ici, il me semble
» que M. le comte devrait renoncer à son
» incognito. — Oui, il faudra bien qu'il y
» renonce..... Nous allons parler de cela ce
» matin. »

Auguste n'était pas encore au bois; mais il ne tarde pas à arriver. Il est frappé du trouble de Virginie qui lui dit : « J'ai bien » des choses à vous apprendre.... Monsieur » Baisemon, pendant que je vais causer avec » M. le comte, ayez donc la bonté de veiller » à ce qu'on ne vienne pas nous interrom- » pre. — Avec infiniment de plaisir, made- » moiselle. »

Les jeunes gens s'asseyent sur un tertre de gazon; et Baisemon, les laissant causer, s'éloigne en se frottant les mains avec satisfaction, puis va guetter l'arrivée de M. Troupeau auquel il a indiqué le petit bois.

Le père de Virginie ne tarde pas à se montrer. Baisemon va au-devant de lui.

« Est-il arrivé? » dit Troupeau. « — Oui, » il vient de venir..... il cause avec made- » moiselle votre fille.... avançons, nous al- » lons les surprendre... — Oh! oh! ce pau- » vre comte!... je ris d'avance de ce qu'il va » dire!..... mais puisqu'il sera mon gendre » cela ne peut pas le fâcher!... il est fort » aimable, il va rire avec nous. — C'est mon » opinion. »

Baisemon conduit tout doucement Troupeau près des jeunes gens... Auguste, pour consoler Virginie, l'embrassait tendrement, au moment où le gros régisseur dit : « Les » voilà !... »

M. Troupeau a regardé et il pousse un cri de fureur, et il jette des regards enflammés de colère sur les deux amans et sur Baisemon, en s'écriant : « Quelle horreur !..... » quelle indignité !... Ah ! monsieur Baise- » mon ! il faut que vous soyez bien bête ! »

Baisemon ouvre ses yeux tant qu'il peut et ne comprend rien à la colère de Troupeau. Son étonnement cesse lorsque celui-ci lui serre fortement le bras en disant : « Où » avez-vous pris que c'était là le comte de » Senneville ?... c'est un artiste !... un mu- » sicien !.... qui se permet d'embrasser ma » fille !... — Ah ! mon Dieu !... je tombe en » ruine !...

» — Et vous, monsieur !... comment pou- » vez-vous avoir l'audace !... oser aimer ma » fille... la fiancée... la future... la promise » du comte de Senneville !... et quand même

» elle ne serait pas tout cela, vous ai-je per-
» mis, autorisé à faire la cour à ma fille?...
» Et vous, Virginie!... vous ne pouviez pas
» croire que monsieur était le comte, puis-
» que vous connaissiez M. de Senneville....
» Ah! Virginie!... vous me navrez le cœur...
» Mais j'aime à croire que c'est par excès
» d'innocence que vous avez été fautive.....
» Je puis encore vous pardonner; quant à
» vous, qui n'êtes qu'un séducteur... qu'un
» audacieux!... je vous trouve bien hardi,
» bien impertinent.... bien...

» — Monsieur, » dit Auguste avec calme et en interrompant Troupeau, « mettez fin,
» je vous prie, à ces injurieuses épithètes;
» je puis avoir eu quelques torts en voyant
» à votre insu mademoiselle votre fille; mais
» elle-même vous dira que je voulais la fuir,
» si elle ne m'avait fait espérer que vous
» approuveriez nos sentimens et que vous
» consentiriez à m'accorder sa main.

» — Comment! Virginie, vous auriez dit
» de ces choses-là? »

La jeune fille, qui jusqu'alors n'avait pas

soufflé mot, se lève et répond à son père d'un air fort résolu.

« Oui, mon cher papa; tenez, il est temps » que vous sachiez ce que je pense, et je » vais vous le dire en peu de mots. Je n'aime » pas votre comte de Senneville; je n'en » veux pas pour mari. Mais j'aime M. Au- » guste Montreville, je veux être sa femme, » et vous y consentirez; car vous n'avez » qu'une fille et vous ne voudriez pas qu'elle » fût malheureuse. »

M. Troupeau laisse tomber ses bras, il est prêt à se laisser tomber lui-même; il regarde Baisemon, qui a presque caché sa figure dans sa cravate, il regarde sa fille et murmure : « Ai-je bien entendu?... c'est ma fille » unique qui parle ainsi!

» — Oui, mon cher papa, et je vous pré- » viens que ma résolution est bien prise, et » qu'on aura beau faire, je n'en changerai » pas.

» — Alors c'est épouvantable! » s'écrie Troupeau en beuglant comme un taureau. « Ma fille me dire cela!... marchez devant

» moi, mademoiselle.... marchez,... nous
» verrons qui obéira... Et vous, suborneur...
» si je ne me retenais... »

Troupeau se baisse, et ne trouvant pas autre chose sous sa main qu'une tige de genêts, il veut l'arracher pour la jeter à la tête d'Auguste; mais sous les feuilles sa main rencontre des orties, et il fait une grimace horrible, ne sachant ce qu'il venait d'empoigner. Auguste ne peut s'empêcher de sourire de la figure que M. Troupeau a faite en se piquant : cela redouble la colère de celui-ci, il pousse sa fille devant lui, il pousse Baisemon, il pousserait les arbres s'il le pouvait. Avant de s'éloigner, Virginie se tourne vers Auguste et lui crie :

« Aimez-moi toujours... je n'en veux pas
» d'autre que vous. La colère de mon père
» passera, et il consentira à nous unir...

» — Jamais! jamais! s'écrie Troupeau.
» Marchez, mademoiselle; marchez, mon-
» sieur Baisemon, ou je vous écrase les ta-
» lons. »

Virginie reprend le bras de Baisemon,

qui se laisse conduire comme une machine et ne regarde qu'à ses pieds. M. Troupeau marche derrière, toujours fulminant, toujours exaspéré, et se retournant de temps à autre pour menacer Auguste, qui est resté dans le bois et ne peut plus les voir.

On arrive chez la tante, qui termine les apprêts pour son départ.

« Eh bien ! où est M. le comte ? » dit mademoiselle Bellavoine en voyant revenir tout le monde. M. Troupeau, au lieu de répondre, fait signe à sa fille de monter à sa chambre; celle-ci obéit et s'éloigne en saluant la compagnie aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé.

Lorsque sa fille est partie, M. Troupeau se jette dans un fauteuil, et Baisemon se met sur une chaise. M. Troupeau fait le récit de ce qui s'est passé, et Baisemon pleure comme un veau tant que dure cette narration. Mademoiselle Bellavoine lève les yeux au ciel, et ne peut que s'écrier de temps à autre : « Ah, mon Dieu !... il y a donc un » mauvais génie qui en veut à l'innocence » de notre famille !

» — Oui, ma tante; voilà ce qui s'est » passé!... voilà ce que j'ai vu!... Mais monsieur Baisemon, qui diable a pu vous dire » que ce jeune homme était le comte de » Senneville?

» — C'est mademoiselle votre fille! » répond Baisemon en sanglotant; « je ne pou- » vais pas me permettre de suspecter sa » bonne foi!

» — Non, vous ne le pouviez pas, » dit mademoiselle Bellavoine; « calmez-vous, » mon pauvre Baisemon, essuyez vos lar- » mes. Dans tout ceci, c'est ma petite-nièce » qui a les plus grands torts!...

» — Je ne reconnais vraiment plus ma » fille, » dit Troupeau, « elle m'a parlé » avec un petit air décidé..... où peut-elle » avoir pris cet air-là?... — N'importe, mon » neveu, nous ne ferons pas moins une » comtesse de Virginie; il ferait beau voir » qu'une morveuse tînt tête à ses parens! » Demain matin nous partirons pour Belle- » ville, et une fois le comte arrivé... — Oh! » alors nous sommes sauvés!..... Mais si le

» le comte apprenait... s'il venait à savoir...
» Ah ! mon Dieu ! il ne voudrait peut-être
» plus de ma fille. — Qui voulez-vous qui
» lui dise que cette petite folle a causé avec
» cet Auguste?... A coup sûr ce ne sera pas
» M. Baisemon ! — Moi !... j'aimerais mieux
» être mis en hachis que de parler. — Mais
» en attendant je veux tancer ma petite-
» nièce ! je veux qu'elle demande pardon
» pour ce qu'elle a dit et fait. Perpétue!
» Perpétue ! »

La servante arrive, et mademoiselle Bellavoine lui intime l'ordre de faire descendre sa nièce. Virginie ne tarde pas à se présenter d'un air gai et dégagé, tandis que son père se tient gravement près de sa tante et que Baisemon reste dans un coin faisant des pigeons avec ses doigts.

« Vous m'avez demandée, ma tante? » dit dit Virginie en souriant.

»—Oui, ma nièce, » répond la vieille fille en mettant ses lunettes sur son nez et levant d'un air sévère les yeux sur Virginie. « Oui,
» j'ai voulu vous voir... vous parler !... je

» viens d'en apprendre de belles sur votre » compte!... et ce que je ne conçois pas, c'est » que vous osiez encore vous présenter de- » vant moi avec cet air leste... me répondre » sans trembler!... Courbez-vous, mademoi- » selle, courbez-vous vite! demandez par- » don pour vos impertinences... promettez, » jurez d'obéir désormais à vos parens...

» — Non, ma tante, non, je ne me cour- » berai pas, et je ne demanderai pas pardon! » — Qu'est-ce à dire? sainte Vierge! est-ce » bien ma petite-nièce qui me répond ainsi! » — Oui, ma tante; car je me suis promis » d'être désormais très-franche, de ne plus » dissimuler. — Insolente!... je vous ferai » bien baisser le ton...—Non, ma tante.— » Et quant à vos amours, perdez tout espoir, » mademoiselle; un comte a demandé votre » main, on la lui a promise, et vous devez » vous estimer trop heureuse d'être com- » tesse!.... — Non, ma tante, je n'y tiens » pas du tout, je préfère épouser M. Mon- » treville. — Petite sotte! vous avez donc le » cœur bien bas! Préférer un artiste, un mu-

» sicien, à un comte!... — Après tout, ma
» tante, un artiste, un musicien, vaut mieux
» qu'un Cosaque!... »

Mademoiselle Bellavoine pâlit, la parole expire sur ses lèvres, ses lunettes tombent de son nez, elle se laisse aller sur le dos de son fauteuil.

« Ah! mon Dieu! voilà ma tante qui se
» pâme! » s'écrie Troupeau « du secours,
» monsieur Baisemon, du vinaigre... des
» sels... Ah! Virginie, c'est pourtant vous
» qui causez tout cela! — N'ayez pas peur,
» papa : ce n'est pas dangereux!... Je re-
» monte à ma chambre, car je crois que ma
» tante n'aura plus rien à me dire. »

En effet, mademoiselle Bellavoine, en revenant à elle, semble fort contente de ne plus apercevoir sa petite-nièce, et elle dit à M. Troupeau :

« Je ne veux plus me mêler de tout
» cela!... vous êtes le père de Virginie,
» c'est à vous de savoir vous faire obéir;
» moi, cela m'irrite, cela me fait mal.... je
» ne veux plus me rendre malade pour les

» beaux yeux de ma nièce... en voilà bien
» assez! qu'on ne me parle plus de ses
» amours, ça me casse la tête... — Cepen-
» dant, ma chère tante, votre autorité... —
» Taisez-vous, mon neveu ; si vous dites un
» mot de plus, je ne vous accompagne pas à
» Belleville, et vous ne me reverrez jamais. »

Troupeau se tait, mais il ne comprend rien à sa tante. On se hâte de faire les apprêts du départ; la carriole de mademoiselle Bellavoine est de nouveau tirée de la remise, et le lendemain matin on y attelle Cocotte, en lui donnant pour auxiliaire le cheval de M. Troupeau.

Mademoiselle Bellavoine recommande sa maison à Perpétue, à laquelle elle serre la main d'un air qui signifie bien des choses. On monte dans la voiture; les deux dames et M. Troupeau occupent la banquette du fond; Baisemon est sur celle de devant avec Grilloie, qui a repris de nouveau l'emploi de cocher.

Le voyage se fait assez tristement. Mademoiselle Bellavoine n'ouvre pas la bouche,

M. Troupeau imite sa tante; Baisemon craindrait de rompre le silence, et Grilloie se contente de jurer après les chevaux.

De temps à autre Virginie fredonne un petit air; mais elle cesse bientôt, et s'amuse à regarder au carreau. Chacun trouve la route longue; cependant; grâce au cheval attelé avec Cocotte, on arrive à Belleville avant la nuit.

Babelle ouvre la porte et se met à crier: « Madame, c'est monsieur avec mademoi- » selle! c'est tout le monde! »

Madame Troupeau accourt, suivie d'une grande fille qui ressemble à un manche à balai, et que Troupeau montre à sa tante, en lui disant : « Mon épouse a pris une » femme de chambre.... Mes moyens me » permettent de lui en donner une. »

On descend de voiture : Virginie court embrasser sa mère; madame Troupeau est enchantée de voir sa fille; elle la presse tendrement dans ses bras, quoique M. Troupeau la tire par le bas de sa robe, en lui disant à l'oreille : « Assez.... pas tant.... je

» te dirai pourquoi. » Mais la maman embrasse toujours sa fille sans écouter son mari.

Tout le monde est monté au salon, et madame Troupeau remarque alors l'embarras, l'air contraint de la compagnie. « Qu'avez-vous donc tous ? » s'écrie-t-elle, « vous ne dites rien, ma chère tante ? Toi, » Troupeau, tu as l'air bouleversé... M. Bai- » semon se tait aussi... Il n'y a que ma fille » qui ait au moins l'air content de me re- » voir... Qu'est-il donc arrivé ?

» — Vous le saurez assez tôt, ma femme, » répond M. Troupeau d'un air morne. Virginie, qui devine ce que son père veut dire, se hâte de se rendre à sa chambre, afin de de le laisser parler en toute liberté.

A peine sa fille est-elle sortie du salon, que M. Troupeau va en fermer la porte avec force. Il revient d'un air mystérieux près de sa femme, qui ne sait que penser de tout ce qu'elle voit.

« Ma chère amie, » dit M. Troupeau en montrant un siége à sa femme, « assieds-toi » et arme-toi de courage !.... Je vais t'ap-

» prendre des choses bien terribles! — Des
» choses terribles!.... Cela m'effraie déjà....
» Voyons, parlez, monsieur Troupeau...., je
« vous écoute. »

Le ci-devant marchand de crin fait à sa femme le même récit qu'il a fait à sa tante; mais cette fois Baisemon s'abstient de pleurer en l'écoutant, et mademoiselle Bellavoine ne sourcille pas.

Madame Troupeau a peine à croire ce qu'on lui raconte de sa fille: « J'ose me
» flatter » dit-elle, « que le mal est moins
» grand que vous ne le pensez. Ma fille était
» une ange de douceur, d'innocence et de
» timidité; vous l'aurez irritée, mon ami,
» et cela lui aura tourné le caractère. Mais
» je la prendrai par les sentimens; Virginie
» a le cœur sensible, elle écoutera sa mère,
» et elle redeviendra disposée à faire tout
» ce que nous voudrons.

» — C'est mon opinion, » dit Baisemon.
« — Ainsi soit-il! » dit Troupeau. « — Moi,
» je me méfie d'elle, » dit mademoiselle
Bellavoine; « cependant, ma nièce, tâchez

» de réussir. — Je ne veux point entamer
» ce grave sujet aujourd'hui ; je lui parlerai
» demain, et je l'aurai bientôt fait rougir de
» sa préférence pour ce.... jeune homme,
» que je ne veux même pas nommer. »

La tante va s'installer dans sa chambre, Baisemon va renouveller connaissance avec la salle à manger, et Virginie se remet à sa fenêtre, qui devrait lui rappeler Godibert et Doudoux ; mais Auguste l'occupe seul ; elle le désire, le cherche, l'appelle, et se dit : « M'a-t-il suivie à Belleville ? songe-t-il
» à moi comme je songe à lui ? »

Le lendemain matin, madame Troupeau entre dans la chambre de sa fille : celle-ci devine, à la physionomie de sa mère, de quoi il va être question.

Madame Troupeau s'était préparée : pendant une partie de la nuit, elle avait mûri le sermon qu'elle voulait faire à sa fille, et avec lequel elle espérait la ramener à la soumission et au respect. Mais l'orateur le plus éloquent perd de sa verve lorsqu'il s'aperçoit qu'on ne l'écoute pas. Au beau

milieu du discours de sa mère, Virginie l'interrompt, en s'écriant :

« Ma chère maman, tout ce que vous me
» direz est inutile; je ne veux pas de votre
» comte, parce que j'aime M. Auguste Mon-
» treville; je vous aime beaucoup, certaine-
» ment, mais je veux me marier à ma fan-
» taisie? Je suis assez riche pour prendre la
» personne qui me convient. Ne m'amenez
» pas le comte, car je lui ferai la grimace,
» et lui tournerais le dos!

» — Ma fille, » dit madame Troupeau en devenant rouge de colère, « je me flattais
» que votre père m'avait trompée; je vois
» qu'il a raison..... Vous êtes une imperti-
» nente!... mais on domptera votre petit
» caractère. Pour commencer, je vous or-
» donne de garder la chambre, de ne point
» vous présenter au salon sans notre per-
» mission. — Comme il vous plaira, maman.
» — Si vous ne changez pas, je vous mettrai
» au pain et à l'eau. — Comme il vous fera
» plaisir..... — Et peut-être encore autre
» chose... avec une poignée de verges!... —

» Tout cela ne m'empêchera pas d'aimer
» Auguste et de refuser le comte. »

Madame Troupeau descend au salon, où son mari, sa tante et Baisemon attendaient avec impatience le résultat de son entrevue avec sa fille. Madame Troupeau poussait tout à l'extrême, ce qui est assez l'usage des femmes qui ne savent pas faire les choses à demi, et qui ont sur nous l'avantage de ne pas y être souvent obligées. En écoutant sa fille, la mère de Virginie n'avait retenu qu'avec peine l'éclat de son courroux; mais au moment d'entrer dans le salon, où elle est pressée de se retrouver sans témoin au milieu de ceux qui l'y attendaient, elle aperçoit sa nouvelle femme de chambre qui frottait un petit meuble.

« Sortez, Lisette ! » s'écrie madame Troupeau d'une voix altérée par la colère; et comme Lisette ne répond pas et reste à la même place, madame Troupeau lui donne un soufflet, en s'écriant : « Ah ! vous ne voulez pas m'obéir non plus?... Ça devient
» trop fort aussi ! »

Tout le monde reste saisi de l'action de madame Troupeau. Baisemon, qui craint que cela n'ait des suites, met ses mains sur ses deux joues. La grande Lisette se met à pleurer, en disant : « Mon Dieu ! madame, » qu'avais-je donc fait pour être traitée » ainsi ?...

» — Il est certain, » dit M. Troupeau, « que je ne comprends pas trop pourquoi » ma femme...

» — C'est possible, monsieur... J'ai peut-» être eu tort; mais je suis si en colère.... » Allez-vous-en, Lisette, je vous donnerai » un beau foulard; sortez, laissez-nous. »

Lisette s'en va moitié contente, moitié fâchée; madame Troupeau raconte sa conversation avec sa fille, et termine en s'écriant : « Il me semble que j'avais bien sujet » d'être hors de moi !...

» —Je m'attendais à ce résultat, » dit mademoiselle Bellavoine. « — Cela devient dé-» sespérant, » s'écrie Troupeau; « car enfin, » si le comte revenait... que lui dire ? que » faire?... Ah ! c'est bien heureux qu'il soit

» allé faire un voyage en Angleterre... Mon-
» sieur Baisemon, quel est votre avis sur
» tout ceci?... Que pensez-vous que nous
» devions faire ? »

Baisemon se pince le nez à plusieurs reprises, comme pour en tirer des idées : cela n'aboutit qu'à le faire se moucher, et il répond : « Je pense... je crois qu'il faudrait
» chercher un calmant pour tout cela... Ma-
» demoiselle Virginie a la tête montée!.....
» —Oh! c'en est surnaturel! Une jeune fille
» jusqu'alors douce comme un agneau, ré-
» servée, timide, craintive.... Il faut que
» cet Auguste lui ait donné quelque drogue
» pour lui tourner la tête!...—Si vous faisiez
» demander à l'apothicaire une potion amor-
» tissante?... — Eh! monsieur Baisemon,
» croyez-vous donc que les apothicaires
» aient des remèdes contre l'amour ? —
» Dame!... ils en ont bien pour le mal de
» dents, et on dit que c'est la même chose.
» — Ma nièce, je crois qu'il faut tout espé-
» pérer du temps : laissez votre fille garder
» sa chambre, ne lui procurez aucun agré-

» ment, empêchez qu'elle ne se mette à la
» fenêtre, ou plutôt donnez-lui une cham-
» bre qui n'ait point vue sur la rue. Elle
» s'ennuiera bientôt de ce régime, et elle
» vous demandera elle-même pardon. — Je
» crois que vous avez raison, ma tante. —
» C'est-à-dire, » répond Troupeau, « que
» notre tante vient de parler comme un ora-
» cle. Notre fille a une crise, ça se passera...
» Grâce au ciel, le comte est absent. Atten-
» dons tout du temps... Mais de la fermeté
» dans nos résolutions. — Faut-il la mettre
» au pain et à l'eau? — Pas encore : il faut
» espérer même que nous ne serons pas
» obligés d'en venir là. Quant à cet Auguste,
» à ce séducteur ! s'il a le malheur de venir
» rôder dans notre rue, je vous autorise tous
» à lui jeter sur la tête ce qui vous fera
» plaisir. »

Après avoir arrêté ce plan de conduite, on commence à loger Virginie dans une petite pièce sur la cour, d'où il est impossible qu'elle voie autre chose que Babelle ou Lisette se rendant à la cuisine. Virginie est

vivement contrariée de quitter sa chambre, mais elle ne veut pas le laisser paraître, et se contente de dire, en prenant possession de son nouveau logement : « On me fera » tout ce qu'on voudra, cela ne changera » rien à mes sentimens. »

Quinze jours s'écoulent sans ramener la paix dans la famille Troupeau. Virginie s'ennuie beaucoup dans sa chambre, mais elle ne se plaint pas ; elle ne dit rien à Babelle qui lui apporte sa nourriture, quoique la servante, touchée de la réclusion de la jeune fille, ait quelquefois essayé de lui donner des consolations.

Au bout de ces quinze jours, madame Troupeau se présente chez sa fille, et lui dit : « Êtes-vous devenue plus raisonnable ? » ferez-vous notre volonté maintenant ? — » Maman, je suis toujours la même ; je ne » crois pas avoir tort en ayant envie d'être » heureuse ; et c'est pour l'être que je veux » épouser Auguste.

» — Vous êtes une petite entêtée : c'est » avec un comte qu'on est heureuse... Nous

» ne consentirons jamais à vous marier avec
» ce... musicien. — Ce musicien est de très-
» bonne famille, il m'a sauvé la vie, et il
» vaut bien votre comte! — Non, made-
» moiselle ; car vous ne serez pas appelée
» comtesse avec lui. — Ça m'est égal. —
» Taisez-vous!... vous me faites honte!... »

Madame Troupeau quitte sa fille, et va, d'un air désespéré, rendre compte de son entrevue avec elle. M. Troupeau se frappe le front, en disant : « Et si le comte ar-
» rivait ! »

Baisemon fait une mine piteuse et ne dit rien ; mademoiselle Bellavoine branle la tête, en répétant : « Il faut attendre! »

On attend encore huit jours, encore quinze, mais la jeune fille fait toujours la même réponse aux sollicitations de ses parens. Baisemon propose alors de la mettre au pain et à l'eau ; mais madame Troupeau, dont la colère a fait place au chagrin, dit qu'elle ne veut pas rendre sa fille malade, et M. Troupeau est de l'avis de sa femme; il craint que Virginie ne maigrisse et ne plaise plus au comte.

On est fort triste dans la maison. M. et madame Troupeau commencent à craindre que leur fille ne s'obstine à refuser le comte, et qu'une trop longue réclusion n'altère sa santé. Virginie est leur unique enfant, et déjà leur fermeté faiblit, quoiqu'ils affectent toujours la même sévérité. Ils ne reçoivent plus personne, parce qu'ils craignent qu'on ne vienne à savoir dans Belleville le fâcheux amour de leur fille; M. Renard est éconduit sous divers prétextes lorsqu'il se présente chez eux : mais leurs précautions mêmes font jaser; on se dit qu'il se passe dans leur maison quelque chose d'extraordinaire, et qu'il n'est pas naturel que leur fille n'ait pas mis le pied dehors depuis son retour à Belleville; enfin les propos, les cancans vont leur train; Babelle les entend, et ne manque pas de les rapporter à sa maîtresse, qui les redit à son mari, et cela ajoute aux tourmens de la famille Troupeau, dont la plus grande crainte est que le comte ne vienne à savoir toute cette histoire.

Six semaines se sont écoulées depuis que

Virginie est revenue à Belleville; on lui a permis d'aller se promener dans le jardin ; elle n'a pas voulu profiter de cette permission. M. et madame Troupeau ne savent plus que résoudre; la tendresse qu'ils ressentent pour leur enfant combat leur ambition et leur colère. Babelle ne cesse de dire : « Mademoiselle change, mademoiselle » maigrit ?... »

» — Ah! mon Dieu !.... que faire? Mais » que c'est heureux que le comte soit tou» jours en Angleterre! » dit M. Troupeau. « — Enfin, c'est notre fille, et nous n'avons » qu'elle! » dit la maman en portant son mouchoir à ses yeux. « Je ne veux pas la » laisser mourir pour la faire comtesse. — » Il est certain, » dit Baisemon, « que cela » ne serait pas judicieux. — Ma tante, con» seillez-nous, ou plutôt allez parler à cette » petite; elle vous écoutera plus que nous. » —Non, vraiment, je n'irai pas lui parler... » Je ne veux plus me mêler de cela. — Eh » bien, je vais aller lui dire que si elle n'é» pouse pas le comte, vous la déshériterez.

» — Ma foi..... c'est bien aussi ce que je » ferai. »

Madame Troupeau va trouver Virginie. Ce n'est plus d'un air menaçant qu'elle lui parle, c'est presque du ton de la prière : « Ma fille, » lui dit-elle, « votre tante vient » de nous déclarer qu'elle vous déshériterait » si vous n'épousiez pas le comte de Senne- » ville; songez-y bien : c'est vingt-cinq mille » livres de rente que vous perdriez... et nous » ne pouvons vous donner que le tiers de » cette somme. — Ma chère maman, je me » passerai bien de l'héritage de ma tante; » mais dites-lui pourtant que si elle me dés- » hérite, je sais une petite histoire de Co- » saques que je conterai partout. — Que » voulez-vous dire avec vos Cosaques, ma » fille? — Répétez simplement cela à ma » tante, et je vous assure qu'elle me com- » prendra et ne me déshéritera pas. »

Madame Troupeau retourne au salon; et quoiqu'elle ne comprenne rien à ce que lui a dit sa fille, elle le répète mot pour mot à sa tante : alors mademoiselle Bellavoine se

laisse encore aller sur le dos de son fauteuil; elle semble prête à s'évanouir; puis tout à coup elle se redresse, et s'écrie : « Mariez-la;
» qu'elle épouse son Auguste...j'y consens...
» Je ne la déshériterai pas!..... Mais qu'on
» me laisse en repos, qu'on ne me parle
» plus de Cosaques, au nom du ciel!... que
» ce soit fini!... »

Troupeau et sa femme se regardent d'un air surpris. Le mari s'écrie : « Il paraît que
» ma tante a eu à se plaindre de ces hommes
» du Nord; car leur nom seul produit sur
» elle une bien terrible impression. — C'est
» probablement, » dit Baisemon, « parce
» qu'elle sait que ces gens-là ne portent ni
» chemise ni caleçon. »

Le consentement de la vieille tante a presque déterminé les Troupeau à céder aux désirs de leur fille : cependant le souvenir du comte les fait hésiter encore, lorsque Babelle accourt d'un air tout effaré leur dire :
« Mademoiselle votre fille a prié en secret
» Lisette de lui procurer de la mort-aux-
» rats!....

» — Ah ! mon Dieu ! la malheureuse ! elle
» veut se détruire, s'empoisonner, il n'y a
» pas de doute; car nous n'avons jamais eu
» de rats dans la maison... Allons, monsieur
» Troupeau, plus d'ambition, plus de gran-
» deurs ! notre enfant avant tout ! — C'est
» juste, ma femme, c'est un sacrifice à
» faire... Mais je le fais... Allons embrasser
» Virginie. »

Aussitôt M. et madame Troupeau montent à la chambre de leur fille; ils courent à Virginie, la pressent dans leurs bras, la couvrent de caresses, et lui disent : « C'est fini,
» mon enfant, tu l'emportes; épouse celui
» que tu aimes.... nous y donnons notre
» consentement. »

Alors Virginie embrasse et remercie mille fois ses parens ; et la petite rusée, qui n'avait fait demander de la mort-aux-rats que pour les effrayer, se dit en elle-même : « Je
» savais bien qu'on ferait ma volonté. »

CHAPITRE V.

Une couturière.

Lorsque les premiers transports de joie sont calmés, et que l'on recommence à s'entendre, M. Troupeau dit à sa fille : « Mais, » à propos, où est-il ce monsieur Montreville » pour que tu l'épouses ? car je dois lui rendre » dre la justice de dire que depuis ton retour » à Belleville, on ne l'a pas aperçu dans le » pays.

» — Oh ! c'est qu'Auguste n'est pas de » ces gens qui veulent forcer des parens à » les recevoir ! il est trop fier pour cela ! » Mais je sais son adresse à Paris ; je la lui » avait demandée : il faut lui écrire, mon » père, lui dire que vous n'êtes plus fâché,

» et l'attendez pour le nommer votre gen-
» dre.... Alors il viendra tout de suite. —
» Soit... écrivons-lui. »

M. Troupeau se met à son bureau : il prend tout ce qu'il lui faut pour écrire ; il reste un gros quart d'heure sans pouvoir commencer sa lettre ; enfin il se lève, en disant : « C'est extrêmement embarrassant
» d'écrire de ces choses-là... Je ne sais com-
» ment tourner cela...

» — Mon Dieu! mon cher papa, c'est
» bien facile ; et, si vous le permettez, je
» vais vous dicter. — Ma foi, je le veux
» bien. »

Troupeau se remet à son bureau, et Virginie lui dicte : « *Mon cher monsieur Mon-*
» *treville, notre colère est passée ; le bonheur*
» *de notre fille est maintenant notre seul dé-*
» *sir, et nous sommes prêts à vous accorder*
» *sa main, si vous l'aimez toujours, et jurez*
» *de n'aimer jamais qu'elle. Venez vous-*
» *même apporter votre réponse.* »

Troupeau écrit et signe ; puis il regarde sa femme en murmurant : « Comme notre

» fille a de l'esprit!... — Tout lui est venu » à la fois! » répond la maman.

La lettre est mise à la poste, et déjà Virginie compte les heures, les minutes. Maintenant que ses parens consentent à l'unir à celui qu'elle préfère, si Auguste avait cessé de l'aimer, s'il allait refuser sa main!.... Cette idée ne lui laisse pas un instant de repos; elle est pâle, souffrante, et Baisemon dit: « Elle a l'air plus malade depuis qu'on » a consenti à faire son bonheur. »

Virginie a calculé le temps; elle a dit: « Auguste recevra la lettre cette après-midi... » il pourrait venir ce soir, ou au plus tard » demain matin. S'il n'est pas venu demain, » c'est fini!.. c'est qu'il ne m'aime plus... » Oh! alors, je ne sais pas ce que je ferai! »

Le soir se passe, Auguste ne vient pas. « Il n'y a point encore de temps de perdu, » dit madame Troupeau; « ce jeune homme » pouvait être absent de chez lui quand la » lettre est arrivée. »

Virginie ne dit rien, mais elle est toute la nuit sans dormir: elle repasse dans sa

mémoire ses entretiens avec Auguste ; elle se rappelle que, même en lui faisant la cour, il était souvent rêveur, distrait; que des soupirs lui échappaient sans qu'il en eût avoué la cause; et elle se dit : « Il ne m'aime » pas, il ne m'a jamais aimée. J'étais une » folle de le croire.... Il me l'a dit, parce » qu'il a vu que cela me faisait plaisir.... » mais il n'en pensait pas un mot !... Je suis » sûre qu'il ne viendra pas. »

Le lendemain, midi a sonné, et l'on n'a encore reçu aucune visite, aucune nouvelle de Paris. Virginie est triste, abattue, mais elle garde un morne silence. M. Troupeau va de sa femme à Baisemon, en murmurant: « Je ne puis cependant pas aller prendre ce » jeune homme au collet pour lui faire épou» ser ma fille. »

Quant à mademoiselle Bellavoine, elle ne dit rien, et pourvu qu'on ne prononce plus devant elle le mot cosaque, tout le reste semble lui être indifférent.

Sur les deux heures on sonne à la grille de la rue : un mouvement général s'opère

dans le salon; tous les regards se tournent vers la porte : elle s'ouvre, et Auguste Montréville paraît.

Virginie pousse un cri de joie, tous les fronts s'éclaircissent, le jeune homme salue avec modestie la famille, et s'avance vers M. Troupeau, qui lui tend la main, en balbutiant une phrase que lui-même ne comprend pas. C'est encore Virginie qui met fin à l'embarras réciproque en s'écriant : « Vous » voyez qu'il m'aime toujours..... ne parlez » plus du passé. Auguste, embrassez ma » mère, embrassez ma tante..... Vous êtes » maintenant de la famille. »

Auguste va respectueusement embrasser mademoiselle Bellavoine, qui se laisse faire sans rien perdre de sa gravité; madame Troupeau montre plus d'effusion en recevant le baiser de son futur gendre. Baisemon s'avance, croyant qu'on va aussi l'embrasser, mais c'est par sa jolie future que le jeune homme finit, et c'est bien ce que celle-ci espérait.

On parle de la grande affaire. Auguste

n'a plus ni son père ni sa mère ; il est libre de lui-même ; il a mille écus de rentes, ses talens, qui doivent lui rapporter davantage, et en perspective de belles espérances : il expose franchement sa position, car il ne veut en imposer à personne ; mais lorsque M. Troupeau va pour lui détailler tout ce que sa fille aura, ce qu'il compte lui donner en dot, Auguste l'interrompt en lui disant : « Je vous jure, monsieur, que ce n'est » point pour sa fortune que j'épouserai votre fille, mais parce que je crois en être » sincèrement aimé ; ne lui donnez point de » dot, et je m'estimerai encore trop heureux » d'être son mari. »

Troupeau frappe dans la main d'Auguste, en s'écriant : « C'est très-bien, mon ami, je » suis content de vous... mais ma fille n'en » sera pas moins très-riche, et cela ne gâtera rien.

» — Et moi, qui croyais qu'il ne m'aimait » pas, » dit Virginie. « Ah ! que j'étais injuste, que je l'avais mal jugé ! »

Tout est arrangé, décidé, et il est convenu

que l'on va s'occuper sur-le-champ de se procurer les papiers indispensables pour le mariage, afin que le bonheur des jeunes gens ne soit pas éloigné.

Auguste est retenu pour dîner. On le prévient que jusqu'au jour de son hymen il doit regarder la maison de son beau-père comme la sienne, et que son couvert y sera toujours mis. Virginie aurait même désiré qu'on lui offrît une chambre pour coucher; mais on pense que cela ne serait pas décent: d'ailleurs, pour hâter son mariage, Auguste va avoir affaire à Paris, et il vaut mieux qu'il retourne tous les jours.

Cette journée se passe vite : la joie, le plaisir sont revenus dans la maison de M. Troupeau. Virginie a retrouvé toute sa gaieté; elle rit, chante, danse, fait mille folies, et parvient même à faire sourire sa tante. Les journées suivantes s'écoulent de même : l'approche du mariage de Virginie nécessite mille emplettes, mille préparatifs. Tout le monde est occupé dans la maison; on n'y a pas un moment à soi. Baisemon est

en course du matin au soir, pour des achats d'étoffes ou de rubans ; mais il ne se plaint pas parce qu'il a en perspective un superbe repas de noces.

Auguste vient tous les jours à Belleville ; il est tendre, empressé près de Virginie. Cependant son front est quelquefois soucieux, et lorsque sa future ne le regarde pas, il lui arrive de lever vers le ciel des regards où brillent plutôt de tristes souvenirs que de riantes espérances. Un jour il dit à Virginie : « — Tenez-vous beaucoup à ce » pays... voulez-vous rester à Belleville ? — » Moi? mon ami, mon Dieu ! non ; j'irai où » vous voudrez..... vous n'aimez pas Belle- » ville? — Je vous avoue..... que je n'aime » plus ce pays. — Eh bien ! nous demeure- » rons à Paris, cela m'amusera bien plus » d'être à Paris, et comme c'est tout près, » nous viendrons souvent ici voir mes pa- » rens. — Mais voudront-ils? — Ne vous in- » quiétez pas de cela !... »

Quinze jours ont suffi pour qu'Auguste ait les papiers qui lui sont nécessaires pour

se marier. On a fixé à dix jours plus tard la grande cérémonie, lorsqu'un matin, avant que son futur gendre ne soit venu, M. Troupeau reçoit une lettre timbrée de Londres. Il pâlit en reconnaissant l'écriture, et balbutie : « C'est du comte Senneville.

» — Eh bien! mon père, qu'est-ce que » cela vous fait maintenant, et pourquoi » vous en affecter? » dit Virginie en riant. « Vous n'avez plus rien à démêler avec le » comte... — Sans doute, ma fille... mais, » malgré cela... je crains... — Ne craignez » donc rien, et voyez d'abord ce qu'il vous » écrit.

Troupeau ouvre la lettre et lit :

« Après-demain je quitte Londres, je » m'arrêterai trois jours à Calais, pour vous » y choisir des coquillages. Ainsi, d'aujour» d'hui en huit, attendez-moi à Belleville, » et tenez-moi toute prête la main de ma » petite comtesse. »

« Ah! mon Dieu!... il arrive dans huit » jours! » dit Troupeau en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

» — Et il nous apporte des coquillages ! » murmure madame Troupeau, en poussant un gros soupir. »

« — J'aurais préféré des huîtres, » dit Baisemon.

« — Mon cher papa, on dira à M. de » Senneville qu'il aille chercher ailleurs une » petite comtesse, et qu'il remporte ses co- » quillages, voilà tout.

» — Voilà tout !.... certainement, ma » fille, je sais bien qu'il faudra lui dire » cela... mais j'aurais mieux aimé, j'aurais » beaucoup mieux aimé qu'il te trouvât » mariée, parce qu'alors on lui dit : C'est » fini !... elle est mariée !.. Et tant que tu » ne le seras pas, il peut réclamer l'exécu- » tion de ma promesse. Si nous pouvions » avancer ton mariage de quelque jours ?.. » — Oh ! je le veux bien, moi, et Auguste » ne demandera pas mieux... donnez vos » ordres, faites tout hâter... avec de l'ar- » gent, on fait ce qu'on veut... Mariez-nous » donc dans six jours au lieu de dix. —C'est » dit... dans six jours... je vais courir pour

cela... — Mais ma robe... mes robes de
» noces, qui ne sont pas faites !... ah ! il
» faudra bien qu'elles le soient... j'irai moi-
» même à Paris chez la couturière... Vous,
» papa, courez et disposez tout pour dans
» six jours. — C'est convenu. Alors, quand
» le comte arrivera, tu seras mariée !.. et
» ma foi ! il ne pourra plus t'épouser. »

M. Troupeau se met en course pour avancer le mariage. Madame Troupeau refait ses invitations; lorsqu'Auguste arrive, on lui apprend que son bonheur est avancé de quatre jours; en recevant cette nouvelle, le jeune homme laisse échapper un soupir; car plus le moment de son hymen approche, plus ses accès de mélancolie redoublent; mais, tout à son prochain mariage, Virginie ne s'aperçoit pas du trouble de son amant, qui lui répond, en lui baisant la main : » Dans six jours... soit... quand vous
» voudrez... — Est-ce que vous n'êtes pas
» content que ce soit plus tôt ?.... — Oh !
» pardonnez-moi... — A la bonne heure...
» mais pourvu que mes robes soient faites !

» — Vous serez toujours bien, Virginie....
» — C'est fort aimable de dire cela, mais
» je veux que votre femme vous fasse hon-
» neur, et qu'il ne manque rien à ma toi-
» lette. »

Encore trois jours, et Virginie sera madame Montreville. Mais la couturière n'a pas apporté les robes pour la cérémonie et le bal. Ce n'est pas à Belleville que l'on fait faire la toilette de la mariée; c'est à une des meilleures couturières de Paris que l'on s'est adressé; car on veut que Virginie soit mise avec le dernier goût, la dernière élégance; mais l'habile couturière est surchargée d'ouvrage, on craint qu'elle ne manque de parole, et chaque matin on lui dépêche Baisemon.

» — Si j'allais moi-même chez cette cou-
» turière, » dit Virginie à sa mère, je pour-
« rais y essayer mes robes... je serais bien
» plus certaine si elles vont bien... Oh!
» oui; c'est une excellente idée, et je vais
» aller à Paris.—Mais, ma fille, tu ne peux
» aller seule à Paris... Je suis un peu incom-

» modée, et j'ai tant à faire ici... ton père
» est en course; il ne rentrera que pour dî-
» ner... Ton futur va venir, c'est vrai; mais
» il ne serait pas décent de courir ainsi,
» avec lui, avant ton hymen. — Eh, mon
» Dieu! maman, vous voilà bien embarras-
» sée; M. Baisemon viendra avec moi, nous
» prendrons à la barrière un fiacre à l'heure,
» et il nous ramènera ici. »

Le projet de Virginie est approuvé; depuis que la jeune fille avait montré de la tête et du caractère, on ne savait plus résister à ses moindres volontés. M. Baisemon est appelé; on le prie de servir de cavalier à la jeune fiancée.

Baisemon, toujours aux ordres de la famille Troupeau, a pris son chapeau, et présente humblement son bras à Virginie, qui le fait aller grand train jusqu'à la barrière, où il ne reprend sa respiration que dans un fiacre.

La couturière demeure rue Montmartre. On se fait conduire chez elle. Lorsqu'on est arrivé, Baisemon va pour descendre, mais

Virginie lui dit : « Il est inutile que vous
» montiez ; je n'ai pas besoin que vous soyez
» là pour me voir essayer mes robes. Res-
» tez dans la voiture. »

Le gros Baisemon ne demande pas mieux ; il se rejette sur les coussins, et laisse descendre Virginie, en se disant : « Elle ne va
» pas courir après son amant, puisqu'elle
» l'épouse après-demain. »

La couturière occupe au second un fort bel appartement, où de nombreuses ouvrières sont employées. On s'empresse de montrer à Virginie sa robe de bal, qui est achevée ; elle l'essaie ; elle en est enchantée.

« — Mais ce n'est pas tout, dit-elle, et la
» robe pour la cérémonie? — Oh! made-
» moiselle, il n'y a que fort peu de chose à
» y faire ; elle sera terminée ce soir. — Mon-
» trez-la-moi au moins. — Mademoiselle,
» c'est que l'ouvrière qui est après travaille
» chez elle... c'est une jeune femme, une
» jeune mère, qui ne peut quitter son en-
» fant pour venir ici ; mais elle travaille
» comme une fée, et vous serez satisfaite

» de votre robe. — C'est possible, mais je
» voudrais la voir... — On peut vous l'aller
» chercher : cette ouvrière demeure dans la
» maison..... — Dans la maison?..... alors,
» j'aime mieux monter chez elle; elle n'aura
» pas besoin de quitter ma robe, ce qui la
» dérangerait et la retarderait encore. —
» Quoi! mademoiselle, vous vous donneriez
» la peine? — Pourquoi pas, puisque c'est
» dans la maison. — C'est que cette jeune
» femme.... n'est pas heureuse... elle loge
» dans une mansarde. — Eh mon Dieu!
» qu'importe! ce n'est pas son logement,
» c'est ma robe que je vais voir. — En ce cas,
» Alphonsine, conduisez mademoiselle. »

Une petite apprentie se lève, Virginie la suit. Elles montent tout au haut de l'escalier; arrivées là, l'apprentie tourne une clef qui est sur une porte, et fait entrer Virginie dans une petite pièce mansardée, où un berceau d'osier est placé sur deux chaises, et recouvert de rideaux de calicot.

Il n'y avait personne dans cette pièce, mais elle communiquait à une autre, et la

petite apprentie se met à crier : « C'est la de-
» moiselle qui se marie, qui vient essayer
» sa robe.

» — Je viens, » répond une voix qui part de la chambre voisine. Alors l'apprentie présente une chaise à Virginie, en lui disant : « Elle va venir, mademoiselle...... » Puis la jeune fille salue et retourne à son ouvrage.

Virginie s'est assise, et ses yeux se promènent avec curiosité dans la pièce où elle se trouve ; l'ordre et la propreté qui y règnent ne peuvent cependant en cacher la pauvreté. Point de rideaux à la fenêtre, quelques vieilles chaises, une table vermoulue, un petit morceau de glace pour servir de miroir, voilà tout l'ameublement. Habituée aux douceurs de l'aisance, Virginie n'avait encore aucune idée de la misère ; son cœur est touché de ce spectacle, elle se dit : « Mon Dieu ! comme
» il y a des gens malheureux !... je suis sûre
» qu'on manque de tout ici... et cette pau-
» vre femme est mère...... Voyons donc son
» enfant... »

Virginie se lève, et va entr'ouvrir douce-

ment les rideaux du berceau. Un enfant, qui paraît avoir deux mois au plus, y dort paisiblement. Sa petite figure blanche et rose à l'air de sourire, sa bouche même en dormant semble chercher le sein de sa mère; Virginie ne peut résister au désir de l'embrasser, en s'écriant : « Que c'est joli un en» fant!... »

Dans ce moment, une jeune femme sort de la pièce voisine et dit : « Ah! ne réveillez » pas mon fils! »

Virginie se retourne.... elle reste immobile, elle n'a plus de voix.... plus de force pour marcher..... Elle vient de reconnaître Adrienne, et celle-ci a poussé un cri, en murmurant : « Virginie!...

» Adrienne! Adrienne ici..... dans cette » mansarde..... est-ce bien possible? » dit enfin Virginie, en revenant de son émotion.

« — Oui, mademoiselle, c'est bien moi..... » d'où viens votre étonnement?... ignoriez» vous que j'avais quitté Belleville?.... que » mon oncle m'avait chassé de chez lui?....

» — Chassée.... pauvre Adrienne!.... Oui,

» sans doute, j'ignorais cela; car mon père
» ne voit plus votre oncle... et... on ne me
» parlait jamais de vous... Mon Dieu!... et
» pourquoi donc votre oncle vous a-t-il ren-
» voyée?... »

Adrienne montre le berceau, en murmurant: «Ne le devinez-vous pas?...—Quoi!...
» cet enfant.... c'est à vous, cet enfant?....
» — C'est mon seul bien, ma seule consola-
» tion!... — Et... et son père?... »

Adrienne essuie quelques larmes qui s'échappent de ses yeux. Puis, en regardant fixement Virginie, elle lui répond: « Ah!
» j'ai bien souffert..... j'ai eu bien des cha-
» grins, et si je vous en disais la cause... —
» Dites-la-moi, Adrienne, dis-la-moi, je t'en
» prie; ne me cache rien... j'étais ton amie
» autrefois...—Oui! mais depuis ce temps!...
» — Adrienne, conte-moi tout ce qui t'est
» arrivé..... viens, viens t'asseoir près de
» moi... »

Et Virginie, prenant la main d'Adrienne, la fait asseoir à côté d'elle; alors, les yeux fixés sur ceux de son ancienne amie, elle attend avec anxiété ce qu'elle va lui dire.

« Virginie, vous n'ignorez pas que M. Au-
» guste Montreville demeurait chez mon
» oncle à Belleville? — Oui... je le sais. —
» Je pensais aussi que vous saviez qu'il me
» faisait la cour. Alors ce n'était pas un
» mystère... il avait l'air de m'aimer... et je
» crois bien qu'il m'aimait réellement. Moi...
» je l'aimais aussi... oh! je l'aimais de toute
» mon ame!... mais il allait chez votre père...
» j'étais jalouse de vous.... je craignais....
» qu'en vous voyant... et n'avais-je pas bien
» des raisons pour vous craindre?... Enfin,
» Auguste avait cessé d'aller chez vous, et
» j'étais si heureuse.... si confiante en son
» amour, que je n'eus pas la force de lui
» rien refuser...

» — Il est le père de votre enfant! » s'écrie Virginie, en se levant avec un mouvement convulsif.

« — Oui..... et tenez..... regardez..... re-
» gardez mon fils..... Ne trouvez-vous pas
» qu'il lui ressemble déjà? »

Virginie s'approche du berceau, considère l'enfant pendant quelques minutes, puis

retourne s'asseoir, en balbutiant d'un air abattu : « Achevez donc votre récit.

» — En apprenant que j'étais enceinte,
» Auguste, qui m'avait déjà promis de m'é-
» pouser, ne cacha plus ses intentions à
» mon oncle et ma tante ; notre mariage al-
» lait se conclure, lorsque ma tante mourut,
» et nous dûmes le reculer pour quelque
» temps ; mais Auguste était toujours aussi
» aimant, aussi tendre près de moi, et j'at-
» tendais sans impatience le jour où il me
» nommerait sa femme, lorsqu'un matin....
» ô mon Dieu ! ce souvenir me glace encore
» le cœur ; je n'avais pas vu Auguste la veille
» au soir, et il ne paraissait pas ; je monte
» à sa chambre, elle était déserte ; mais j'y
» trouve deux lettres, une pour mon oncle,
» l'autre pour moi... Tenez... la voici cette
» lettre fatale..... oh! elle ne m'a jamais
» quittée depuis, quoique je ne puisse pas
» la lire sans pleurer. »

Adrienne sort de son sein la lettre d'Auguste ; elle la présente à Virginie, qui la lit précipitamment, et sent un poids terrible se

placer sur son cœur, en arrivant à ces mots : *Je connais maintenant vos intrigues avec M. Ledoux et votre cousin Godibert....*

« Ah! Virginie, vous savez combien cela » est faux! » dit Adrienne, en levant les yeux au ciel. « Vous savez.... si je fus cou» pable... mais dans le monde on l'a cru ; » on l'a dit à Auguste, qui m'a abandonnée... » quittée pour jamais!... alors, mon oncle » m'a chassée... et je serais morte de douleur » peut-être, si je ne m'étais pas souvenue que » j'étais mère, et que je me devais à mon » enfant. »

Deux ruisseaux de larmes coulent des yeux de Virginie, qui cache sa tête dans ses mains, en murmurant : « Pauvre Adrienne! » c'est moi qui ai causé tous ces événemens ; » c'est moi qui suis l'auteur de tous tes cha» grins... Ah ! tu dois bien me haïr, n'est» ce pas?...

» — Vous haïr!... oh ! non... vous pleu» rez... vous êtes fâchée de me voir malheu» reuse, je vous pardonne... et pourtant j'ai » bien souffert!... mais vous, Virginie, vous

» êtes heureuse, vous allez vous marier?...
» vous aimez votre prétendu sans doute !...
» qui donc épousez-vous?...

» — Je te le dirai plus tard, » répond Virginie, en se levant brusquement pour aller embrasser l'enfant dans son berceau.

« — Votre robe sera faite ce soir.... j'ai
» passé deux nuits après... voulez-vous l'es-
» sayer?... — Non... non... c'est inutile...
» — Pourquoi donc?.... — Je l'essaierai
» plus tard...je reviendrai... Adrienne, veux-
» tu encore m'embrasser?...

Pour toute réponse, Adrienne se jette dans les bras de son ancienne amie, et pendant quelques instans elle se tiennent étroitement embrassées; enfin, Virginie se dégage la première; elle essuie ses yeux gros de larmes, et, serrant la main d'Adrienne, sort de la mansarde, en répétant : « Tu me re-
» verras. »

Virginie a descendu l'escalier précipitamment; elle monte dans le fiacre, donne une adresse au cocher, et s'asseoit près de Baisemon, qui dormait, et qui ne s'éveille qu'en se sentant rouler.

« Eh bien! mademoiselle, avez-vous es-
» sayé vos robes? » dit le régisseur, en s'é-
carquillant les yeux. « — Oui, monsieur
» Baisemon. — Êtes-vous satisfaite? — Très-
» satisfaite. — Ah! j'en suis bien aise.....
» c'est que pour une mariée... des robes...
» diable!... c'est comme une barbe bien faite
» pour un homme... Mais il me semble que
» le cocher ne reprend pas le chemin de Bel-
» leville. — Nous n'y allons pas non plus à
» présent. — Et où donc allons-nous? —
» Chez un monsieur auquel je veux parler.
» — Chez un monsieur.... comment made-
» moiselle... mais c'est que... — Mais, mais,
» calmez-vous, c'est chez M. Auguste Mon-
» treville que je vais, et j'espère qu'il m'est
» bien permis d'aller lui parler... — Ah!
» c'est chez monsieur votre futur... oh!
» alors... pourvu que j'accompagne made-
» moiselle. — C'est-à-dire que je vous le dé-
» fends : vous resterez dans le fiacre. —
» Mais, mademoiselle, les convenances?
» — Nous voici arrivés. Taisez-vous et res-
» tez-là. »

Baisemon se tait, et reste dans la voiture, en murmurant : « Quelle singulière petite » fille!.... est-ce qu'avant le mariage elle » voudrait essayer si... ma foi!... C'est mon » opinion!... »

Virginie demande au portier si Auguste est chez lui, et elle laisse échapper un cri de joie en apprenant qu'il n'est pas encore sorti. Elle s'élance vers l'escalier, monte rapidement, sonne avec violence, répond à peine au domestique, qui lui ouvre, entre dans le salon où est Auguste, et en referme la porte sur elle, tout cela dans l'espace de quelques secondes.

« Virginie!... c'est vous!... vous chez » moi! » dit Auguste, en conduisant la jeune fille vers un fauteuil. « Par quel hasard?... » comme vous semblez agitée!.... Serait-il » arrivé quelque événement?...

» — Non... je vais me calmer.... mais je » craignais tant de ne pas vous trouver... ce » que j'ai à vous dire est si pressant.... cela » me pèse... cela m'étouffe... mon Dieu!... » est-ce que je n'ai plus de courage à pré- » sent?...

» — O ciel ! vous pleurez, Virginie ! Mais » qu'avez-vous donc, de grâce ?... — Lais» sez-moi pleurer un peu... cela me fera du » bien.... cela me calmera.... écoutez-moi » maintenant... Je viens d'aller pour essayer » ma robe de noces.... je suis montée chez » l'ouvrière qui la terminait.... Pauvre » femme !... elle habite dans une mansarde, » où elle manque de tout, et cependant il » faut qu'elle travaille jour et nuit, et qu'elle » allaite son enfant, qui n'a que quelques » mois. Eh bien ! cette pauvre mère... c'est » Adrienne... cet enfant... c'est votre fils.

» — Adrienne !... mon fils !... — Écoutez» moi, Auguste ; écoutez-moi bien : Vous » aimiez Adrienne ; vous alliez l'épouser, » lorsque des bruits affreux ont terni sa ré» putation ; vous l'avez crue coupable ; vous » l'avez abandonnée... et c'est moi que vous » alliez épouser ! Eh bien ! apprenez que » c'est moi qui fus coupable réellement, » tandis qu'Adrienne était innocente. Ce Go» dibert, ce Doudoux, c'est à moi qu'ils » donnaient des rendez-vous, c'est avec moi

» qu'ils étaient; mais je me sauvais toujours
» à temps : Adrienne nous surprenait, et on
» la trouvait à ma place.... — Virginie!....
» que me dites-vous? — La vérité!.... oh!
» vous pouvez me croire! il m'en coûte as-
» de vous la dire!... mais je ne veux plus
» qu'Adrienne supporte la peine de mes fo-
» lies... Je veux que vous sachiez qu'elle fut
» toujours digne de votre amour; enfin je
» veux que vous rendiez un père à votre en-
» fant...... Auguste, vous aimiez encore
» Adrienne... oui, vous l'aimiez.... vous y
» pensiez toujours.... Ces soupirs qui vous
» échappaient, même auprès de moi, c'est
» à elle qu'ils s'adressaient... Auguste, je ne
» puis plus être votre femme... non, je ne
» le puis plus; car le malheur d'Adrienne
» ne me laisserait pas un moment de re-
» pos... Venez avec moi, que je répare tous
» mes torts, en lui rendant son époux.....
» Auguste, vous le voulez bien.... Dites
» donc que vous le voulez bien! »

Auguste est si ému qu'il peut à peine répondre. Il regarde Virginie, en balbutiant :

« Adrienne innocente!... pauvre fille!... il
» serait vrai.... Et mon fils?.... Ah! Virgi-
» nie, conduisez-moi près d'eux!... —Vous
» épouserez Adrienne? — Mais notre ma-
» riage... — Il est rompu... Je vous rends
» votre liberté. Ah! cela me coûte beau-
» coup; car je vous aimais autant qu'elle
» vous aime; mais elle vous rendra plus
» heureux... Auguste, embrassez-moi pour
» la dernière fois. »

Auguste presse Virginie dans ses bras. Elle se hâte de s'en dégager, en disant : « C'est assez; ne me rendez pas le sacrifice
» impossible.... Venez, venez.... Adrienne
» vous attend. »

Elle sort de l'appartement, Auguste la suit : ils montent dans la voiture. Baisemon, qui se rendormait, sourit à Auguste, en disant « Ah! vous revenez avec nous à Belle-
» ville? Je m'en doutais en vous atten-
» dant. »

On ne répond pas à Baisemon; on est trop préoccupé pour faire attention à ce qu'il dit. Virginie et Auguste se regardent et s'en-

tendent sans parler... La voiture s'arrête de nouveau devant la maison de la couturière, et les jeunes gens descendent, tandis que Baisemon s'écrie : « Eh bien! qu'est-ce que » M. Auguste va donc essayer chez la cou- » turière? »

Les jeunes gens montent sans s'arrêter jusqu'à la mansarde : c'est Virginie qui en ouvre la porte, et entre la première. Adrienne était assise près du berceau de son enfant.

« Voilà le père de ton fils.... ton mari, » que je te ramène! » dit Virginie en allant embrasser Adrienne; et presque au même instant celle-ci voit Auguste à ses genoux.

« O mon Dieu ! n'est-ce point un rêve! » dit la jeune mère; « Auguste ici!.. Auguste » à mes pieds!... — Oui, chère Adrienne, » c'est Auguste, c'est votre époux qui vient » réclamer son pardon! car je sais à présent » combien j'eus tort de vous accuser.... — » O mon ami! que je suis heureuse!... Mais » comment se fait-il... ?

» — J'avais causé tout le mal, » dit Virginie, « c'était à moi de le réparer. A pré-

» sent que vous êtes réunis, je puis vous » quitter... — Nous quitter.... déjà? » dit Adrienne. « — Il le faut.... ne vais-je pas » me marier aussi!... — Et qui donc épou- » ses-tu? »

Virginie, après avoir jeté un coup d'œil sur Auguste, et hésité quelques instans, répond enfin : « J'épouse le comte de Sen- » neville... Adieu, Adrienne... adieu, mon- » sieur Auguste; faites-lui bien vite quitter » sa mansarde, épousez-la, rendez-la bien » heureuse, aimez votre fils, et pensez quel- » quefois à celle qui sera toujours votre » amie. »

En disant ces mots, Virginie se hâte de s'éloigner pour dérober à Auguste et à Adrienne les larmes qui coulaient de ses yeux.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

« A Belleville ! » crie Virginie au cocher en se jetant dans la voiture.

« Ah ! nous retournons enfin à Belleville? » dit Baisemon. « Mais où est donc M. Au-
» guste?... pourquoi ne revient-il pas avec
» nous ?
» — Monsieur Baisemon, ayez la com-
» plaisance de ne plus me dire un mot jus-
» qu'à ce que nous soyons arrivés, vous me
» ferez grand plaisir. »

Baisemon se tourne d'un autre côte, en murmurant : « Elle a des jours où elle n'est
» pas aimable du tout ! »

On arrive à Belleville ; on se fait descen-

dre rue de Calais. M. et madame Troupeau commençaient à être inquiets de la longue absence de leur fille, et surpris qu'Auguste ne vînt pas; mais Virginie entre dans le salon, suivie de Baisemon, et, quoiqu'elle sourie, sa figure pâle semble dénoter quelque chose de nouveau.

« Je gage que tes robes ne sont pas faites! » s'écrie madame Troupeau.

« — Pardonnez-moi, maman, elles seront » prêtes pour le jour de ma noce. — Mais » as-tu bien dit que c'était après-demain? » — Non, maman; car je ne pense plus que » ce soit pour après-demain. — Comment! » que veux-tu dire?.... Auguste est-il ma- » lade?... — Non, ce n'est pas cela... Mais » je vais vous apprendre une nouvelle qui » vous fera grand plaisir, j'en suis certaine. » — Quoi donc, ma fille? — Eh bien, mes » chers parens, je vous avouerai que j'ai ré- » fléchi.... et décidément je n'épouse plus » M. Auguste Montreville. — Ah! mon Dieu, » voilà bien une autre histoire!.... Mais ce » jeune homme qui compte sur ta main...

» — Ce jeune homme m'a rendu ma parole,
» je lui ai rendu la sienne; nous sommes
» libres tous deux.... — Et qui donc épou-
» ses-tu, maintenant? — Le comte de Sen-
» neville.

» — Le comte de Senneville ! » s'écrie M. Troupeau en sautant presque jusqu'au plafond.

» — Le comte de Senneville ! » répète madame Troupeau, en ouvrant ses bras à sa fille.

Et mademoiselle Bellavoine elle-même pousse un cri de satisfaction, tandis que Baisemon murmure : « Elle en voudra peut-
» être un autre demain. »

« Quoi! ma fille, c'est bien vrai!.... tu
» consens maintenant à épouser le comte?
» —Oui, mon papa, c'est fini, j'ai pris mon
» parti; je ne pense plus à Auguste, et votre
» fille sera comtesse.

» —Ah! quel plaisir! quelle joie!... quelle
» ivresse!.... notre fille sera comtesse!....
» Babelle, Lisette.... Grilloie.... accourez.
» — Eh bien! mon ami, qu'est-ce que tu

» veux-donc ? — Je veux dire cela à tout le
» monde.... partout !.... Je veux que tout
» Belleville le sache dans cinq minutes ! »

Et M. Troupeau ouvre les deux fenêtres du salon, et il se met à crier de nouveau : « Notre fille sera comtesse ! » et il regarde s'il passe du monde dans la rue, et comme il n'y voit personne il prend son chapeau et sort pour répandre partout cette grande nouvelle. Il va la dire à M. Renard, il va la dire à toutes ses connaissances ; il n'oublie pas M. Tir, auquel il dit : « Je veux donner
» des fêtes magnifiques pour célébrer ce
» mariage, je compte sur vous pour les feux
» d'artifice. — Je vous ferai un soleil qui
» durera trois quarts d'heure !..... — Oh !
» mon ami ! je veux mieux que cela !... On
« a tant vu de soleils en artifice !.... — Eh
» bien ! je vous ferai une lune. — A la bonne
» heure ! une lune avec les noms des époux
» et leurs titres dans le milieu. »

Dans sa joie, M. Troupeau oubliant que ses relations ont cessé avec Vauxdoré, se rend chez son ancien ami et lui apprend

que sa fille va épouser le comte de Senneville. Vauxdoré fait compliment à M. Troupeau de ce mariage, mais il refuse l'invitation qui lui est faite d'y assister. Depuis que sa nièce a quitté sa maison, il n'a pas eu de ses nouvelles, et se reprochant toujours d'avoir été trop dur à son égard, Vauxdoré conserve au fond de son cœur des regrets qu'il ne peut surmonter.

Les parens de Virginie n'ont qu'une crainte, c'est que leur fille ne change de résolution avant l'arrivée de son futur époux; mais Virginie a pris son parti, et quoique au fond du cœur elle souffre encore, elle s'efforce de montrer sa gaieté d'autrefois.

La famille Troupeau voudrait bien savoir ce qui a pu brouiller Virginie et Auguste Montreville; on fait mille questions à Baisemon au sujet du voyage de Virginie à Paris. Mais Baisemon ne peut que répondre : « Je » suis resté dans la voiture et nous avons » été deux fois chez la couturière. » Alors M. Troupeau s'écrie : « Qu'importe com» ment cela s'est fait!... Le principal c'est » que notre fille ne varie plus. »

Le comte de Senneville est exact, pour la première fois de sa vie; il arrive à Belleville le jour qu'il a indiqué; mais il ne possédait plus un sou; il avait achevé de manger sa terre en Touraine, et il était temps qu'un bon mariage vînt lui donner une nouvelle fortune.

M. de Senneville est reçu avec enthousiasme par la famille Troupeau; Virginie seule n'en montre pas, et loin de paraître glorieuse d'épouser le comte, elle prend d'abord avec lui un petit air de fierté qui semble lui dire que c'est lui qui doit s'estimer heureux d'obtenir sa main. Le comte avait trop de finesse pour ne point comprendre la jeune fille; mais loin de paraître fâché du changement qui s'est opéré en elle, il en témoigne le plus vif plaisir.

« Je croyais épouser un ange, » dit-il à Troupeau, « je vois que vous me donnez un » démon de malice et d'esprit; j'en suis en» chanté : en fait de femmes j'aime mieux » les démons que les anges. »

Virginie présente en souriant sa main au

comte, qui la porte à ses lèvres, tandis que Troupeau dit à sa femme : « Notre fille est » un être extraordinaire !..... Elle nous en-» fonce tous.

» — Et ces coquillages que vous deviez » nous apporter? » dit Virginie au comte.— « Perdus! Brisés, cassés en route !... Je n'ai » sauvé que celui-ci et je vous l'offre, ma-» demoiselle, à condition que vous me le » rendrez le soir de nos noces. »

Le comte avait sorti de sa poche un de ces beaux coquillages que l'on a baptisés d'un très-joli nom. Il le présente à sa future qui le reçoit en baissant les yeux.

«—C'est une métaphore, » dit Baisemon à Troupeau. « — C'est extrêmement déli-» cat !..... »

Le mariage est fixé à quinze jours plus tard. Mais il est décidé que le festin se donnera à Paris, chez Grignon, car M. le comte ne veut pas se marier à l'Ile-d'Amour, et la famille Troupeau sent que ce n'est pas trop de Paris pour une si belle fête. Malheureusement à Paris on ne pourra pas tirer le feu

d'artifice préparé par M. Tir. Mais, pour consoler l'artificier amateur, Troupeau lui promet de donner à Belleville une fête où le feu d'artifice commencera à midi.

On a fait de nouvelles invitations; Troupeau dit à sa femme : « Si quelques-unes de » nos connaissances allaient se tromper et » appeler notre fille madame Montreville... » comme il y avait sur les précédentes invi- » tations!

« — Ne craignez rien, mon père, » dit Virginie, « cela n'arrivera pas, et d'ailleurs » je vous réponds que M. le comte ne ferait » pas attention à cela... A propos, il y a deux » personnes que vous voudrez bien ne pas » oublier d'inviter. — Qui donc, ma fille? » — M. Ledoux et M. Godibert, le neveu » de M. Vauxdoré. — Comment! ma fille, » tu veux.... — Qu'ils viennent à ma noce, » oui mon père, ce sont deux jeunes gens » fort aimables.... Je les présenterai à mon » mari; il m'a déjà dit que tous mes amis » seraient les siens. »

Troupeau ne résiste plus aux volontés de

sa fille ; les deux lettres d'invitation sont envoyées aux jeunes gens dont il parvient à se procurer l'adresse.

Virginie ne s'occupe pas que des lettres d'invitation, sa petite tête quelquefois si folle, si légère, enfante aussi des idées fort raisonnables. Elle devine que le comte de Senneville ne l'épouse que pour sa fortune. Mais elle ne veut pas que son mari puisse un jour la ruiner et ne lui laisser que le titre de comtesse. Pour prévenir cela, elle se fait conduire par Baisemon chez le notaire qui doit rédiger son contrat. Elle lui explique ses intentions, qui sont d'abandonner sa dot au comte, pour qu'il dégage sa terre, mais de l'empêcher de toucher à la fortune que lui donne sa tante. Le notaire est tout surpris de voir qu'une jeune fille a plus d'esprit et de prévoyance que ses parens ; il lui promet de rédiger l'acte de manière à ce qu'elle soit toujours la maîtresse de son bien.

Pendant l'intervalle qui s'écoule entre le retour du comte et son mariage, Auguste

Montreville a épousé Adrienne. Les jeunes époux se sont installés à Paris dans un joli petit appartement. Tout au bonheur d'être père et de posséder une femme qui l'adore, Auguste ne regrette pas le riche mariage qu'il a été sur le point de faire; il se trouve plus heureux depuis que sa conscience ne lui reproche rien, et il passe gaiement sa vie entre les arts, l'amour et l'amitié; car l'oncle Vauxdoré a été instruit du mariage de sa nièce, et il vient souvent prendre part à son bonheur.

La veille du jour qui doit l'unir à mademoiselle Troupeau, le comte se rend à Belleville pour signer le contrat, dont auparavant on lui a fait la lecture. M. de Senneville fait une légère grimace lorsqu'il entend les clauses du contrat, qui l'empêcheront de disposer du bien de sa femme.

« Comment, mon cher Troupeau, » s'écrie-t-il, « se défierait-on de moi?.... j'ap-
» porte à votre fille ma noblesse, elle m'ap-
» porte ses écus; tout ne doit-il pas être
» commun entre nous?

» — C'est juste, » dit Troupeau, « et je » n'avais pas dit à M. le notaire de...

» — Mon père, » dit Virginie, en interrompant Troupeau, « c'est moi qui suis » allée chez M. le notaire, le prier de ré- » diger l'acte de cette manière. Si cela » déplaît à M. de Senneville, il est libre » encore de ne pas me faire comtesse; mais » s'il m'aime un peu pour moi, il approu- » vera une précaution qui n'a pour but que » d'assurer notre avenir. »

Troupeau sent un frisson parcourir tout son corps; car il voit encore le moment où sa fille ne sera pas comtesse; mais M. de Senneville a déjà repris son air aimable; il va baiser la main de Virginie, en lui disant : « Il faut faire tout ce que vous voulez; » je me mets à votre discrétion. — Monsieur » le comte, » répond Virginie, « c'est le » meilleur moyen pour que je vous rende » heureux. »

Enfin le soleil éclaire ce grand jour, qui doit voir Virginie décorée du titre de comtesse de Senneville.

Troupeau et sa femme sont levés avant l'aurore. Ils n'ont pas fermé l'œil de la nuit et, contre l'ordinaire, c'est la future mariée qui a bien reposé ; on est obligé d'aller la réveiller pour qu'elle descende déjeûner, Troupeau dit à Baisemon : « Elle dormait » paisiblement ! un jour de noces !.... c'est » une bien forte tête que notre fille !.... »

Les équipages, les remises, les modestes citadines affluent bientôt dans la rue de Calais. M. Troupeau a fait les choses superbement : il a invité beaucoup de monde, et loué un grand nombre de voitures. Tout Belleville est en émoi : la noce de mademoiselle Troupeau forme un long cortége, que chacun veut voir passer. Renard et Tir en font partie : le premier n'a pas assez de langue pour pérorer sur tout ce qu'on fait ; le second ne sait comment s'asseoir, parce qu'il a déjà des chandelles romaines dans ses poches, pour éclairer le coucher de la mariée.

Virginie est éclatante de parure ; sa figure piquante et spirituelle semble encore plus

séduisante ; le comte est enchanté de son élégance et de sa grâce ; Virginie marche à l'autel, non pas en fille tremblante et timide, mais en reine qui va se faire couronner. Les bonnes gens, les curieux, les flâneurs font là-dessus leur commentaire : « Ce sera une » maîtresse femme, » dit l'un ; « elle en fera » voir de cruelles à son mari, » dit un autre : « Eh ! mon Dieu ! » reprend un troisième, » tout cela ne prouve rien. J'ai assisté à bien » des mariages, et les jeunes épousées que » j'ai vues pleurer, et n'oser lever les yeux » pendant la cérémonie, ne sont pas tou- » jours celles qui ont gardé le plus religieu- » sement leur serment. »

Baisemon, auquel mademoiselle Bellavoine a fait présent d'un costume tout neuf, juge convenable de pleurer pour les mariés : pour édifier les fidèles, il s'est mis à genoux devant le chœur ; mais son nouveau pantalon collant lui est un peu étroit ; et en se relevant il le déchire entre les jambes ; un cri lui échappe, tous les regards se portent sur lui... Baisemon se hâte de dire : « Qu'on ne » craigne rien. J'ai deux caleçons. »

Ce petit accident est le seul qui trouble un moment la cérémonie. En sortant de l'église, M. Troupeau à l'air d'un conquérant : « Elle est comtesse !... » répéte-t-il, en regardant tout le monde, et lorsqu'il dit cela à Baisemon, le gros bonhomme répond d'un air piteux : « — Oui, mais elle a craqué » entre les jambes !... — Qu'entendez-vous » par là, monsieur Baisemon ? » s'écrie Troupeau, en faisant déjà des yeux fulminans. Pour toute réponse, le régisseur montre sa déchirure ; alors Troupeau s'éloigne en haussant les épaules, et Baisemon va se faire faire une reprise, en murmurant : « Ah ! si » j'avais ici ma divine Perpétue, comme elle » me reprendrait bien cela !... »

Mademoiselle Bellavoine a assisté à la cérémonie de l'église, elle assiste même au dîner ; mais ne voulant point rester au bal, elle se fait ensuite reconduire à Belleville, d'où elle ne tarde pas à retourner à Senlis, pour habiter sa vieille maison, qu'elle ne veut plus quitter, parce qu'elle lui rappelle de mémorables événemens.

Le bal des noces est magnifique; plus de cent personnes, qui n'étaient point conviées pour le dîner, viennent le soir augmenter le nombre des danseurs. Parmi ceux qui n'arrivent que pour le bal, on distingue deux jeunes gens, dont les yeux sont incessamment fixés sur la mariée; ils semblent ne pouvoir se lasser de l'admirer, et cependant ils n'osent l'aborder. Mais en les apercevant, Virginie va d'un air gracieux audevant d'eux et leur dit: « —Ah! monsieur » Godibert... monsieur Ledoux! c'est bien » aimable à vous d'être venus au bal de mes » noces.... Je suis comtesse de Senneville, » vous le savez.... permettez-moi de vous » présenter à mon mari. »

Le comte n'était qu'à quelques pas; sur un signe de Virginie, il est bientôt à ses côtés: « Monsieur le comte, » lui dit-elle, « voici deux de mes bons amis que j'ai l'hon» neur de vous présenter; j'espère que vous » les engagerez à venir nous voir à votre » terre en Touraine. —Comment donc, ma» dame la comtesse, mais ne vous ai-je pas

» dit que tous vos amis seraient les miens.
» Soit à Paris, soit à la campagne, ces messieurs seront toujours bien venus.

» — Vous l'entendez, messieurs, » reprend Virginie, « et vous viendrez, j'espère.
» — Avec grand plaisir, madame la comtesse.

» — Pauvres jeunes gens! » murmure Virginie, en détournant la tête, « je leur » dois bien ce dédommagement! »

Que vous dirai-je ensuite!... vous savez ce que c'est qu'un bal de noces.... M. Tir ne put y tirer ses chandelles romaines, parce que le comte emmena sa femme sans rien dire à personne. Quant à Baisemon, il se disait en allant se coucher : « Je voudrais » bien savoir si M. le comte a repris à sa » femme le coquillage qu'il lui avait donné. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

